

Angoisse

Histoires Extraordinaires

Aldo Sterone

Angoisse

Histoires Extraordinaires

Aldo Sterone

Avertissements

Certains lecteurs du manuscrit de ce livre ont fait des cauchemars ou des malaises. La lecture est déconseillée aux personnes souffrant de claustrophobie ou de sensibilité à la description de crimes et de scènes de crime.

Comme le titre l'indique, la majorité des histoires de ce livre comportent des scènes anxiogènes.

Tous les faits cités dans ce livre sont réels.

Malgré les nombreuses relectures par l'auteur ainsi que par des volontaires, il subsiste probablement des fautes d'orthographe dans ce livre. Le coût prohibitif de leur correction par des professionnels rendrait la publication de ce livre impossible.

La tête en bas

Ce fut une mort atroce effectivement...

Comparativement aux mœurs progressistes de la Californie, l'Etat américain de l'Utah fait pratiquement office d'une théocratie. Dans cette terre baignée de soleil, les villes portent des noms bibliques, les gens croient en Dieu, portent des armes et se marient jeunes. L'Eglise des Saints des derniers jours structure la vie civile et ça marche très bien. L'Etat jouit d'un très faible taux de chômage, 3%, et d'une criminalité parmi les plus basses d'Amérique.

Dans un pays où les congés payés ne sont pas encore un droit, les habitants apprécient les longs weekends qui leur permettent de faire du tourisme local. En novembre 2009, le jour férié du Thanksgiving tombant un jeudi, créait une de ces semaines à l'ambiance festive. John Edward Jones, étudiant en médecine, avait fait le voyage depuis la Virginie pour rendre visite à son frère et ses parents. Il était accompagné par sa femme enceinte, Emily, ainsi que leur petite fille.

Pendant que les femmes restent au coin du feu, les garçons de la famille prévoient une sortie périlleuse en cette veille de Thanksgiving : l'exploration d'une grotte. Et quelle grotte ! La « Nutty Putty » : un dédale inextricable de tubes souterrains formés par un hydrothermalisme survenu en un temps lointain. De l'eau chaude, probablement causée par une activité

volcanique, avait imprimé une trace indélébile dans le sous-sol. Il ne s'agit pas de l'une de ces grottes ouvertes aux touristes avec des passages aussi larges que le tunnel du Mont Blanc et des chambres-cathédrales. La Nutty Putty commence par une entrée d'à peine deux mètres de large au beau milieu d'un vaste terrain aride. A partir de ce point, plus on avance, plus c'est étroit ; claustrophobes, s'abstenir.

A vrai dire, l'endroit avait déjà mauvaise réputation. Régulièrement, des visiteurs intrépides ou inconscients restaient coincés et des secouristes spécialisés se déployaient de tout l'Etat pour venir les extraire. Parmi les victimes habituelles, on comptait surtout des ados ou des jeunes à la recherche de sensations fortes. L'histoire se terminait par un petit article dans une gazette locale et des souvenirs forts qui se racontaient de génération en génération.

En 2004, un garçon de 16 ans passa plus de dix heures bloqué, la tête en bas, dans un passage étroit. Une équipe de vingt secouristes se relayait pour l'extraire en gagnant millimètre par millimètre contre la terre qui ne voulait pas le rendre. Il fut hospitalisé dans un état stable. A peine un mois plus tard, un étudiant de 23 ans s'engouffra avec un groupe d'amis puis resta coincé dans un passage qu'il ne put négocier. Les secouristes arrivèrent vers deux heures du matin et durent utiliser un marteau piqueur portatif à air comprimé pour élargir le passage afin de le libérer. Suite à cette séquence malheureuse, les autorités décidèrent de fermer l'entrée de la grotte. La paix retomba pendant quelques années.

En mai 2009, sans fanfare ou publicité, on ouvrit la grotte au public.

Une époque, la famille Jones visitait régulièrement cet endroit et les enfants participaient. Le papa fut même bloqué étant jeune garçon et il n'y avait plus de repas de Noël sans qu'on entende sa fascinante épopée. C'est donc dans la joie et la bonne humeur que les jeunes se dirigèrent vers la Nutty Putty afin de passer un bon moment et évoquer les anciens souvenirs.

John n'était plus cet enfant frêle qui glissait facilement dans les fissures, les tunnels ou ces étroits passages laissés par des pierres irrégulières. A 26 ans, le gaillard mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-trois et dépassait les 90 kilos. Ce gabarit de lutteur est généralement un handicap pour la spéléologie mais en même temps, il connaissait la grotte par cœur. Les gens se méfient rarement des lieux où ils ont de bons souvenirs d'enfance.

Quand le groupe arriva à la grotte ce 24 novembre 2009, il était déjà 20 heures et la nuit tombée depuis un bon moment. Equipés de simples lampes de tête, les jeunes hommes commencent leur descente dans le tunnel vertical. Cinq mètres plus bas, ils en touchèrent le fond. A ce moment, il faut se coucher et ramper le long d'un boyau horizontal pour atteindre une première chambre. A partir de ce point, il y a de nombreuses chambres de tailles variables connectées les unes aux autres par divers tunnels. Par contre, aucun de ces tunnels n'était plus étroit que celui situé à l'entrée. De la sorte, toute personne réussissant à franchir l'entrée avait une forme de garantie précaire qu'elle n'allait plus être coincée ailleurs.

S'il s'en était tenu à cette zone connue et cartographiée de la grotte, John aurait probablement passé une bonne soirée. C'est le même principe que pour le ski : le diable se niche dans le hors-piste.

John décida de fausser compagnie au groupe afin d'aller explorer en solo des parties méconnues. Il fut particulièrement attiré par une zone si étroite qu'une carte approximative nomme le « canal de naissance » ou « filière pelvi-génitale ». Ce terme issue de l'obstétrique désigne le passage anatomique que le bébé doit traverser lors de la naissance. Un type normal, il ressent déjà un début de malaise rien qu'à l'évocation de ce nom.

L'image n'est pas exagérée. Couché à plat ventre, John rampait difficilement avec comme seule référence le petit cercle de sa lampe à piles. Le boyau de pierre humide recouvert d'une couche luisante de calcaire se resserra progressivement autour de lui. Il n'avait plus de place pour

ramper ou utiliser ses bras. Imaginez qu'on vous enroule dans un tapis... de pierre. Par de petits mouvements des chevilles, il arrive à prendre appui sur les pointes des pieds pour pousser son corps encore plus loin sous terre. Mètre après mètre, la chaleur devient étouffante mais John n'a qu'une seule obsession : avancer.

En fait, il ne pouvait plus réellement faire marche-arrière. En utilisant ses chevilles, un homme peut ramper vers l'avant mais pas vers l'arrière. Vous pouvez essayer sur votre lit si le cœur vous en dit. A ce moment, John avait son bras droit coincé le long du corps et son bras gauche étendu devant lui. Si ses deux bras étaient libres, il aurait pu prendre appui pour repousser son corps vers la sortie. L'étroitesse du passage ne lui permettait plus de libérer son bras droit qu'il avait laissé glisser sous son corps par une horrible maladresse.

A ce stade, il avait encore la ressource de s'arrêter et de crier à l'aide. Les professionnels auraient encore pu le secourir. Mais pariant le tout sur le tout, il décida d'avancer encore dans l'espoir de trouver une chambre qui lui permette de se retourner. Beaucoup de spéléologues sont morts dans cette quête, parfois désespérée, de la chambre ou de l'espace qui permet de faire demi-tour.

Le tube se rétrécit encore à 22 centimètres de hauteur. C'est à peu de choses près, la largeur – bien la largeur – d'une feuille A4. John redoubla d'ingéniosité pour passer. Ses connaissances d'anatomie l'y aidèrent. Dans un effort surhumain, il exhala tout l'air de ses poumons afin de contracter sa cage thoracique et poussa un bon coup. Une fois ce col franchi, il inspira et sentit la pierre tout autour de lui restreindre le mouvement de ses côtes. La claustrophobie commença à s'insinuer.

Poursuivant sa reptation désespérée à la recherche d'une chambre ou d'un espace, John arriva au bout du tunnel qui s'infléchit abruptement pour former une cheminée qui s'enfonçait verticalement. Tentant le tout pour le tout, il y plongea la tête première. A ce stade de son aventure, il ne

cherchait plus une chambre, mais juste un peu d'espace pour respirer à plein poumons.

Le boyau vertical se terminait en cul de sac. Un bras en avant, un bras le long du corps, la tête en bas, les jambes pointant vers le ciel, John était définitivement bloqué.

C'est son frère Josh, 23 ans, qui le localisa. Ne le voyant pas revenir, il le chercha vers le « canal de naissance ». Il entendit des cris comme s'ils venaient d'un autre monde. Il ne put s'approcher de lui, mais lui promit de revenir avec des secours puis quitta la grotte téléphone en main.

Le dispatcheur du 911 reçût l'appel sans trop de surprise. Une voix paniquée et le mot clé « Nutty Putty » suffisaient pour comprendre ce qui se tramait. Le Shérif Tim Hodgson fut le premier sur les lieux mais les grottes n'étaient pas son domaine de prédilection. Par contre, il avait déjà lancé des alertes vers le dispositif de secours spéléologique et de nombreux spécialistes abandonnaient leur dinde aux marrons pour affluer.

Vers minuit, une secouriste arriva devant le boyau horizontal. Elle le décrira plus tard comme ayant le diamètre d'une « entrée de machine à laver ». Susie Motola, une femme menue d'un mètre soixante, avait elle-même du mal à ramper dans ce tube. Autour des pieds, on lui avait passé une corde pour l'aider à sortir en cas de besoin. C'est une situation où une confiance absolue en ses coéquipiers est souhaitable.

Après une pénible reptation, elle arriva vers John. Elle ne pouvait voir que ses chaussures, semelles vers le haut, qui emplissaient entièrement l'espace. Le reste de son corps était enchâssé dans un tube qui descendait selon un angle de 160 à 170 degrés ; presque vertical. La présence de cet homme en cet endroit semblait défier les lois de la physique. Elle ne pouvait pas reconstituer les gestes incroyables qu'il avait dû faire pour se retrouver en cette posture. Pire encore, elle ne voyait pas comment elle pourrait l'aider à les faire en sens inverse.

- Hey John, ça va ?

- Hey, oui, ça va mais je veux vraiment sortir d'ici
- On va t'aider. Tu vas avoir plein de choses à raconter une fois dehors.

Sur ce, elle prit une paire de ciseaux et commença à lui couper le pantalon afin d'avoir accès à ses chevilles pour passer une corde.

- Une fois dehors, tu devras expliquer à ton épouse comment une femme a déchiré ton pantalon !

Susie Motola se fit remplacer et sortit pour rendre compte de la situation. Il devenait clair pour tout le monde qu'il ne s'agissait pas du cas classique de l'ado en fâcheuse posture. Le niveau d'alerte fut élevé à son maximum afin de déclencher tous les sauveteurs de l'Utah. Alors que d'habitude on travaillait avec une équipe de 10 à 20 personnes, là c'est plus de 130 qui débarquèrent pour prêter main forte.

Un médecin qui arriva en ambulance expliqua aux secouristes que la course contre la montre allait être plus rude que prévu. Il n'existe pas d'études précises sur le sujet, mais c'est un fait connu qu'on ne peut pas survivre longtemps la tête en bas. Tout d'abord, le cœur ne peut pas gérer tout le sang qui reflue vers la tête et les poumons. Autant les jambes ont un système veineux avec des clapets à sens unique qui évitent l'accumulation du sang dans cette zone quand on se tient debout, autant les parties hautes du corps n'ont pas un tel dispositif. Puis, il y a la respiration... Quand un homme est placé en situation verticale tête en bas, les viscères - foie, intestins, estomac - viennent reposer sur le muscle diaphragme et écrasent les poumons. Avec le temps, la respiration devient laborieuse puis c'est l'asphyxie progressive. La personne lutte pour respirer alors que l'épuisement guette. Peu à peu, les efforts deviennent inhumains. L'effort musculaire coûte plus cher que l'énergie apportée par la respiration saccadée. Le sang arrivant dans le bas du corps aggrave la situation. Son eau filtrant à travers les parois pulmonaires forme un mucus mousseux qui, à lui tout seul, peut tuer.

Le docteur donna à John « 10 à 20 heures » sans pouvoir être plus précis. Au bout de ce temps, soit il est secouru, soit il est mort.

Dans la matinée, les radios locales parlent de l'accident et dans un Etat où la solidarité a encore un sens, des gens de bonne volonté affluent de partout. On ramène un baril d'huile végétale, des bidons de produit-vaisselle – pour « faire glisser » - et même un fourgon bourré de caisses de dynamite. Des volontaires accompagnés de chiens s'éparpillent et battent les buissons pour chercher une autre entrée pour cette grotte.

Des pelleteuses mécaniques arrivent mais ne servent à rien et restent parquées sous le soleil en attendant un plan. Dans le sous-sol, les secouristes tentent d'élargir le boyau en l'attaquant au marteau-piqueur. Au bout d'une heure et demie, ils avancent de trente centimètres dans une roche qui devient de plus en plus dure. Un bras hydraulique sur un CAT ou un Komatsu aurait pu aller plus vite mais pas moyen de l'amener aux entrailles de la terre. En même temps, les outils portatifs sont trop lents et leurs batteries se vident trop vite.

John commença à paniquer. Il se débattait ; criait ; pleurait. Par moments, il ne répondait plus. Puis revenant à lui, il demandait aux secouristes pourquoi ils l'avaient enfermé là. La pression sanguine montait dans sa tête et causait des épisodes de délire. Pour l'aider à garder le moral, on lui fit passer un fil avec au bout un système de communication à deux voies. Il put échanger avec son épouse et ses parents.

Tirer sur la corde qu'ils avaient passée autour de ses pieds n'était pas envisageable. Dans la position où il se trouvait, cela allait lui casser les jambes au niveau des genoux sans garantie de l'en sortir. On ne peut pas sortir un homme d'un trou en le tirant perpendiculairement.

Les secouristes commencèrent à installer un système de poulies. Au marteau, ils enfoncèrent des pitons d'alpinisme qui allaient servir d'attaches. Le piton le plus critique fut placé au-dessus de ses pieds, c'est lui qui allait transmettre la force permettant de lever John du tube vertical dans l'espoir de le

faire passer dans le boyau horizontal. S'il repassait à l'horizontale, il allait rester vivant, même si sa sortie prendrait plusieurs jours encore.

Les hommes commencèrent à tirer sur la corde de toutes leurs forces. Centimètre par centimètre, les jambes remontaient puis, soudain, un piton s'arracha et John retomba dans la cheminée en émettant un cri de douleur. La roche était couverte d'une couche de calcaire compacté. Ce calcaire – pourtant solide au toucher - est trop friable pour tenir un piton soumis à une force de quatre-vingt-dix kilos.

Le pire cauchemar devenait réalité. John est retombé et sa panique est à son comble. Il se débat, mais la terre l'enveloppe comme une main de pierre. Le meilleur plan a foiré et il n'y a pas de plan B. Les secouristes continuèrent à se démener en s'accrochant à un espoir qui s'amenuisait d'heure en heure.

Un infirmier réussit à se glisser dans le boyau et, à la lumière d'une lampe, parvient à trouver une veine dans les jambes exsangues de John. Il y pose un cathéter afin d'envoyer un peu de fluide et des calmants. Il installe également des électrodes pour capter le rythme cardiaque.

Le fluide de perfusion était nécessaire pour garder John en bon état d'hydratation mais, en même temps, il accélérait la descente de liquide vers ses poumons. Inexorablement, il générait du mucus qui provoquait la noyade.

Peu avant minuit, le 25 novembre 2009, John cessa de répondre. Il venait d'entrer dans la phase d'agonie. Son cœur battit anarchiquement pendant quelques dizaines de minutes puis s'arrêta. Il aura tenu 27 heures.

Pendant deux jours, les secouristes continuent à travailler sans cesse pour retirer le corps afin de lui offrir une sépulture. Mais ils se rendent compte que l'équation est toujours la même : ni cordes, ni poulies, ni marteau-piqueur... ne marchent. Le « canal de naissance » ne veut pas rendre le corps.

Puis, se pose une autre question : l'endroit est très dangereux. Au fur et à mesure que le temps passe, les volontaires se

fatiguent et, tôt ou tard, un accident peut survenir. Est-ce raisonnable de risquer des vies pour un cadavre ?

Le shérif, un représentant du service des mines, les secouristes et la famille se réunissent. A condition qu'il ne soit jamais dérangé, les parents acceptent qu'on laisse le corps là où il se trouve.

Deux jours plus tard, des toupies de béton arrivèrent sur site. L'entrée de la grotte fut scellée pour toujours. Elle servira de tombe pour John.

L'affaire Chris Watts

En assassinant sa famille dans la nuit du 12 au 13 août 2018, Chris Watts pensait avoir exécuté le crime parfait. La tuerie était tellement abjecte et inimaginable qu'il lui suffisait de faire disparaître les pièces à conviction pour s'assurer l'impunité. Alors que le soleil se levait, dans le salon gisaient les corps sans vie de son épouse Shanann, la petite Bella âgée de 4 ans et la petite Céleste âgée de 3 ans.

Shanann était rentrée à la maison vers deux heures du matin. Elle revenait d'un voyage d'affaires éprouvant en particulier qu'elle était enceinte de trois mois et demi. Son travail en qualité de vendeuse star pour une marque de suppléments vitaminés l'obligeait à s'absenter de temps à autre. Alors qu'elle dormait, Chris lui tomba dessus et commença à l'étrangler avec ses mains nues. Il lui serra le cou comme un boa constrictor jusqu'à ce que toute trace de vie disparaisse.

De la même manière, il se rendit dans la chambre des enfants et, l'une après l'autre, il étrangla ses filles. Une fois qu'il eut terminé cette sale besogne, il empila les corps dans le salon et les couvrit d'un drap. Il passa le reste de la nuit à regarder des clips musicaux en ligne.

Peu après cinq heures du matin, il recula son pick-up dans le garage. Sous couvert de la nuit, il y chargea les cadavres et démarra. Il lui restait à les faire disparaître puis revenir à la maison pour effacer les indices et créer un scénario. Il fallait faire disparaître les effets personnels, les médicaments, les téléphones portables, cartes bancaires... pour faire croire à un départ précipité. Pour le reste, il lui suffirait de dire que l'épouse est partie refaire sa vie ailleurs et l'affaire serait vite

oubliée. Les Etats-Unis est un grand pays et un adulte peut facilement se perdre dans un coin reculé et changer de nom.

A trente-trois ans, il voulait opérer un « reset » brutal dans sa vie et supprimer définitivement les six dernières années qui lui ont donné une femme, deux enfants et bientôt un troisième. Le couple s'était connu sur Facebook. Shanann avait accepté la demande d'amitié de Chris alors qu'ils n'avaient qu'un seul contact et commun puis la relation s'engagea progressivement sur le chemin de la romance. Les premières années eurent leur lot de hauts et de bas : l'arrivée des enfants mais aussi une faillite due à un surendettement. Vers 2015, rien que les traites de la maison, remontaient à 2700 dollars par mois auxquels venaient s'ajouter les cartes crédit, les voitures, les factures médicales et le reste. Par contre, ces difficultés furent surmontées grâce à la détermination de Shanann qui quitta son travail de réceptionniste pour se lancer dans la vente et le marketing en ligne. Alors que la majorité des gens échouent dans ce genre d'aventures, elle réussit à utiliser les réseaux sociaux pour fédérer une large clientèle qui fit exploser son chiffre d'affaire. Pour les Watts, les soucis d'argent étaient désormais un lointain souvenir. Ils avaient emménagé dans une maison plus grande que celle qu'ils venaient de perdre. Shanann eut une Lexus neuve offerte par son employeur et Chris fut recruté en tant que superviseur dans un champ pétrolier avoisinant.

A la mi-journée de ce lundi 13 aout, Chris Watts avait réglé la question des corps. Il avait roulé pendant des kilomètres puis s'en était débarrassé dans un endroit où personne n'irait les chercher.

Quand il retourna de sa macabre expédition, il fut surpris par quelque chose d'absolument unique dans les annales du crime : un patrouilleur de la police l'attendait devant la maison. Déjà ! La partie B du plan allait être difficile à réaliser.

La Ford 4x4 noire sérigraphiée avait attiré l'attention de plusieurs voisins qui regardaient à leurs fenêtres ou s'approchaient pour poser des questions. C'est l'amie qui avait

déposée Shanann dans la nuit qui s'était inquiétée de l'interruption soudaine d'une conversation en ligne et avait décidé d'agir. Elle s'était d'abord rendue chez les Watts mais trouvant la maison silencieuse et les chaussures de Shanann déposées dans le porche, elle avait composé le numéro d'urgence. A ce stade, on pensait que madame Watts avait fait un malaise et se trouvait quelque part dans la maison avec ses deux petits enfants incapables de l'aider. L'agent de police en avait fait le tour en tambourinant à toutes les fenêtres sans obtenir de réponse.

Soudain, la voiture de Chris s'arrêta et celui-ci en descendit. Pour lui, l'effet de surprise est tel qu'il perd les pédales et va agir et parler comme un coupable. Dans les vidéos diffusées par la justice, son langage corporel est un cas d'école. Au lieu d'aller directement à la rencontre de l'officier en uniforme, il perd plusieurs secondes à ouvrir la porte arrière de son pick-up et chercher quelque chose. Puis, une fois qu'il arrive devant la maison, au lieu d'y entrer par la porte principale, il passe par le garage et promet de venir ouvrir immédiatement. Cet « immédiatement » va durer soixante-quinze secondes.

Une fois que le flic et l'amie inquiète entrent dans la maison, ils commencent à découvrir des détails étranges. Shanann semble avoir disparue sans prendre son téléphone, ni son portemonnaie, ni ses clés, ni ses médicaments, ni les médicaments des filles... Chris leur montra une bague de mariage qu'il trouva sur une commode. Au fur et à mesure de ces découvertes, l'inquiétude grandit. Devant les explications incohérentes de Chris, l'amie jette des regards estomaqués au policier. Ce dernier garda une attitude bienveillante afin de ne pas braquer le suspect. La dernière chose qu'il souhaitait est que ce dernier congédie tout le monde et appelle un avocat.

Pendant que le flic faisait le tour de la maison en observant les moindres détails, le mari consultait son téléphone ou y écrivait des messages de manière compulsive. Cette correspondance l'intéressait plus que les efforts pour localiser sa famille disparue.

Sur son ton le plus neutre possible, le flic annonça :

- Je vais appeler un détective pour qu'il vienne nous donner un coup de main

Quelques minutes plus tard, une seconde voiture de police arriva. Un homme en civil en descendit ; le détective Dave Baumhover. La cinquantaine, un badge en métal à la ceinture, il inspectait la maison sans rien laisser transparaître de l'inquiétude que la situation lui inspirait. Il regardait les objets de Shanann, posait des questions brèves tout en gardant le visage inexpressif d'un joueur de poker.

Un voisin frappa à la porte. Un grand gaillard, tête de bon citoyen, avec la casquette vissée à l'envers. Immédiatement, il annonça :

- J'ai un système de caméras de sécurité. L'une d'elles surveille ma voiture mais elle capte aussi la façade de cette maison. Vous voulez voir l'enregistrement ?

La police accepta avec empressement. Chris Watts les suivit chez le voisin mais il ressemblait déjà à un zombie. Quelques heures seulement après avoir exterminé sa famille, il sentait la souricière se fermer autour de lui. La « liberté » qu'il escomptait, il n'allait pas en profiter une seule minute.

La caméra de surveillance montra Shanann qui arriva sur les coups de 2 heures du matin. Puis, rien ne se passa jusqu'à 05:27 où Chris recula son pick-up dans le garage, disparut pendant quelques minutes puis repartit. Enfin, le jour se leva et la maison resta fermée sans aucun signe de vie. Si Shanann est partie « chez des amis » comme son époux le prétend, elle a dû sortir par le toit ! Aucune camera ne montre ce départ.

Pendant le visionnage, Chris Watts se ratatine. Ses yeux se creusent. Sa face s'allonge au point que ses moustaches ne ressemblent plus qu'à un trait horizontal ; un Picasso. Il exhale bruyamment. Il fit tomber ses lunettes mais jamais il ne quitta son téléphone qu'il consultait nerveusement. Le manège n'échappe ni à la police, ni aux voisins. Tous savent qu'il cache quelque chose et leur inquiétude pour la femme et les enfants grandit.

Le lendemain à 7 heures du matin, comme on ne trouvait aucune trace de la femme et des deux fillettes, les autorités décidèrent d'émettre un avis de recherche et publier un communiqué de presse. Pour que l'enquête prenne une dimension nationale, on demanda l'aide de la police fédérale ; le FBI.

Une télévision locale, la KMGH, dépêcha une reporter faits divers et un cadreur pour interviewer Chris Watts. Ce dernier apparut particulièrement relaxé, voire souriant, expliquant que la veille il eut une « conversation émotionnelle » avec son épouse et que par la suite, elle attendit qu'il se rende à son travail pour disparaître avec les enfants. Profitant de ce temps d'antenne, il lança le traditionnel appel lui demandant de revenir à la maison. Après ce témoignage, la camera passa en plan large sur des policiers de l'équipe K-9 conduisant des chiens autour de la maison. Ces bêtes sont entraînées pour détecter l'odeur de l'humain mort.

Un des chiens permit de détecter un détail insolite : sous le lit de Bella, il trouva un livre d'enfant. Dans une maison parfaitement ordonnée, ce détail fut soigneusement noté et le livre saisi.

Quand la police déclenche un battage médiatique, souvent c'est pour faire bouger quelque chose. L'attente ne dura pas longtemps : le matin même, une jeune femme se présenta chez les enquêteurs. Elle s'appelait Nicole Kessinger, travaillait dans la même compagnie que Chris Watts et sortait avec lui depuis quelques semaines. Elle voulait juste expliquer qu'elle n'avait rien à voir dans les disparitions évoquées à la télévision. Elle expliqua que le matin même, son amant la contacta pour donner quelques détails de la discussion qu'il eut avec son épouse avant qu'elle ne « décide de partir ». Dans la nuit, elle lui aurait annoncé coup sur coup qu'elle était enceinte et que le bébé n'était pas de lui. Nicole dit qu'elle ne sut que relativement récemment que Chris était marié mais en instance de divorce.

C'est à ce moment que la police décida de passer à l'offensive. Nicole Kessinger fut mise en état d'arrestation et un juge

délivra un mandat de recherche pour son domicile, son téléphone et ses médias sociaux. Un mandat similaire fut obtenu pour Chris Watts ainsi que son épouse recherchée. Ces données permettent d'établir une chronologie basée sur des certitudes.

Le 1er septembre 2017, soit 346 jours avant la disparition (J – 346), Nicole Kessinger tape pour la première fois le nom de « Shanann Watts » sur Google. Par la suite, elle fera cette recherche à intervalles réguliers.

Le 29 mai 2018, J – 76, Shanann Watts publie sur Facebook une vidéo dont le fichier est appelé IMG_7896.MOV On la voit célébrer en montrant un test de grossesse positif à son mari. Le couple est souriant et même le chien de la famille, Dieter, semble sauter de joie.

Durant la fin du mois de juin et jusqu'à la mi-juillet 2018, les comptes sociaux montrent Shanann en vacances avec ses filles. Elle sera absente du domicile familial pendant six semaines où elle visite sa famille et celle de son époux. Chris reste à la maison pour travailler.

Le 7 juillet 2018 à 00:09, J – 37, Nicole Kessinger téléphone à Chris Watts. L'appel dura 2 minutes. Le même jour à 19:19 le téléphone de Chris se connecte sur le router Wifi d'une petite taverne située par loin de chez lui. Le téléphone de Nicole s'y connecte également.

Le 8 juillet 2018 à 05:15, J – 36, Chris envoie un message à son épouse Shanann s'excusant de ne pas avoir pu lui téléphoner la veille parce qu'il se sentait malade à cause de la chaleur étouffante. Elle lui répond : « Tout va bien ? J'essaye de te parler et j'ai l'impression que tu m'évites. J'aurais aimé que mon mari souhaite me parler ».

Le 14 juillet 2018 à 09:58, J – 30, Nicole appelle Chris. La conversation dura près de cinq minutes. Par la suite, il se connecta sur Facebook et commença à regarder des voitures de collection. Shanann lui téléphona 4 fois mais il ne répondit pas. Plus tard, il répondit au cinquième appel et la conversation dura une minute et demie. A 13:25, il commença

à chercher en ligne un resto situé près d'un musée de voitures de course Ford. Son épouse tente de lui téléphoner encore mais il ne décrochera pas. Une douzaine d'appels restent ignorés. En attendant, il prend plusieurs appels de sa maitresse dont l'un dure 43 minutes.

Le 17 juillet 2018, J – 27, Chris accepte un appel Facetime de son épouse qui partage avec lui la fête d'anniversaire de leur fille Céleste qui vient d'avoir 3 ans. Elle suggère qu'ils fassent appel à un conseiller conjugal pour comprendre ce qui ne va plus dans leur couple.

Le 18 juillet 2018, J – 26, Chris installe une application pour cacher des photos sur son iPhone. Elle ressemble à une calculatrice sauf que lorsqu'un code précis est entré au clavier, elle ouvre une galerie d'images. Ce jour, il y transfère 41 photos de sa maitresse. Cette dernière pose en lingerie. A 19:26, il cherche sur Google pour trouver des locations de vacances sur la façade atlantique.

Le 21 juillet 2018, J – 23, Chris transfère encore plus d'images de Nicole Kessinger sur son application secrète. Elle y figure de plus en plus nue.

Le 22 juillet 2018, J – 22, Chris cherche sur Google pour trouver une école de danse espagnole, du vin argentin et des gâteaux.

Le 24 juillet 2018, J – 20, Nicole Kessinger entra cette ligne de recherche sur Google : « l'homme avec lequel je sors dit qu'il va quitter sa femme ». Le soir même, Shanann envoie ce message à son époux : « Durant ce voyage, je réalise ce qui manque à notre couple. Les sentiments vont que dans un seul sens. Tu dois faire un pas vers moi. Tu ne peux pas continuer à ignorer les sentiments des autres ».

Le 25 juillet 2018, J – 19, Chris Watts téléphona à sa femme à 05:36 et ils discutèrent pendant 11 minutes. Dans la matinée, il chercha sur Google « Quand dire je t'aime ? », « Quand dire je t'aime la première fois dans une relation ? », « Qu'est-ce qu'on ressent quand une personne nous dit je t'aime ? ». Cette thématique l'occupa pendant près de 4 heures. A 16:35,

Shanann téléphona à Chris et ils discutèrent pendant 23 minutes. Pendant ce temps, Nicole lui laissa un message vocal que la police trouva « déconcertant et déstabilisant ». Elle imitait une voix d'enfant et lui disait combien il lui manquait. Il la rappela tout de suite.

Le 26 juillet 2018, J – 18, à 16:40, Shanann téléphona à son mari. Durant la conversation de 18 minutes, Chris transférait dans l'application secrète un selfie ou Nicole posait nue.

Le 4 aout 2018, J – 9, Nicole Kessinger chercha en ligne des robes de mariée. Cette activité commença vers une heure du matin et dura une bonne partie de la nuit. Sur Facebook, elle visita la page de Chris ainsi que celle de Shanann.

Le 6 aout 2018, J – 7, à 22:16, Shanann écrit ce message à son mari : « Quelque chose a changé ces cinq dernières semaines. Quelque chose que tu ne veux pas dire ». En même temps, elle écrivit à une amie sur Facebook que Chris ne la touchait plus, ne la prenait plus dans ses bras, ne la regardait pas et évitait de lui parler.

Le 8 aout 2018, J – 5, Nicole chercha sur Google « se marier avec sa maitresse ». Ce jour, Shanann partagea avec des amis des images d'ultrason montrant son bébé à 15 semaines. On peut y distinguer sa tête et ses petites mains qu'il tient devant son visage. Elle révéla qu'elle avait décidé de l'appeler Niko Lee. Le soir, elle chercha sur Google : « se battre pour la garde des enfants ».

Le 9 aout 2018, J – 4, Shanann part en voyage de travail avec son amie Nickole Atkinson. En tant que vendeuse très cotée, elle devait participer aux événements promotionnels organisés par son employeur. Chris resta à la maison avec les enfants. Durant ce voyage, Shanann écrivit une longue lettre manuscrite à son époux dans l'espoir de le ramener vers de meilleur sentiments. Elle photographia les pages de la lettre et les lui envoya par email. En réponse, il prend une grande poupée qui a la taille d'un enfant, il l'enroule dans un drap blanc couvrant la tête et ne laissant que les pieds apparaitre. Il la pose sur un canapé noir et la photographie. L'image

macabre est envoyée à Shanann qui la poste sur son sur Facebook. Elle s'y trouve jusqu'à nos jours. C'était déjà un signal muet et prémonitoire de ce qui allait bientôt arriver. A la réception de cette image, elle écrivit à Chris « je ne sais pas quoi penser ».

Le 10 aout 2018, J – 3, Chris contacta un ami pour lui demander si sa fille ne pouvait pas venir faire du babysitting le 11 parce qu'il devait s'absenter pour voir un match important. La fille accepta de garder les enfants.

Le 11 aout 2018, J – 2, à 09:30, Nicole Kessinger passa 45 minutes sur Google à chercher comment préparer son derrière pour du sexe anal. Pour la bonne mesure, elle ouvrit une fenêtre privée dans son navigateur et se connecta sur des sites pornographiques pour regarder des vidéos à valeur démonstrative. Elle préparait la soirée du 11.

Le 12 aout 2018, J – 1, impatiente de voir ses enfants, Shanann demanda à son époux de lui envoyer des photos. Il en envoya deux. Ce furent les dernières d'elles vivantes. Ce même jour, Shanann téléphona une clinique pour prendre rendez-vous pour le lendemain matin à 10 heures. Elle ne s'y rendra jamais.

Le 13 aout 2018, jour J, Nickole Atkins déposa Shanann à la maison, au 2825 Saratoga Trail, peu avant 2 heures du matin. Elle devait rentrer plutôt dans la soirée du 12 mais le vol avait du retard. Shanann allait disparaître durant cette nuit. Vers 05:30, Chris part au travail sur une exploitation pétrolière avoisinante. A 08:25, il téléphone à Shanann pendant 20 secondes mais personne ne décroche. A 08:26, il téléphone à l'école pour annoncer qu'il veut désinscrire ses filles. A 08:28, il téléphone à un agent immobilier pour annoncer qu'il souhaite vendre sa maison au plus vite. Une fois que les « corvées » réglées, il chercha les paroles de la chanson « Battery » de Metallica. Le texte est hurlé sur un tintamarre de type hard-rock. Cela parle de briser les limites, détruire les faibles, écraser ceux qui se cachent de peur, avoir faim de violence, tuer sa famille... Il avait l'impression d'être un « Bad boy », une sorte de rebelle capable de toutes les transgressions sociales. En même temps, Nickole Atkinson

cherchait désespérément à atteindre Shanann pour demander s'il elle s'était rendue à la clinique. N'obtenant pas de réponse, elle décida de se rendre au 2825 Saratoga Trail. Comme personne ne répondait à la porte, elle tenta de l'ouvrir en entrant un code dans la serrure électronique. Ceci déclencha une alarme et Chris reçut sur son téléphone une alerte accompagnée de l'image de l'intruse. Il reconnut Nickole Atkinson et l'appela immédiatement.

Il donna quelques vagues explications au sujet de son épouse et demanda à l'amie de partir et de ne pas appeler la police. Une fois qu'elle raccrocha avec lui, elle forma le numéro d'urgence aux Etats-Unis : le 911. Un patrouilleur, l'officier Scott Coonrod, arriva 9 minutes plus tard. Il était sur le point de forcer la porte principale quand Chris retourna du travail.

Vers 18:00, des policiers demandent à Chris de téléphoner aux hôpitaux de la région pour voir si son épouse a été admise suite à un accident. En général, les flics n'aiment pas passer ce genre d'appels parce que le personnel médical devient procédurier avec eux alors qu'il répond volontiers à la famille. Chris prend le téléphone et trois minutes plus tard, annonce qu'il vient de parler au Good Samaritan, Saint Anthony, Longmont et UCH Broomfield mais qu'ils n'ont aucun patient du nom de Shanann Watts. Un des flics sort dans la rue et appelle l'hôpital de Saint Anthony. Il se fit passer pour un civil et demanda après un nom imaginaire qu'il fournit à l'opératrice. Plus de deux minutes s'écroulèrent avant qu'on lui réponde qu'ils n'ont personne à ce nom. Il réalisa que le mari avait juste composé les numéros puis raccroché sans parler à personne.

Ce même jour où sa femme avait disparue, Chris commença à nettoyer son téléphone en effaçant les traces de communication avec Nicole Kessinger. Quand elle l'appelait, il laissait sonner puis supprimait la notification. Ce qu'il ignorait, est que son opérateur téléphonique et celui de sa maitresse gardent la trace de ces tentatives même quand elles sont effacées depuis l'appareil.

C'est seulement à 23:09 qu'il se trouva seul, sans flic autour, pour prendre l'appel de Nicole qui tremblait d'inquiétude. La conversation dura 51 minutes et sa trace fut supprimée de l'historique. Nicole passa la nuit à chercher sur Google au sujet de Shanann Watts tout en supprimant son historique au fur et à mesure. Le fournisseur d'accès internet garde une copie de cet historique. Elle demanda également à Google « combien de temps les fournisseurs d'accès gardent la trace des messages » et « si la police peut retrouver des traces de communication par messagerie ». Elle commençait doucement à comprendre comment l'internet fonctionne.

Le lendemain matin, juste après son passage à la télévision, Chris transféra encore une image nue de sa maitresse dans l'application secrète. Ce fut la dernière.

Le matin du 15 aout 2018, les choses s'accélérent. La police arrête Chris Watts et commence à décoder le contenu du GPS de sa voiture pour savoir où il s'était rendu le jour de la disparition de sa famille. Ils trouvent qu'en quittant la maison à l'aube du 13 aout, il avait conduit vers un site pétrolier dit Cervi 3-19. L'employeur de Chris, Anadarko, possède des douzaines de sites similaires étalés sur des kilomètres carrés de steppe. Il s'agit d'un terrain poussiéreux grand comme un petit stade de foot. Il comporte deux citernes verticales connectées par un tuyau à une pompe à pétrole. La production est de l'ordre de 200 barils par mois seulement. C'est presque du ruissellement qui est capturé. Le système fonctionne automatiquement et n'a besoin que d'un simple contrôle une fois tous les quelques jours. C'est le job de Chris de faire le tour de ces sites qu'il connaît par cœur.

La police fait décoller un drone. En quelques minutes, ils localisent un drap blanc accroché à la maigre végétation. Quelques mètres plus loin, la terre semble retournée de fraîche date. En creusant, ils trouvent le corps de Shanann. Par contre, il n'y a aucune trace des filles.

Au commissariat, Chris fait face à deux flics qui ont pour mission de lui arracher la vérité. Il y a une femme qui expose les faits et ramène toujours la discussion sur les rails. Elle est

assistée par un homme qui reste silencieux pendant de longs moments pour déstabiliser le suspect puis intervient pour poser des questions directes et tranchantes.

Chris cherche à défendre sa maitresse :

- Oui, j'ai une maitresse mais je veux la garder en dehors de tout ça. Je ne veux pas dire son nom et je ne pense pas qu'elle ait pu faire du mal à ma famille.

Le flic lui répond :

- Ta maitresse que tu appelles « Niki », nous savons tout à son sujet. Absolument tout. Nous ne pensons pas qu'elle ait pu nuire à ta famille. C'est pour cette raison, que je veux qu'on revienne à notre sujet d'aujourd'hui : ton épouse et tes enfants. Je veux savoir où ils sont et tu peux nous le dire. Que les choses soient claires : nous ne sommes pas ici parce que tu as une maitresse.

Au bout de six heures d'interrogatoire, Chris demande à parler seul à seul avec son père. Ce dernier avait pris l'avion aux premières nouvelles et attendait dans le commissariat.

- Papa, je ne veux pas dire du mal de Shanann mais dans la nuit, nous nous sommes disputés et je lui ai parlé de divorce. Elle est devenue complètement folle. Un peu plus tard, je l'ai trouvée dans la chambre des filles. Elle les avait étranglées avec ses propres mains. Elles gisaient là toutes bleues. Alors, j'ai perdu les pédales. J'ai voulu me venger. J'ai étranglé Shanann. Puis, le matin, ne sachant quoi faire des corps, j'ai dû les prendre en voiture pour m'en débarrasser. C'est la stricte vérité.

Le père de Chris se cachait les yeux en répétant « Seigneur Dieu ! Mon fils ! Seigneur Dieu qu'est-ce que tu as fait ? ».

Sur ce, la police lui montra les photos du drone qui survola le site Cervi 3-19. Chris indiqua calmement la tombe de son épouse. Pour les enfants, il montra les citernes.

Aucun enquêteur ne pouvait y croire. Ces citernes n'ont que deux entrées impossibles à utiliser pour faire passer un corps. Sur le haut, il y a une valve d'aération qui n'a que 20

centimètres de diamètre. Même un enfant ne passerait pas. Sur le bas, il y a une porte de service maintenue par 64 boulons. Il faudrait vider le réservoir entièrement avant de pouvoir ouvrir cette porte.

Sur l'insistance de Chris, les pompiers se rendirent sur le site. Ils ramenèrent un camion-citerne et vidèrent les réservoirs. Puis, à l'aide d'un deviseur pneumatique, ils ouvrirent la porte de service. Au fond, gisant dans quelques centimètres de pétrole dense comme de la mélasse, ils localisèrent deux petits corps.

Equippé d'un système de respiration qui protège des fumées nocives, un pompier s'avança dans le réservoir. Il se pencha vers le corps. Quand il lui prit la main, la peau s'en sépara comme un gant qui se déchire. Il ramassa l'enfant par la taille et le passa à un coéquipier. Il retourna pour chercher le second petit corps dans l'autre réservoir en prenant mille précautions pour éviter qu'il ne se disloque.

Sur la table d'autopsie, le médecin légiste se retrouva avec quatre cadavres : la maman, deux filles et un fœtus. La mère et ses filles furent toutes étranglées par la même personne. Comme l'expliqua un flic, « étrangler est quelque chose de très personnel ». La position des mains, celle des doigts, l'angle d'attaque des bras, la pression exercée... donnent une signature inimitable. C'est bien Chris Watts qui a massacré sa famille dans un acte froid et calculé.

C'est seulement là qu'on réalisa la portée du livre trouvé sous le lit. La petite Bella avait dû entendre des bruits de lutte quand sa mère et sa sœur étaient attaquées. Chris Watts avait une prise à pression modérée qui mettait plusieurs minutes à atteindre la strangulation finale. Ses victimes sont mortes par asphyxie, elles n'avaient rien de cassé au niveau du cou. Bella avait dû se cacher sous le lit en prenant son livre avec elle. C'est là que son papa est venu la chercher pour la tuer à son tour.

La suite juridique fut relativement rapide. Le ministère public voulait aller au procès et demander la peine de mort.

N'importe quel jury populaire aurait envoyé ce meurtrier à la potence en moins d'une heure de délibérations. Pourtant, un homme va intervenir pour supplier qu'on épargne la vie de Chris Watts et le procureur n'eut de choix que d'accéder à sa demande. Elle venait du père de Shanann Watts. En chrétien, il professait que Dieu a dit : le châtiment m'appartient et la rétribution. D'un autre côté, il voulait mettre fin au massacre en épargnant la dernière personne en vie dans le ménage de sa fille fût-il l'assassin de cette dernière.

Chris Watts fut condamné à cinq peines de perpétuité incompressibles. A 33 ans, il a assez d'espérance-vie pour compter la réclusion en décennies. Avec le temps, le derrière rebondi de miss Kessinger s'estompera tellement dans sa mémoire qu'il aura l'impression de l'avoir rêvé. Pour lui éviter le coup de couteau dans les douches, il fut envoyé dans la prison de sécurité maximale de Waupun à plus de 15 heures de route du lieu du crime.

La presse reporte qu'il a de très nombreuses groupies et soutiens. Ils s'organisent en groupes sur les médias sociaux et, tout en insultant l'épouse et les enfants, ils encensent Chris Watts qu'ils considèrent comme l'homme de leurs rêves. D'ailleurs, il croule sous les lettres d'amour et demandes de mariage. Les forces du mal sont très actives.

Croyant en avoir fini avec les fouilles et surveillances, Nicole Kessinger passa la journée du 19 août 2018 à chercher sur Google combien d'argent a pu se faire Amber Frey la maîtresse de Scott Peterson. Scott Peterson est un homme de 46 ans qui attend son tour au couloir de la mort de la prison de Saint Quentin en Californie.

Le 24 décembre 2002, l'épouse de Scott Peterson avait soudainement disparue du domicile familial. Laci Peterson avait 27 ans et se trouvait enceinte de huit mois. A la maison, on trouva ses clés, son portemonnaie et toutes ses affaires. C'est en creusant dans la vie du mari que la police découvrit une maîtresse, Amber Frey, connue en novembre. Il s'était spontanément présenté à elle comme « un veuf qui va passer

Noël tout seul pour la première fois ». Dès cet instant, il avait déjà scellé le sort de son épouse.

Le corps décomposé de Laci Peterson fut rejeté par la mer le 13 avril 2003 et retrouvé par des promeneurs. Il était saucissonné à l'aide d'une corde en nylon et portait des traces de violence dont plusieurs côtes cassées.

Scott Peterson fut arrêté le 18 avril alors qu'il s'apprêtait à fuir pour le Mexique. Il avait coloré ses cheveux en blond. Dans sa voiture, on trouva plusieurs téléphones portables, 15000 dollars en cash, de l'équipement de survie, des permis de conduire ainsi que des cachets de Viagra. Il fut condamné à mort en novembre 2004 et sa maîtresse écrivit un livre. C'est la même idée qui habitait Nicole Kessinger après l'annonce de la découverte des corps.

Parce que Chris Watts accepta la culpabilité entière ainsi que la peine incompressible, il n'eut pas de procès. Pas de procès, pas de débats, pas de témoins, pas d'enquête détaillée... C'est à se demander si ce n'était pas son but. Afin de protéger un éventuel complice...

Note : en mars 2019, alors que ce livre était bouclé, Chris Watts a demandé à voir les enquêteurs qui l'avaient confondu. Dans une démarche assez exceptionnelle, le dossier étant clos, ces derniers ont accepté d'aller le rencontrer en prison. Lors de cet entretien où il n'avait plus rien à perdre, il a encore une fois changé de version des faits. Il aurait tué son épouse à la maison juste après qu'elle soit revenue de voyage. Plus tard, il mit son corps dans la voiture puis, accompagné par ses petites filles, il roula vers la raffinerie.

Une fois sur place, il étouffa avec ses mains la plus jeune (3 ans) sous le regard l'ainée (4 ans). Cette dernière lui demanda de ne pas lui faire la même chose que sa sœur mais il l'étouffa alors qu'elle tentait de résister.

Chris Watts reçoit tellement de courrier de soutien que l'administration pénitentiaire a retiré son profil et adresse de contact depuis ses sites publics. Sur les médias sociaux, de nombreux groupes se sont créés pour le soutenir. Ils sont

animés par des fans tellement agressives qu'elles n'hésitent pas à traquer et à harceler toute personne qui dit le moindre mal de Chris Watts.

L'étrange cas d'Andrew C. Thornton

Nous sommes le 11 septembre 1985 à Knoxville dans le Tennessee. Un vieux retraité, Fred Myers, est en train de se raser quand il entend un bruit sourd dans son jardin. Il ouvre la fenêtre de sa salle de bains et là, à quelques mètres, malgré la nuit, il aperçoit une forme humaine couchée dans l'herbe. Sans hésiter, il compose le 911 pour appeler la police. C'est ainsi que commença l'une des histoires les plus extraordinaires de la décennie.

Un patrouilleur arriva en quelques minutes pour constater que l'intrus était hors d'état de nuire ; mort. Les renforts débarquèrent dans le quartier résidentiel et la police scientifique installa des phares pour inspecter la victime.

L'homme avait tous les os brisés et les organes internes en bouillie. Le corps ne tenait en un seul morceau que parce que ses habits l'enveloppaient. Dans son dos, il portait un parachute qui ne s'était jamais ouvert. Il était également équipé de lunettes de vision nocturne, un gilet pare-balles, un couteau de commando et deux pistolets chargés. Seuls ses mocassins de chez Gucci tranchaient avec le reste de son accoutrement de para.

Deux lourds sacs à dos étaient encore attachés à sa poitrine. Ils contenaient quarante kilos de poudre blanche : de la cocaïne ; assez pour se faire quinze millions de dollars dans la rue.

Dans la matinée, le corps fut identifié : Andrew C. Thornton, dit Drew. Cet homme de 40 ans avait été pendant longtemps un officier des « Stups ». Son travail consistait à lutter contre le trafic de narcotiques. Issue d'une famille qui fit fortune dans l'élevage de chevaux de course, il avait effectué toutes ses études dans de prestigieuses écoles privées. Après une licence de droit, il avait intégré une académie militaire pour devenir parachutiste dans la 101ème division aéroportée. Il fut blessé lors d'un raid pour mater des révolutionnaires pendant la guerre civile en République Dominicaine et reçut la prestigieuse médaille « Cœur Violet » que portent tous les vétérans blessés sur le front. Ses états de service indiquent que c'était un parachutiste d'une grande expertise.

Plus tard, une fois son contrat avec l'armée accompli, il fut recruté par la police de Lexington. Il y resta neuf ans et aida à restructurer le bureau des narcotiques. Durant ce temps, il fut une sombre copie, en moins aimable de l'inspecteur Harry Francis Callahan incarné au cinéma par Clint Eastwood. Pour obtenir du résultat, il n'hésitait pas à violenter les suspects ou même placer de la drogue qu'il retrouvait miraculeusement lors des perquisitions. Il devenait redoutable parce qu'il ne jouait pas selon les règles. Les dealers qui narguaient les autorités parce que jamais personne ne put les prendre la main dans le sac, se réveillaient soudain avec un SWAT Team à leur porte et assez de pièces à conviction pour les forcer à négocier avec le juge pour ne pas prendre 99 ans. Thornton ne faisait pas cela pour l'argent, ni même par amour pour la justice, mais il cherchait l'aventure et l'excitation ; ce que sa fortune ne pouvait pas acheter. D'ailleurs, c'est cela qui sera le moteur de ses actions durant toute sa vie.

Après la police, on le retrouve inscrit dans un cabinet d'avocats ; il avait une licence en droit.

Cet homme, qui avait tout pour réussir, bascula progressivement. Il commença à s'intéresser au survivalisme

ce qui le rapprocha de gens vivant reclus et armés en pensant qu'un jour l'Etat viendra tout leur prendre. On retrouve souvent dans ce milieu des vétérans souffrant de stress post traumatique, d'abus de substances chimiques et de parano. Dans leur tête, la guerre ne s'arrête jamais et le Viêt-Cong se tient partout en embuscade.

Recrutant des amis d'enfance, tous enfants de riches, il fonda un gang qui se faisait appeler « la Compagnie » avec comme paravent légal une agence de protection rapprochée. Cette organisation criminelle était composée principalement de flics et de magistrats corrompus. Ces « ripoux » ne se contentaient plus des classiques individuels comme faire sauter une contravention ou détruire une pièce à conviction contre une enveloppe de cash. Au contraire, ils voyaient grand. En voulant maximiser le potentiel de leur malhonnêteté, ils s'organisèrent en une véritable petite mafia. Jouant sur les relations de sa famille, Thornton coopta même des hommes politiques et des élus en exercice. Un de ses complices et amis d'enfance, Henry Vance, travaillait comme conseiller auprès du gouverneur du Kentucky ! A partir de ce moment, cette mafia tissait ses fils à l'intérieur des rouages de l'Etat. Ses cadres étaient puissants, haut placés et prêts à tuer.

« La Compagnie » devenait intouchable. Ses membres savaient tout sur la police, ses déplacements, les enquêtes ouvertes, les pistes en cours d'exploration... Ceci leur permettait d'avoir toujours une longueur d'avance et de travailler dans un climat d'impunité.

Thornton savait que la police n'avait aucune mesure en place pour surveiller les mouvements des centaines de petits aérodromes qu'on trouve à travers la région. Le plus souvent, ces terrains n'avaient ni tour de contrôle, ni bureau de piste. Ils se résumaient à une courte piste en herbe ou en béton et une pompe à essence. Ceci lui donna l'idée d'utiliser des avions privés pour transporter de la drogue sans se faire détecter. Il faisait rentrer des centaines de kilos de drogue par opération. De l'argent facile commença à pleuvoir.

Le réseau s'étendit jusqu'à signer des accords avec les frères Chagra de Las Vegas. Thornton n'avait jamais approuvé cette idée mais ses associés lui forcèrent un peu la main. Lui, voulait que le business se fasse dans la discrétion et en courant zéro risques. Les Chagra étaient « trop voyants » et tout le milieu connaissait leur penchant pour la violence. En même temps, grâce à leurs contacts en Colombie, ils permettaient à « la Compagnie » d'accéder à une drogue de bonne qualité et disponible en tonnes.

Peu de temps après la signature, un procureur qui enquêtait sur les Chagra fut mitraillé. Des hommes avaient ouvert le feu sur sa voiture à l'arme de guerre. Il s'en sortit indemne par miracle. La semaine d'après, il eut un autre mitraillage. Cette fois, on tirait sur les Chagra. L'un des frères fut refroidi. Tout disait à Thornton de prendre ses jambes à son cou et de cesser toute relation avec cette équipe à problèmes.

Sous la pression de ses complices, Thornton accepta de poursuivre les opérations en cours. Cette fois, il ne volait pas en Cessna 152 mais en DC-4 ! C'est un avion à quatre moteurs qui peut prendre jusqu'à 80 passagers. Le chargement, c'était 10 tonnes de marijuana.

Arrivant la nuit depuis la Colombie, Thornton posa dans un petit aérodrome. La drogue fut rapidement transférée dans un camion et l'avion abandonné. En apparence, l'opération avait réussi. La police lança une enquête mais les relations de « la Compagnie » jusqu'au sommet de la redoutable DEA bloquaient toute progression.

Le mois d'après, la police fédérale arrêta le survivant des frères Chagra et le présenta devant un juge du Texas particulièrement réputé pour être sans pitié avec les trafiquants. Le résultat de plusieurs années d'enquête fut résumé dans un acte d'accusation long comme le bras. Chagra apparut souriant, presque narquois, devant les caméras. Le soir même, le juge John Wood qui l'avait mis en inculpation fut abattu d'une rafale de mitraillette. C'était du jamais vu ! Jamais des criminels n'avaient osé s'en prendre à un juge fédéral.

Cette fois, la fête était finie. Les meilleurs limiers du pays furent sur le coup. Les relations des Chagra, leurs complices, leurs partenaires, leurs employés, leurs amis... tout passait au peigne fin. Thornton, qui connaissait mieux que quiconque les rouages du système, décida de quitter « la Compagnie ».

Quelques jours plus tard, le nouveau patron de « la Compagnie » tombait lors d'une banale descente dans un hôtel. Une femme de chambre avait cru sentir une odeur de drogue et la police fut appelée. On trouva le nouveau boss avec des armes, de la drogue, du cash et même une liste d'entrepôts où il cachait des armes de guerre volées à l'armée. Elles servaient pour payer les cartels colombiens lors d'opérations de troc : armes contre drogue. De manière surprenante, il fut acquitté. Loin de le calmer, ce procès lui donna des ailes. Et juste un an plus tard, en 1981, il se faisait serrer en tentant de vendre 400 kilos de marijuana à des agents fédéraux. Cette fois, ils n'allaient pas le laisser partir si facilement. Sentant le nœud se serrer autour de son cou, il commença à donner des noms pour améliorer son sort. Au procès, malgré les pièces à conviction, le patron de « la Compagnie » fut acquitté encore une fois.

Pendant de ce temps, Thornton avait décidé de fuir à bord d'un petit avion. Il allait de terrain en terrain sans jamais s'attarder trop longtemps au même endroit. Il fut logé quelques mois plus tard par la douane et présenté devant un tribunal. Sa condamnation en laissa beaucoup pantois : 180 jours de prison ferme. Même décapitée, « la Compagnie » continuait à protéger ses membres.

A sa sortie de prison, Thornton reprit immédiatement les affaires. Il avait besoin de réussir un dernier gros coup pour renflouer ses caisses avant de se caser. Ses contacts en Colombie étaient prêts à lui avancer la poudre et il disposait toujours d'un bimoteur opérationnel.

Quand Thornton décolla pour la Colombie, les fédéraux l'observaient à la jumelle. La légèreté de sa peine de prison leur restait en travers de la gorge. Ils savaient qu'il reviendrait chargé comme une mule et ils n'allaient pas le rater.

Le cartel colombien chargea pour 37 millions de dollars de cocaïne pure dans le Cessna 404. Pour eux, le transit vers les USA n'était qu'une simple formalité. Thornton décolla pour un vol de près de 4000 kilomètres qui allait le mener au-dessus des Caraïbes, Cuba et le Golfe du Mexique. Comme à la belle époque, il prévoyait d'atterrir la nuit, charger la drogue dans une voiture et disparaître. Pourtant, une fois qu'il arriva près du but, il reçut un appel radio l'informant qu'un comité d'accueil se tenait prêt à l'atterrissage. Qui l'informa ? On ne le saura jamais mais on sait qu'il avait des yeux partout.

C'est à ce moment que Thornton décida de jouer son joker. Il avait toujours planifié ce scénario et préparé une option de sortie. Sans hésiter, il mit l'avion sur pilote automatique et passa un parachute qu'il tenait à portée de main. Ensuite, il ouvrit la porte latérale et commença à jeter des sacs pleins de drogue. Ceux-là, étaient de la marchandise perdue. Enfin, il attacha deux sacs de quarante kilos à son torse et sauta dans le vide.

Les enquêteurs ne purent jamais déterminer le problème avec le parachute. Ce que l'on sait de manière sure, est qu'il ne tenta même pas de l'ouvrir. Une des explications possibles est qu'il ait reçu un coup lorsqu'il quitta l'avion. Peut-être même qu'il fut assommé par les lourds sacs qu'il trimbballait dans sa fuite. Mais avait-il seulement le choix de les abandonner ? S'il avait réussi sa fuite sans la came, il aurait eu sur le dos non seulement la police fédérale, mais les colombiens également.

Alors que les enquêteurs inspectaient le cadavre couché sur le dos, ils reçurent un appel de l'Etat voisin ; la Caroline du Nord. Des rangers avaient localisé l'avion. A bout de carburant, il s'était écrasé dans une forêt.

Dès le début, on soupçonna l'existence d'un second parachutiste qui aurait pu se faire la malle avec une partie du chargement. Les rapports de filature indiquaient qu'avant le voyage fatal, Thornton avait trainé avec un certain David Williams, dit Cowboy. Cet homme de 35 ans était un ex-pilote d'hélico au Vietnam. A son retour, il avait fait fortune dans l'immobilier et passait beaucoup de temps dans un club de

parachutisme de la région ; le complice idéal. Pour la police fédérale, s'il y avait un second homme ce soir-là, il ne pouvait être que Williams.

Une enquête fut lancée sur les membres et les activités du club de parachutisme de West Wind Sport. Alors qu'elle venait à peine de commencer, un drame frappa. Le 29 septembre, l'avion du club, un Cessna 208 Caravan neuf, s'écrasa causant la mort de 17 parachutistes dont Williams. Ce dernier était le propriétaire de l'avion.

Depuis un autre avion, d'autres parachutistes observèrent le crash. L'avion avait atteint les 1000 pieds d'altitude puis il piqua brutalement. Ces témoins sautèrent immédiatement pour rejoindre le lieu de l'accident mais ne trouvèrent que des morts empilés dans la carlingue.

Ce que personne ne put expliquer, c'est pourquoi aucun occupant ne sauta. Ils avaient tous leur équipement sur le dos.

Autre chose que personne ne put jamais expliquer : le sucre dans les lignes de carburant. Quand le NTSB ouvrit son enquête technique, il trouva du sucre dans le moteur. Une main criminelle l'y avait mis pour causer l'accident. On ne trouva jamais le coupable. On soupçonna des gens de « la Compagnie » mais aussi, possiblement, les colombiens qui se sentant repassés s'en sont pris à Williams.

Aucune des questions ouvertes ne fut jamais élucidée. Comme le résuma laconiquement le procureur au sujet de Thornton :

- C'est une très bonne chose que son parachute ne se soit pas ouvert.

Accident du Hyatt Regency de Kansas City

Si on exclut le 11 septembre 2001, l'écroulement de la passerelle de l'hôtel Hyatt Regency et son effroyable bilan reste le plus grave effondrement structurel de l'histoire des Etats-Unis. Jusqu'à nos jours, il est régulièrement étudié par les architectes et ingénieurs à travers le monde en tant qu'exemple à ne pas suivre. Retour sur une tragique erreur de calcul...

Quand il fut terminé en juillet 1980, l'hôtel Hyatt Regency battait des records. C'était le plus haut et le plus moderne de l'Etat du Missouri. L'une de ses attractions principales fut l'immense atrium aussi grand qu'un hangar d'aviation : 44 mètres de long, 36 mètres de large pour 15 mètres de haut. Une fois que visiteur passait les portes, il arrivait dans cet espace dont la hauteur consommait les quatre premiers étages de l'hôtel. Il y trouvait la réception mais aussi de nombreux commerces, restaurants et salons.

Du point de vue architectural, les atriums posent un certain nombre de défis. Dans le cas du Hyatt, une personne se trouvant, par exemple, au quatrième étage aurait dû descendre jusqu'au rez-de-chaussée, traverser l'atrium puis remonter encore une fois au quatrième étage pour aller de l'autre côté du bâtiment. Pour éviter cela, le bureau d'études Jack D. Gillum et Associés prévu des passerelles traversant le volume de

l'atrium. Pour éviter de casser l'espace, elles devaient être minimalistes et se fondre dans le décor. Il n'était donc pas question de construire des piliers ou des supports trop voyants.

Une première passerelle se trouvait au niveau du quatrième étage. Une autre, avait été placée directement en dessous au niveau du deuxième étage. Ces passerelles étaient exactement l'une à la verticale de l'autre. L'architecte conçut un système de suspension basé sur six tiges en acier qui descendent du plafond et maintiennent les passerelles. De gros écrous assurent la fixation. Chaque passerelle avait une portée de 36 mètres et pesait 29 tonnes d'acier et de béton.

Sur le papier, le système paraissait joli mais une fois que la société chargée de la fabrication reçut les plans, ses techniciens se rendirent compte que le concept n'était pas réalisable. La fixation de la passerelle du second étage ne posait pas de problème parce que cette dernière était en bout de tige. Mais comment faire pour la passerelle du quatrième étage qui se trouvait au milieu de la tige ? Pour faire arriver de gros écrous à cet endroit, il eut fallu créer un filetage sur une bonne moitié de la tige ; c'est-à-dire sur plusieurs mètres. Or, par nature, les zones filetées sont fragiles et doivent rester les plus courtes possibles pour éviter leur endommagement durant la construction.

Tel que le voyait les techniciens de Havens Steel, les ouvriers allaient à tous les coups endommager une partie du filetage lors du montage de la passerelle rendant impossible le vissage des écrous. Les problèmes pratiques venaient à bout du dessin des architectes.

Un technicien de chez Havens contacta Gillum et, en un coup de fil, une petite modification qui simplifiait la vie de toute le monde fut approuvée. Ceci mit en place les conditions pour la catastrophe si jointe...

Le 17 juillet 1981, à peine un an après son ouverture, l'hôtel organisa une soirée dansante dans le grand hall de l'atrium. Plus de 1600 personnes avaient fait le déplacement en cette soirée d'été. Les danseurs se lâchaient sur la piste tandis que

les spectateurs les encourageaient. Quelques dizaines de personnes avaient pris place sur les passerelles qui offraient une vue imprenable sur le spectacle en dessous.

Il était exactement 19:05 quand les passerelles s'écroulèrent. Celle du deuxième étage toucha le sol en premier suivie l'instant d'après par celle du quatrième étage qui tomba dessus. Ce sandwich de fer et de béton avait écrasé plusieurs centaines de personnes.

Ceux qui se trouvaient au niveau du sol sont tous morts sur le coup. Ils reçurent deux fois trente tonnes sur la tête en un instant. La majorité des survivants et blessés se trouvaient sur la passerelle du quatrième étage. Ils ont souffert de la chute mais rien n'est venu les écraser. Entre les deux passerelles, il y avait des morts mais aussi des blessés emprisonnés.

Les services de secours de Kansas City reçurent des appels indiquant qu'un toit s'était effondré au Hyatt. Quand ils arrivèrent, une dizaine de minutes plus tard, ils furent accueillis par un spectacle d'épouvante. Des gens ensanglantés erraient. D'autres criaient dans les décombres. La poussière de béton réduisait la visibilité comme lors d'une tempête de sable. Les sprinklers s'étaient déclenchés et arrosaient la scène de trombes d'eau. A cette époque, les pompiers ne disposaient pas d'équipement de levage. C'est seulement après cet accident que les secours à travers les USA commencèrent à s'équiper et s'exercer pour ce genre de situations.

Un appel fut lancé à la radio locale KJLA et des entreprises de construction, comme John Rohrer, et même des grands magasins de bricolage répondirent en envoyant hommes et matériel. Il eut même un énorme bulldozer qui arriva directement d'un chantier avoisinant et resta en stand-by devant l'hôtel.

Les personnes indemnes et celles ayant juste reçu des éclats de verre ou du plâtre sur la tête furent immédiatement renvoyées chez elles. Pour les autres, un centre de triage fut mis en place. La médecine de situations d'urgence pose des dilemmes éthiques qui secouent par leur violence. Ceux qui y sont

exposés ressortent avec des images qu'ils garderont toute leur vie. Pour le docteur urgentiste Joseph Waeckerle, responsable du triage, la vie ne sera plus jamais la même. En situation de désastre, il faut prendre des décisions rapides. Plus tard, si elles sont passées à la loupe par des gens qui ont le temps et les données sous la main, elles peuvent paraître discutables. Sur l'instant, il s'agit de décider qui sauver et qui laisser mourir.

Il existe des blessures graves mais desquelles on s'en sort à condition qu'elles soient reçues dans un cadre individuel. Des chirurgiens de différentes spécialités peuvent passer des heures au bloc à réparer un accidenté de la route et lui redonner une seconde chance. Par contre, ces mêmes blessures infligées dans un cadre collectif peuvent devenir mortelles parce qu'il n'y a pas les moyens de traiter tout le monde à temps. Si une personne tient quelques heures, elle a encore la chance d'une évacuation par les airs même vers un hôpital distant. Si de nombreuses victimes ont toutes besoin d'aide immédiate, les professionnels doivent faire un arbitrage.

Parfois cet arbitrage est dicté par des contraintes matérielles. Que faire si dix personnes ont besoin d'une assistance respiratoire mais qu'il n'y a que cinq appareils disponibles ?

Le docteur Waeckerle commença circuler parmi les blessés. A certains, il disait : « Le moment est venu. Il faudra vous mettre en paix avec Dieu ». Il ne les abandonnait pas pour autant. Sous ses ordres, des infirmières posaient un cathéter et envoyaient du sérum physiologique et de la morphine dans les veines du patient qui s'éteignait en paix.

Par moments, le docteur Waeckerle sifflait comme un arbitre et toute activité s'arrêtait un instant pour localiser les gémissements ou les cris d'éventuels survivants. Pour atteindre les survivants, il eut également des décisions difficiles. Comment aller vers une victime coincée entre deux dalles en acier et un empilement de cadavres ? Des outils de désincarcération furent utilisés pour couper les corps des morts, les retirer en pièces si nécessaire, pour atteindre les survivants à temps. Ces derniers avaient souvent des membres

écrasés ou arrachés. Arriver à leur chevet rapidement pour poser un garrot était une question de vie ou de mort.

Les pompiers faisaient face à un autre problème : l'eau qui coulait des sprinklers arrivaient maintenant jusqu'aux chevilles des secouristes. Des personnes bloquées sous les décombres et plaquées contre le sol risquaient de s'y noyer. Même en coupant l'arrivée d'eau principale, des cataractes d'eau continuaient à se déverser. Comme souvent dans ce type de bâtiments, les sprinklers sont alimentés par un système indépendant de bâches d'eau situées sur le toit. Avec les canalisations éventrées, l'eau n'allait pas s'arrêter de sitôt.

Des victimes bloquées entre le sol et la première passerelle commencèrent à crier en indiquant que l'eau remontait leur laissant de moins en moins d'espace vital. Le chef des pompiers, le capitaine Joseph Thomas, sortit en courant et demanda au chauffeur du bulldozer de passer avec son engin à travers les portes de l'hôtel. En un ronflement de diesel, ce fut chose faite. Ce manœuvre permit à l'eau accumulée de se déverser dans la rue et son niveau dans le hall baissa immédiatement. En même temps, des techniciens qui utilisaient de grandes échelles réussirent à atteindre les canalisations cassées et les connecter à de gros tuyaux qui rejetaient l'eau dans la rue.

Le docteur Waeckerle fut appelé au chevet d'un jeune homme. « Il était en dessous de tout » décrira plus tard l'urgentiste. La victime se trouvait dans un état critique. Sa tension sanguine baissait au fur et à mesure que le sang se déversait d'une blessure à la jambe. La jambe était écrasée sous une poutre. Les pompiers expliquèrent qu'il était impossible de le sortir de là. Il aurait fallu déblayer des tonnes de gravats, sectionner des tiges en métal, utiliser de l'acétylène pour couper des barres en acier... un travail de plus d'une journée. Pour le docteur, il y avait deux choix : la mort ou l'amputation in situ.

Pendant que les pompiers tenaient en hauteur la bouteille de perfusion, un chirurgien attaqua la jambe à la scie. En vingt minutes, l'amputation avait été réalisée, l'hémorragie stoppée et le patient évacué.

Au cours de la nuit, les secouristes réussirent à dégager 29 personnes des débris. Au matin, le bilan s'élevait à 114 morts et 216 blessés.

Plusieurs enquêtes furent lancées pour déterminer les circonstances de ce drame. Le rapport le plus précis est probablement celui du NIST : l'Institut National des Normes et de la Technologie. Contrairement à ce qui a été souvent dit, le NIST est très clair : les deux designs, avant et après la modification, sont incorrects. Le second était pire.

L'architecte avait décidé d'accrocher les deux passerelles à des tiges en acier en nombre insuffisant. Son design avait une résistance 40% inférieure aux normes en vigueur. Donc à ce stade de la conception, presque la moitié de la résistance était manquante.

Havens Steel apporta une modification qui affaiblit l'ensemble : au lieu d'avoir des tiges qui descendaient du plafond et auxquelles s'accrochaient les deux passerelles, le changement impliqua une tige qui descend du plafond jusqu'à la passerelle du quatrième étage puis une autre tige qui repart de cette passerelle descend vers la passerelle du second étage. Ceci lui permit de fabriquer des tiges plus courtes et plus faciles à installer. Sur le papier, ou même sur le terrain, les deux concepts sont très similaires. Si on fait des calculs, on se rend compte que cette modification divisa par deux la résistance.

En particulier, la plateforme du quatrième étage ne supportait pas que son propre poids mais le poids de la passerelle du dessous également. Seule la passerelle du quatrième était directement reliée au plafond. La passerelle du second étage s'accrochait à celle du quatrième. A partir de ce moment, l'ensemble pouvait s'écrouler sous son propre poids à n'importe quel moment.

L'hôtel existe toujours. Il appartient au groupe Sheraton maintenant. L'atrium en est toujours le point focal. La passerelle du quatrième étage n'existe plus. Celle du second a été reconstruite avec de gros piliers bien apparents. Elle

pourrait supporter le poids de plusieurs semi-remorques à pleine charge.

Acharnement Thérapeutique

Station nucléaire de Tokaimura, Japon

Le 30 septembre 1999

Même si les centrales nucléaires sont à la pointe de la technologie, un nombre important de tâches et de manœuvres y sont toujours accomplies à la main. Hisashi Ouchi et son collègue s'adonnaient à une cuisine bien particulière... Sous la supervision d'un manager qui les regardaient faire depuis une autre pièce, les hommes préparaient une solution d'uranium et d'acide nitrique commandée spécialement par un institut de recherches. Ouchi utilisait un sceau en acier poli pour ramener un liquide riche en uranium 235 qu'il versait dans un réservoir à l'aide d'un entonnoir. Le réservoir ressemblait à un gros baril de deux mètres de haut dont l'ouverture est rendue accessible par une échelle.

Ces ouvriers, de simples manutentionnaires, ne comprenaient pas toutes les réactions chimiques qui se déroulaient, mais on leur disait que s'ils respectaient scrupuleusement les consignes, ils allaient rester en vie.

Ils en étaient à leur septième sceau quand la solution transvasée commença à émettre un bruit étrange puis une

lumière bleue jaillit de la cuve. Ce sont ces mêmes radiations, dites de Cherenkov, qui donnent cette couleur bleue fluorescente à l'eau dans laquelle baignent les cœurs des réacteurs nucléaires. Ouchi resta comme fasciné par ce phénomène pendant que des milliards de neutrons invisibles bombardaient son corps.

Depuis sa chambre de contrôle, le manager criait au micro :

- Sortez de là ! Sortez de là !

Au même moment, l'alarme stridente d'un détecteur de radiations se déclencha dans tout le bâtiment. Jetant son sceau qui tomba avec un sinistre fracas, Ouchi se mit à courir vers la sortie.

La nouvelle de l'accident fit rapidement le tour du Japon où tout ce qui est touche au nucléaire est un sujet sensible. Les télévisions annonçaient en direct que deux personnes avait été exposées à des radiations. Ouchi reçut la dose la plus élevée. Même s'il semblait en bonne santé, on détecta du sodium 24 dans son sang. Cet atome est un isotope du sodium naturel. Il est radioactif et se dégrade en donnant un isotope stable de magnésium. Le bombardement par neutrons avait modifié la composition de la victime au niveau atomique. Les médecins de l'hôpital de Chiba près de Tokyo où il fut évacué s'en approchaient en portant des tenues de protection. Quand quelque chose est touchée par des neutrons, elle devient elle-même radioactive pendant un bon moment.

Autour de la station nucléaire la population fut évacuée ou reçut l'ordre de se calfeutrer sur un rayon de dix kilomètres. Par une erreur de manipulation, les employés avaient fabriqué un réacteur critique qui fonctionnait à ciel ouvert. La *criticalité* est atteinte quand il y a trop d'uranium radioactif au même endroit pour donner une réaction ayant la capacité de s'auto-entretenir. Il n'y a rien d'autre à faire que d'avoir assez de matière et le reste se fait tout seul. En 1972, on découvrit même un cas de fission nucléaire qui est arrivée spontanément et naturellement au Gabon. Un dépôt d'uranium dans le sous-sol d'Oklo, près de Franceville, avait atteint une telle quantité

qu'il est devenu critique. C'était il y a près de deux milliards d'années et la réaction qui survint à l'époque dura près d'un million d'années. Une bombe atomique n'est rien d'autre qu'une capsule séparée en deux par une membrane en métal. Chaque compartiment contient une quantité non critique de matière. Pour la faire exploser, une charge fait sauter la membrane de séparation et le reste se fait tout seul.

En versant le septième sceau, Ouchi et ses collègues avaient atteint la quantité critique. Leur réacteur continuera à cracher des neutrons mortels et de la lumière bleue pendant plus de vingt heures. S'il avait été laissé seul, il aurait fonctionné pendant des années. C'est une expédition quasi-suicidaire qui l'arrêta en balançant dedans du cadmium, du bore et de l'argent. Ces métaux absorbent et arrêtent les neutrons sans devenir eux-mêmes radioactifs.

En fait, toute la manœuvre que réalisaient les ouvriers de la station de Tokaimura était complètement irrégulière. Lors de la certification de ce processus, une tour spéciale avait été construite. Elle devait recevoir les mélanges contenant de l'uranium et elle disposait de barres de ralentissement qui empêchaient le départ de toute réaction nucléaire même en cas d'erreur de l'opérateur. Par contre, cette tour était pénible à nettoyer. Pour accélérer les commandes et réduire le temps mort, les managers avaient fait venir une cuve en inox, des sceaux et des entonnoirs pour faire les mélanges comme dans une usine à fromage. Cette pratique durait depuis six ans quand l'accident arriva.

Pour les médecins, c'était le premier accident de ce genre au Japon. Même à l'international, l'expérience de ce type de situations est quasi nulle. Regardant dans des tables publiées par l'Agence Internationale de l'Energie Atomique, l'IAEA, ils estimèrent qu'Ouchi avait reçu une dose d'environ 8 Sv. Le Sievert est une unité énorme. Un patient qui subit une radio des dents chez un dentiste, reçoit au maximum 10 micro Sievert ou bien dix millionièmes de Sievert.

Neuf heures après l'accident, le taux de lymphocytes dans le sang d'Ouchi tomba à 1.9%. La fourchette normale de ces

cellules blanches qui protègent le corps se situe entre 20 à 40%. Mis à part cela, le patient était conscient, parlait et avait l'air parfaitement normal. Par précaution, il fut déplacé vers une chambre stérile pour lui éviter d'éventuelles infections.

Une analyse génétique fut réalisée et montra qu'une bonne partie de son ADN avait été fragmenté. On réévalua la dose reçue entre 17 à 20 Sieverts. Dès ce moment, il était clair que les fonctions les plus basiques de son corps se trouvaient compromises. Les cheveux et ongles ne pousseraient plus. Les cellules sanguines ne pourraient pas être remplacées ; pareil pour les cellules de peau ou du revêtement intestinal. Beaucoup d'organes n'allaient pas pouvoir fabriquer les molécules nécessaires à leur fonction. Pour faire simple : les médecins étaient en présence d'un implacable arrêt de mort.

Cependant, le patient avait l'air d'aller si bien que des espoirs furent permis. Le chef de l'hôpital de Tokyo ne se faisait guère d'illusions mais il se trouva confronté à un autre docteur, le professeur Kazuhiko Maekawa, un proche de l'Institut de Science Radiologiques, le NIRS, qui voulait tout tenter. Un des éléments qui a peut-être motivé l'acharnement est la volonté des autorités japonaises d'éviter de parler d'un accident mortel. Si monsieur Ouchi survit, à n'importe quel prix, le public relativisera toute l'histoire. S'il y a mort d'homme, la confiance sera rompue et il sera difficile d'arrêter la vague anti-nucléaire.

Trois jours après l'exposition, la situation du patient commença à montrer les premiers signes de dégradation. Le taux de saturation de son sang baissa. On y répondit en posant un masque à oxygène. En même temps, le ventre gonfla un peu signe qu'il y avait un problème avec les intestins. La main droite, celle qui tenait l'entonnoir, se colora de rouge et des boursofflures apparurent à sa surface comme après un sérieux coup de soleil.

Le professeur Maekawa passa toute la journée à téléphoner aux meilleurs spécialistes de toutes les disciplines possibles et imaginables. Il avait besoin de les fédérer autour du projet de sauver Ouchi qu'on déplaça dans une chambre isolée dans le

département des soins intensifs de l'hôpital de Tokyo. Plus de treize spécialistes et leurs assistants avaient accepté cette mission impossible. Ils furent même rejoints par le professeur américain Peter Gale, un vétéran qui avait aidé les victimes de Tchernobyl.

Pour le patient, allait commencer un ballet de professionnels avec chacun commandant des analyses spécifiques à sa discipline. Il eut les photos, les radios, les scanners, les échographies puis encore les analyses du sang, celles de la moelle osseuse, les biopsies au niveau du cou, de la gorge et d'autres parties du corps... tout cela dans l'espoir de comprendre l'effet des radiations et voir ce qu'il est possible de faire.

Dix jours après l'accident, la peau du patient avait atteint un degré de fragilité rendant difficiles les actes médicaux les plus simples. Quand un sparadrap était retiré, un bout de peau venait avec. Lorsqu'Ouchi se lavait, si la serviette de bain était frottée un peu trop vigoureusement, la peau pelait. Même les sites d'injection ne se refermaient pas et montraient des signes d'infection. Pour empirer un tableau déjà difficile, les radios du thorax commencèrent à montrer un léger voile correspondant à un début d'accumulation d'eau dans la cavité pleurale autour des poumons. Cette eau écrase progressivement les poumons et peut rapidement causer l'insuffisance respiratoire. Mécaniquement, de moins en moins de volume est disponible pour la respiration. L'intervention est une urgence vitale. Malgré la difficulté, l'équipe médicale décida de réaliser une ponction pleurale : une grosse aiguille longue comme un stylo BIC est envoyée entre les côtes pour atteindre le liquide qui sera aspiré à la seringue. Habituellement, l'intervention est moins douloureuse que ce qu'elle en a l'air mais pour Ouchi qui est au bout du rouleau, elle se transforme en supplice. Ses cris emplissent tout le bloc et les médecins doivent y aller manu militari pour l'empêcher de bouger.

Par arrêté spécial, l'hôpital eut le droit d'importer et d'utiliser des médicaments peu testés ou qui n'avaient pas d'autorisation

de mise sur le marché japonais. On s'arrangea avec Japan Airlines et un médecin devait personnellement se rendre à l'aéroport de Narita pour signer les documents et retirer le produit à la douane. Par moments, Ouchi disait qu'il se sentait traité comme un cobaye.

Le onzième jour après l'exposition, Ouchi échangea quelques mots avec son épouse puis se plaignit d'avoir du mal à respirer. Quelques heures plus tard, il développa une insuffisance respiratoire qui ne laissa qu'un seul choix : l'intubation. A partir de ce moment, c'est un appareil qui assurait la respiration en poussant puis aspirant un air enrichi d'oxygène. Le tube inséré dans sa gorge l'empêchait de parler, mais il était conscient et pouvait échanger par signes brefs.

Au dix-huitième jour, il eut une bonne nouvelle qui remonta le moral à tout le monde : le taux de globules blancs commença à remonter. D'heure en heure, les analyses montraient que ces cellules se reproduisaient rapidement. Avec elles, le système immunitaire reprenait du service. Quelques jours plus tôt, Ouchi avait reçu une transplantation de cellules souches hématopoïétiques. Leur donneur était sa propre sœur. Ces cellules sont capables de régénérer le sang en devenant globules blancs, globules rouges ou plaquettes. Au même moment, une étude du génome des cellules sanguines du patient montra qu'elles portaient des chromosomes XX, c'est-à-dire qu'elles provenaient d'une femme. Le lendemain, les analyses montraient qu'Ouchi avait le même taux de globules blancs qu'une personne en bonne santé. A Tchernobyl, des ouvriers impliqués dans l'accident nucléaire avaient eu la vie sauve par la transplantation de cellules souches prélevées dans des foies de fœtus. Cette manœuvre n'est pas sans risque parce que ces nouvelles cellules peuvent se rendre compte qu'elles sont dans un corps qu'elles ne reconnaissent pas et l'attaquer. Dans les cas les plus graves, le pronostic vital du patient est engagé.

Ouchi continua dormir sous forte sédation qui lui offrait des moments de conscience au prix de grandes douleurs. On le plaça sur un lit mécanisé qui s'inclinait régulièrement à gauche

et à droite afin d'empêcher l'accumulation des fluides dans la partie basse du corps. Pour éviter qu'il ne tombe lors des inclinaisons de 55 degrés, on l'attachait avec des sangles. La peau sur tout son corps était partie et ne restait qu'un magma rouge taché de jaune.

Le jour 26, les analyses montrèrent un phénomène qui causa beaucoup de controverse. Des cellules sanguines de type XX, celles qui proviennent de la sœur, avaient des chromosomes endommagés ! Le patient lui-même n'était pas radioactif et le personnel médical s'en approchait sans protection particulière. Par contre, par un mystérieux phénomène, son corps détruisait l'ADN des nouvelles cellules comme si elles avaient été exposés à des radiations.

Ouchi était désormais nourri en injectant des substances dans son flux sanguin via un cathéter placé au niveau de son épaule. A cause de l'arrêt de la division cellulaire, ses intestins n'étaient plus aptes à digérer la nourriture.

A ce stade, Ouchi avait battu tous les records de survie considérant la dose massive de rayonnement qu'il avait reçu. Des spécialistes du monde entier, français, russes, américains, allemands... affluèrent pour examiner de leurs propres yeux ce cas qui défiait la science.

Le bras droit d'Ouchi commença à se dégrader rapidement. Dans le sang, on mesura de fortes concentrations de myoglobine. Elle résulte de la destruction de tissu musculaire. Chez l'adulte en bonne santé, on mesure 0 à 85 nanogrammes de myoglobine par millilitre de sang (ng/mL). Chez Ouchi, on dépassait les 1800 ng/mL. Les reins s'encrassaient et peuvent s'arrêter de travailler. Le spécialiste russe suggérait l'amputation, les autres s'y opposaient parce que la cicatrice n'allait jamais guérir.

Sur le reste de son corps, il n'y avait plus de peau. Les ongles n'existaient plus et les paupières ne se fermaient pas. Une dizaine d'infirmières travaillaient par équipes pour changer constamment les pansements et appliquer de la crème antibiotique sur tout le corps. Les gazes retirées étaient

soigneusement pesées pour mesurer la quantité de liquide perdu. Même les doigts étaient individuellement pansés pour éviter qu'ils ne se touchent. Du liquide antiseptique chaud était versé au goute à goute pour nettoyer. Pour éviter que le patient ne perde sa chaleur corporelle, la température de la chambre fut augmentée jusqu'à 30 degrés et des radiateurs à infrarouges installés dans chaque coin.

La sœur d'Ouchi fut sollicitée et des chirurgiens retirèrent de sa cuisse un rectangle de peau de la taille d'une carte de crédit. Cette peau fut envoyée à l'hôpital d'Ehime pour qu'elle soit cultivée afin d'augmenter sa surface. En même temps, on lança un appel vers tous les hôpitaux du Japon pour qu'ils donnent leurs stocks de peau cultivée peu importe sa provenance. Il fallait greffer en urgence parce que le patient perdait jusqu'à 2 litres d'eau par jour à travers les pores de son corps écorché.

Utilisant une compresse stérile, le dermatologue frotta la peau endommagée d'Ouchi pour causer un saignement de surface puis, immédiatement des morceaux de nouvelle peau furent déployés dessus afin qu'ils s'y fixent par cicatrisation. De cette manière, plus de soixante-dix pièces de nouvelles peau furent greffées. Malheureusement, quelques jours plus tard, la nouvelle peau commença à se décoller. Ce n'était pas une question de rejet, mais le corps ne pouvait pas générer de nouvelles cellules assurant la cicatrisation.

A cinquantième jour, Ouchi commença à avoir des diarrhées contenant du sang. Pour faire une diarrhée, il n'est pas nécessaire de manger. Les intestins sont capables de rejeter du liquide corporel contenant sang et électrolytes. Un spécialiste en gastro-entérologie pratiqua une endoscopie. Elle montra que le revêtement du colon avait disparu laissant place à une couche écarlate qui suintait du sang. Ouchi en perdait presque un litre par jour remplacé par transfusion.

Rapidement, la perte augmenta jusqu'à dix litres par jour. En réponse, les médecins multiplièrent les transfusions jusqu'à atteindre un rythme quasi-permanent. On injectait du sang qui ressortait de partout. Même les yeux donnaient l'impression

qu'il pleurait du sang. Chaque liquide qu'il perdait sortait rouge vif. Pour arrêter l'hémorragie, en envoyait de grandes quantités de palettes dans le flux sanguin. On répéta l'opération jour et nuit toutes les heures.

Pour clarifier, Ouchi n'était pas plongé dans un coma artificiel. Même s'il ne pouvait pas parler à cause du tube endo-trachéal qui assurait sa respiration, il ouvrait les yeux, grimaçait de douleur et retirait son bras quand on le touchait. Afin d'atténuer ses souffrances, on lui injectait 200 milligrammes de Fentanyl par heure.

Une équipe entière se dédiait au contrôle des infections et travaillait de manière compulsive à les détecter avant toute manifestation clinique. Des analyses PCR réalisées toutes les quelques heures permettaient la recherche du moindre bout d'ADN viral ou bactérien. Quand un marqueur revenait positif pour quelque chose, on administrait immédiatement le traitement adéquat.

Le sixantième jour après l'accident, on déconnecta les électrodes de l'électrocardiogramme afin de prendre une radio. La manœuvre était nécessaire pour éviter d'avoir des câbles au travers de l'image. Pour dégager encore mieux le torse, on retira temporairement les tubes de l'appareil de respiration artificielle. A travers la sonde placée dans sa gorge, Ouchi pouvait respirer tout seul pendant les quelques minutes nécessaires pour l'imagerie aux rayons X. Un médecin l'observait prêt à intervenir à l'aide d'un sac en latex en cas de nécessité. Ce sac se connecte sur la sonde endo-trachéale et quand on l'écrase à la main, ou souvent entre le bras et la poitrine, il pousse l'air dans les poumons du patient.

Le radiologue termina son office et recula sa machine qui surplombait le lit du patient. On reconnecta les sondes, mais l'électrocardiogramme resta totalement plat. On vérifia encore que câbles étaient correctement en place puis une main appuya sur un bouton rouge qui déclencha une sirène dans la salle des soins intensifs.

Le premier urgentiste qui arriva commença un massage cardiaque alors que les autres préparaient des injections d'adrénaline à haute dose qu'ils administrèrent directement dans le cœur en envoyant l'aiguille entre les côtes. La méthode semble barbare mais comme le sang ne circule plus, elle reste la seule voie pour atteindre rapidement le muscle cardiaque. Une fois que les réanimateurs en arrivent à ces procédés, les chances de prospérité du patient sur le long terme sont tout de même faibles.

Le cœur démarra et après quelques battements chaotiques, sembla reprendre du service. Les médecins observaient avec nervosité. L'heure n'était pas encore aux célébrations.

Quinze minutes plus tard, l'électrocardiogramme s'affola puis afficha une ligne plate. Les urgentistes qui n'avaient pas quitté le chevet du patient reprirent les massages et les injections d'adrénaline. En dix minutes, ils relancèrent le cœur. Il fonctionna encore pendant un quart d'heure, puis la sinistre ligne plate s'afficha encore !

A ce troisième arrêt cardiaque de la matinée, on misa le tout pour le tout. Les injections se succédaient : adrénaline, dopamine, magnésium... en doses massives.

Après 25 minutes d'efforts, le cœur se stabilisa à 164 battements par minute et assurait une tension artérielle normale. Au total, il s'était arrêté pendant 49 minutes. Le cerveau fut épargné grâce au massage qui assurait une circulation faible mais suffisante pour éviter des dommages irréparables. Par contre, on constata que la production d'urine était tombée à zéro. On administra des diurétiques puissants avec du mannitol et on attendit. Le sac de collecte restait désespérément vide ; les reins avaient morflé. Ces derniers reçoivent constamment près du cinquième de tout le sang pompé par le cœur ; c'est une part énorme. En cas de défaillance cardiaque, les reins sont parmi les premiers organes à souffrir.

Après analyses, il s'avéra que les reins d'Ouchi étaient grillés de manière irréversible. Problème, solution : on apporta une

machine à dialyse qui allait rester à demeure pour faire le travail.

La pression artérielle ne tenait plus. On injecta un cocktail de Dobutamine et de noradrénaline qui permit de la restaurer artificiellement dans une zone normale. Dès qu'on tentait d'arrêter, la tension tombait signalant le besoin d'une administration permanente. Désormais, des douzaines de pompes programmables poussaient leurs produits chimiques dans le corps du patient. Les spécialistes se grattaient la tête pour réduire les dosages qui imposaient une charge inhumaine sur le foie, mais chaque produit contrôlait un paramètre vital. Aucune économie n'était possible.

Le patient ne réagissait plus au toucher, mais on savait que là, quelque part, une étincelle de vie existait encore. Pour la bonne mesure, on le connecta à un électro-encéphalogramme dont les aiguilles s'agitaient en fonction de l'activité du cerveau.

Le lendemain, les analyses montrent que la concentration des enzymes GOT et GPT s'était multipliée par un facteur cent depuis la veille. Ceci indique une dégradation dans la fonction hépatique. Il n'existe pas de machine qui puisse remplacer l'usine chimique qu'est le foie. Un des éléments qui allait immédiatement manquer, étaient les facteurs de coagulation. En réponse, on décida d'injecter 7 litres de plasma en plus des 10 litres de sang qu'on transfusait quotidiennement. Les dons de nombreux hôpitaux y passaient. Plus le temps passait, plus les moyens humains et financiers investis dans ce cas dépassaient l'entendement. La vie de ce patient relevait de l'intérêt national ; de la raison d'Etat. Quelque part, il n'avait pas le droit de mourir. Nourrie d'espoirs, la famille d'Ouchi y croyait. Selon une tradition japonaise, son épouse et ses parents consignaient leurs prières dans de petits papiers pliés à la manière de ceux que les juifs placent dans le Mur occidental ou le Kotel à Jérusalem. Pour le traitement, ils donnaient carte blanche aux médecins.

Au jour 65, le laboratoire constata que le système immunitaire d'Ouchi, même s'il fonctionnait au ralenti, attaquait les

globules blancs parce qu'ils venaient d'une lignée qui lui était étrangère ; celle de la sœur. En même temps, le reflexe photomoteur devenait incertain. C'est-à-dire que lorsqu'on appliquait un rayon de lumière d'une petite torche sur ses yeux, la taille de la pupille ne changeait pas. Le seul qui voyait un « changement subtil » était le professeur Kazuhiko Maekawa de l'Institut des Sciences Radiologiques. Pour les autres, il n'y avait rien.

Les appareils d'intubation aident le patient à respirer mais ils lui laissent toujours l'opportunité de respirer tout seul s'il peut le faire. Si on vous installait une telle machine et que vous tentiez de faire de l'apnée, elle vous insufflerait de l'air dans les poumons par la force. Si vous respirez normalement, elle s'effacerait complètement et vous laisserait faire. Un seul coup d'œil sur l'écran permet au personnel des soins intensifs de voir dans quelle proportion le patient est assisté. Dans le cas d'Ouchi, cette proportion augmenta jusqu'à atteindre 100%.

Au jour 81, les membres du patient commencèrent à tourner au bleu. C'est un effet secondaire des vasoconstricteurs, comme la noradrénaline, qu'on injectait libéralement. Ils rétrécirent les vaisseaux sanguins et permettent le maintien de la tension artérielle mais les zones périphériques du corps reçoivent moins de sang. Ce jour-là, avec l'accord de la famille, on accrocha un ordre de ne pas ressusciter sur le lit du patient. Le traitement continuait mais si le cœur venait à s'arrêter, aucune réanimation ne serait tentée.

Le jour 83, des mycoses commencèrent à faire leur apparition sur les mains, les jambes et l'aîne. Ces champignons parasitiques profitaient du fait que les antibiotiques n'arrivaient plus aux extrémités à cause de l'effet vasostrictif de la noradrénaline. Des taches blanches se formaient et grandissaient à vue d'œil. Quand sone épouse le visita, pour la première fois, elle commença à pleurer. Une infirmière lui passa ce qu'elle avait sous la main, une compresse stérile, pour essuyer ses larmes.

Le soir, juste après le changement d'équipes, la pression artérielle d'Ouchi commença à baisser rapidement. Son cœur

qui battait au-delà des 120 par minute depuis deux mois, baissa vers les 60 coups par minute. Par acquis de conscience, un médecin injecta trois ampoules d'adrénaline puis demanda à la famille de venir. Depuis le début, l'épouse et les parents dormaient dans une chambre adjacente qui avait été spécialement aménagée pour eux.

Pendant une demi-heure, ils restèrent là à le regarder avec le personnel médical s'afférant autour de lui, puis à 23:21, ce 21 décembre 1999, l'électrocardiogramme afficha une ligne plate. Le médecin de garde déclara qu'on allait s'en tenir à cela et présenta ses condoléances. Ouchi était mort à 35 ans.

Une infirmière arriva et commença arrêter les machines et les pompes puis l'un après l'autre, elle retira les cathéters, les électrodes et la canule d'intubation. En même temps, le téléphone sonnait chez le médecin légiste, le procureur et des huiles importantes de l'Etat et de la police.

Au milieu de la nuit, des voitures commencèrent à arriver à l'hôpital de Tokyo. Plus de trente personnes assistaient à l'autopsie du premier mort par accident nucléaire civil au Japon. Sur la table en acier, le corps apparaissait rouge vif comme ayant été écorché sur toute sa surface. Un peu de peau s'accrochait encore au dos mais le reste n'existait plus.

Dans l'estomac et les intestins, on aspira près de cinq litres de sang. L'épithélium des parois du système digestif ne s'étant plus renouvelé, le système avait perdu toute étanchéité. La majorité des muscles ne ressemblaient plus qu'à un amas fibreux. Au microscope, leurs cellules avaient l'air vides ou éclatées. De manière inexplicable, seul le cœur semblait en bon état. Les autres organes étaient grillés et leurs fonctions avaient été plus ou moins prises en charge artificiellement. Pour simplifier, on peut dire qu'Ouchi avait été réduit à un cerveau et un cœur qui battait.

Au matin, le corps fut rendu à la famille qui prit place dans un corbillard qui disparaissait au loin.

A quelques kilomètres de là, dans un autre hôpital, un homme luttait pour s'accrocher à la vie. Le collègue d'Ouchi avait

reçu une dose inférieure mais néanmoins mortelle de radiation. Sa peau était déjà partie, ses organes ne fonctionnaient plus et on lui injectait plus de cinq litres de sang par jour. Il s'éteindra au matin du 27 avril 2000 après 211 jours d'agonie.

La quantité totale d'uranium impliquée dans cet accident est inférieure à un milligramme.

L'étrange cas de Diana Lovejoy

En tant qu'instructeur de tir, Weldon McDavid recevait des femmes seules, inquiètes et prêtes à en découdre. Aux USA, il suffit d'un ex un peu collant ou d'un divorce acrimonieux pour que « le petit dernier de chez Beretta » soit amplement justifié.

Avec ses manières mesurées et ses cheveux grisonnants, Weldon représentait cette force rassurante dont ces dames avaient besoin. Puis, à y regarder de près, certaines n'avaient pas besoin de flingues, mais d'amour tout simplement. Cet ancien soldat du corps des Marines recueillait leurs confessions au stand de tir puis continuait à les écouter sur le lit d'une chambre louée pour quelques heures dans un motel où il avait ses habitudes.

Le mari en instance de divorce devenait un nazi convaincu, un violeur brutal, un pervers narcissique, un cogneur violent, un escroc qui vide les caisses de son employeur, un fraudeur fiscal, un trafiquant de drogue... Rien de méchant, que des classiques tellement entendus dans les cours d'affaires familiales qu'ils n'intéressent plus personne. On ne voit jamais des gens venir demander le divorce en annonçant « mon partenaire est génial ».

McDavid n'écoutait pas seulement pour emballer, il y croyait ; vraiment. Il cédait aux discours que racontent les femmes adultères sur les oreillers de la fornication et sentait monter une lui une colère sincère. Elles, trouvant en lui un interlocuteur plus crédule que le juge qui les écoute avec indifférence, forcent le trait. Elles abusent de superlatifs ; brodent. Il est demandeur.

C'est au stand qu'il fit connaissance de Diana Lovejoy. Cette cliente de 45 ans achetait une arme de poing à cause de son mari. Elle ne se sentait pas en paix surtout que l'affaire tournait au vinaigre. Malgré qu'elle expliquât au juge que son mari l'avait maintes fois violée puis qu'il avait « fait des choses au gosse », le divorce fut prononcée à ses torts à elle, l'époux obtenait la garde exclusive de l'enfant et elle devait lui payer 120'000 dollars au titre de sa part dans une propriété achetée ensemble.

Dans la traditionnelle chambre d'hôtel, elle s'épancha sur sa vie et l'injustice qui la frappait. McDavid sentait la moutarde lui monter au nez. Tout homme normal aurait profité qu'elle soit sur le dos puis aurait disparu à la prochaine opportunité, mais lui, il avait le syndrome du héros. Le tribunal peut passer l'éponge, mais pas Weldon Kermit McDavid.

C'est dans ce contexte que germa l'idée d'assassiner le mari. Les complices échafaudèrent l'un des plans les plus foireux dans les annales du crime.

Afin de sceller la complicité, Lovejoy s'offrit à son instructeur ; trois fois en une semaine non sans une certaine fougue. Pour la bonne forme, elle le défraya à hauteur de 2000 dollars. Comme il l'expliqua plus tard à un jury dubitatif : « on ne tue pas un homme pour une telle somme ». Par contre, un assassinat exige de la préparation : journées de travail perdues, essence, téléphone, armes, accessoires... Un défraiement généreux ne peut être que de bon goût.

Le 1^{er} septembre 2016, Greg Mulvihill, l'ex-époux de Lovejoy reçoit un appel d'un mystérieux correspondant :

- Je suis détective privé. On m'a mandaté pour enquêter sur vous. Je suis en possession de choses très graves. Je peux les livrer à mon client, mais je préfère vous les montrer d'abord. Quelque chose me dit que vous allez payer bien plus pour que je détruise ces éléments.

Greg raccrocha immédiatement. Cette nouvelle escalade dans un divorce qui n'en finissait pas ne lui disait rien qui vaille. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonna encore :

- Soyez raisonnable monsieur Mulvihill. J'ai du lourd sur vous. Pour vous prouver ma bonne foi, je vais vous livrer un échantillon gratuit.

Cette fois, Greg mordit à l'hameçon :

- D'accord, on fait comment ?

- Pas loin de chez-vous, il y a une forêt avec un grand pylône électrique près d'un sentier. Je sais que vous connaissez.

- Oui, je connais l'endroit

- Voilà, au pied du pylône, vous allez trouver une grosse enveloppe contenant des documents. Une fois que vous en avez pris possession, je vous rappellerai et on parlera de la suite.

Le maître chanteur avait déjà raccroché. Greg Mulvihill resta seul un moment à réfléchir. Il hésitait entre se rendre au lieu indiqué ou bien aller voir la police pour porter plainte pour chantage. La curiosité finit par l'emporter. Par précaution, il en parla à un voisin qui offrit de l'accompagner.

Le soleil était bien sous l'horizon quand les deux hommes arrêterent le véhicule dans un parking désert. Greg demanda à son ami de rester dans la voiture et partit trouver le fameux pylône. Après une courte marche, il arriva devant une énorme semelle en béton qui supportait la structure. Tout en haut, des câbles à haute tension bourdonnaient dans la nuit.

Soudain, dans la lumière de sa torche, il découvrit une serviette de bain étalée au sol. Elle portait un motif reconnaissable entre mille : Red, l'oiseau de la série Angry Birds. C'était sa serviette préférée et elle avait disparue avec le départ de son épouse. Il s'en approcha : aucune enveloppe en vue. A ce moment, il sentit une présence dans le chemin. Il se retourna vivement pour voir un homme couché dans les buissons à une dizaine de mètres de là. Il avait à peine entamé son mouvement qu'un coup de feu éclata dans la nuit.

Greg commença à courir comme un forcené. Il arriva dans la voiture et démarra sur les chapeaux de roues.

- Tu saignes ! Je vais appeler la police ! Annonça le voisin

Quelques kilomètres plus loin, Greg commença à perdre conscience et s'arrêta sur le côté de la route. Avant de perdre connaissance, il vit un gyrophare s'arrêter derrière lui.

Greg Mulvihill fut opéré dans la nuit. Ses jours n'étaient plus en danger. La balle avait traversé le bras, glissé sur les côtes thoraciques puis ressortit par le dos sans toucher d'organe vital. S'il n'avait pas vivement tourné au moment du tir, le projectile aurait traversé le cœur.

La police de Carlsbad en Californie mena l'enquête tambours battants. De manière prévisible, le numéro du maître chanteur aboutissait à une puce achetée et rechargée par cash. Par contre, son activité révéla un détail intéressant : dans la zone de la forêt, l'antenne de l'opérateur capta deux téléphones actifs qui se déplaçaient ensemble. L'un d'eux correspondait à la puce anonyme, l'autre à un numéro enregistré au nom de Weldon McDavid. Le premier envoyait des instructions à la victime alors que le second des messages SMS à Diane Lovejoy ; l'ex-épouse. Le tireur n'a pas été particulièrement futé à avoir un téléphone dans chaque main. Les criminels oublient souvent que derrière leur appareil mobile, il y a toute une infrastructure qui n'enregistre pas nécessairement le contenu des communications, mais garde énormément de données à leur sujet.

Quelques jours plus tard, alors qu'il rentrait chez-lui, McDavid vit dans son rétroviseur un gyrophare qui s'approchait rapidement. Il dévia sur le côté pour lui céder le passage, mais le patrouilleur lui fit une queue de poisson et des policiers armés en descendirent. Avant qu'il eut le temps de comprendre, il fut menotté et embarqué.

Dans la salle d'interrogatoire, les inspecteurs firent face à un suspect calme, sûr de lui et connaissant ses droits. Il niait tout en bloc en répétant ses classiques : « je ne sais pas de quoi vous parlez », « vous cherchez à m'impliquer dans une sale histoire », « je n'ai tiré sur personne », « je n'ai aucune raison d'être ici » ...

Excédé, un des flics se leva et lui fit face :

- Vous ne pensez pas avoir laissé votre ADN sur la scène du crime ?

- Puisque je vous dis que je n'y étais pas. Je ne peux pas y laisser mon ADN !

- Je vais vous poser une question et laissez-moi vous prévenir : c'est une question très sérieuse. Monsieur McDavid, quand vous étiez dans cette forêt, est-ce que vous avez fait vos besoins ?

Soudainement, le suspect commença à bégayer :

- Non, oui, enfin, je ne sais plus. Je me souviens maintenant que vous en parlez. Il y a quelques jours, je faisais du footing dans un bois puis, j'ai eu un besoin pressant alors je me suis soulagé dans la nature.

McDavid tenta d'esquiver en expliquant que ces choses arrivent mais ça ne prouve aucune implication dans la fusillade. C'est là que le flic lui lança une autre pièce à conviction sur la table : une serviette de plage soigneusement emballée.

- Vous vous souvenez comment vous avez essuyé votre derrière une fois que vous en aviez fini ? Nous avons trouvé cette serviette sur la scène du crime. Elle appartient à la victime. Dessus, il y a des taches d'excréments qui portent votre ADN. Vous comprenez maintenant pourquoi vous êtes là ?

McDavid baissa la tête.

- Maintenant, vous allez nous donner le nom de votre commanditaire. Nous savons que vous n'avez pas fait le coup pour votre compte.

Le silence ne fut rompu que par un autre inspecteur demandant calmement.

- Qui est cette personne qui vous fait si peur que vous en arrivez à faire sur vous ?

- L'épouse, mais je vous jure que je ne voulais pas le tuer. Il s'agissait uniquement que de l'effrayer.

McDavid et Lovejoy vont comparaître ensemble et plaideront l'innocence. C'est la pire stratégie quand on est mouillé jusqu'au cou. Devant le jury, ils expliquèrent qu'ils voulaient effrayer le mari mais également le filmer cherchant des preuves qui n'existent pas mais que cette recherche était en elle-même incriminante. Un homme innocent, n'aurait – selon eux – jamais donné suite aux appels d'un maitre-chanteur. McDavid retourna longuement sur son parcours militaire en décrivant le fusil d'assaut AR-15, la kalache américaine, comme l'extension de son corps. « Si je voulais vraiment le tuer, il serait mort. Je ne rate jamais ».

Pourtant, quand on lui demande pourquoi la victime a été atteinte d'une balle, McDavid répond que c'était justement un coup raté. Dans le chargeur retrouvé dans son garage, il manquait sept cartouches. Son histoire de filmer perd le peu de crédibilité qu'elle avait quand il doit admettre qu'il n'avait pas de camera sur lui. Il se contente d'une explication pathétique : il n'y avait pas assez de lumière pour qu'il puisse filmer avec son téléphone.

L'accusation détruit Diana Lovejoy. Le plus dommageable fut le témoignage d'une tante à laquelle elle avait demandé de trouver un tueur à gage pour régler le compte de son ex-mari. L'avocat général prit le temps de démonter un par un tous les mensonges et calomnies qu'elle avait racontés au sujet de Greg Mulvihill. Ceci permit à McDavid d'apprécier à quel point s'il s'était fait manipuler, mais il était trop tard pour faire marche-arrière.

Le 13 novembre 2017, quand le verdict de culpabilité tomba, Diana Lovejoy se retourna vers son avocat et le fixa avec incrédulité. Jusqu'à cet instant, elle pensait s'en sortir avec des explications. Le choc avec la réalité fut rude : elle tomba à la renverse et commença à convulser les yeux ouverts. McDavid ne broncha pas.

Les peines prononcées furent lourdes mais assez en ligne avec ce que les tribunaux californiens délivrent pour ce genre de dossiers. Lovejoy écopa de 26 ans et McDavid de 50 ans. S'ils sortent un jour, elle aura 71 ans alors que lui sera centenaire.

Disparition d'Elisa Lam

Si on vous demande quel est le pire hôtel du monde, répondez sans hésiter : le Cecil de Los Angeles. Depuis son ouverture en 1927, il n'a quasiment jamais quitté la rubrique des faits divers. Cet établissement qui compte 700 chambres sur 19 étages a connu son lot de faits sordides. Les premiers temps, beaucoup venaient profiter de son atmosphère lugubre pour se suicider. La majorité ont choisi la précipitation en sautant de la fenêtre de leur chambre. En 1962, une femme sauta du neuvième étage et atterrit sur un piéton. Les corps se trouvèrent dans un tel état que pendant un bon moment la police pensa que les deux morts avaient sauté ensemble. Une autre fois, en 1937, une femme avait sauté du neuvième étage également. Le corps resta accroché à des fils téléphoniques en face de l'hôtel pendant plusieurs heures.

Quelques jours avant Noël – période propice – en 1975, une femme sauta du douzième étage. Elle flasha le sol à une telle vitesse qu'on ne put jamais savoir qui c'était. En termes de signalement, la police peut dans ces cas obtenir le poids à dix ou quinze pourcent près mais les autres détails sont, pour ainsi dire, brouillés. De nos jours, avec l'ADN, ils auraient eu leur chance. Sa fiche indiquait Alison Lowell ; un faux nom qui ne mène nulle part. Le dossier est encore ouvert sous le référence NCIC U393796205.

En 2015, on trouva un mort devant l'hôtel ; un homme de 28 ans. On n'a jamais pu établir s'il avait sauté ou autre chose. Le certificat de décès indique que la cause de la mort est inconnue.

Il eut une fois un gars qui avait fait son check-in sous le nom de Benjamin Dodich ; 25 ans. Quand il arriva dans la chambre, il sortit un fusil de chasse, plaça le canon dans sa bouche et appuya sur la détente ; le même effet qu'un chapeau soufflé par le vent. Malgré les cellules cérébrales incrustées dans la tapisserie et le plâtre du plafond, la chambre fut nettoyée et louée.

Une fois, on trouva une cliente violée, battue et tuée dans sa chambre. Le meurtrier court toujours.

Pourtant, le Cecil n'avait pas vocation à devenir cet endroit effrayant où même des phénomènes paranormaux furent reportés. Son constructeur, William Banks Hanner, y avait mis le budget et les moyens pour en faire un établissement luxueux et élitiste. Même si la façade n'inspire pas grand-chose, l'intérieur est magnifiquement décoré : marbre, sculptures art déco, vitrail et moquettes épaisses. La réception, les salons et les allées respirent le luxe et l'opulence. C'est la dépression de 1929 qui changea le cours de son histoire. Les gérants commencèrent à brader les chambres et même les louer à la semaine au tout venant. Plusieurs étages furent transformés en logements « Section 8 » que l'Etat payait pour des personnes prises en charge socialement.

Skid Row, le quartier où se trouve l'hôtel, se dégrada au fil des années pour devenir un taudis à ciel ouvert comportant la plus grande population de sans domicile fixe des Etats-Unis. Les rues sont sales et couvertes de débris. Partout, l'urine séchée y laisse une trace distinctive. Les vieilles prostituées sous influence de crack avancent comme des zombies entre les voitures. Des grossistes de fleurs, des entrepôts, des terrains vagues et des tentes réparées avec des sacs poubelle se succèdent de manière monotone. Quotidiennement, des autobus arrivent de Delicias et de Torréon et déversent la misère du Mexique par-dessus celle de la Californie.

Les rares hôtels qui opèrent encore dans le quartier sont des ghettos. Les clients qui les fréquentent sont majoritairement des drogués ou des alcooliques qui regardent la télé à fond puis s'endorment en la laissant allumée. De la gloire passée, ne restent que les piliers en pierre taillée, les sols en marbre coloré et des balustrades en métal ouvragé. La rouille, la crasse, les seringues et la puanteur ont recouvert tout le district où survit le Cecil Hôtel. Dans cette ambiance d'Eldorado socialiste, aucun client normal n'arriverait à LAX – l'aéroport de Los Angeles pour les intimes –, sauterait dans un taxi et dirait au chauffeur :

- Hôtel Cecil, please !

Ça fait partie de ces choses qui n'arrivent pas.

En 1985, quand Richard Ramirez sévissait dans la région, il louait une chambre au Cecil. Ce tueur en série aux penchants satanistes tuait jusqu'à deux personnes par jour. Typiquement, il s'introduisait par la fenêtre chez des femmes ou des couples et les assassinait avec un couteau, un marteau ou un pistolet de petit calibre. Après ses expéditions meurtrières, Ramirez jetait ses habits ensanglantés dans une poubelle et rentrait nu au Cecil. Ça ne choquait personne. A cette époque, quand un client mourrait d'overdose, son cadavre traînait dans les allées pendant plusieurs jours sans que personne ne daigne appeler la police.

Ramirez fut arrêté après avoir terrorisé toute la Californie. Il passa 23 ans dans le couloir de la mort puis un cancer débarrassa le contribuable de sa charge à l'âge de 53 ans.

Le tueur en série autrichien, Jack Unterweger, avait aussi ses habitudes au Cecil quand il visitait les USA.

Quand les bus de touristes passent à Skid Row, les guides expliquent au micro que les hôtels Cecil, Alexandria et Rosslyn hébergent les pires déchets de la terre. Le Rosslyn avait même dû protéger son réceptionniste derrière une vitre blindée. Dans un reportage sur le quartier, même les flics du LAPD, le département de police de Los Angeles, avouèrent qu'ils évitaient ces endroits.

Dans ce contexte, on ne comprend pas ce qu'Elisa Lam, étudiante de 21 ans, ait été faire au Cecil. Cette canadienne d'origine chinoise visitait les USA en allant de ville en ville. Signe d'un budget serré, elle voyageait dans des autocars Amtrak.

Quand elle arriva au Cecil le 28 janvier 2013, elle loua un lit dans un dortoir du cinquième étage. Elle n'y passera que deux jours. Suite à des prises de tête avec les autres occupantes, elle décida de casser sa tirelire et de prendre une chambre individuelle. Le lendemain, le 31 janvier, elle ne fut pas au rendez-vous pour son appel quotidien avec ses parents. Inquiets, ces derniers contactèrent la police.

Normalement, pour faire bouger le LAPD au sujet de la disparition d'un adulte au Cecil, il faut se réveiller de bonheur. Par contre, comme il s'agissait d'une citoyenne étrangère, ils décidèrent d'envoyer des agents sur place. Immédiatement, ils installèrent un quartier général près de la réception et exigèrent des passepartouts leur permettant d'aller dans toutes les chambres et zones techniques. En même temps, ses parents prenaient l'avion pour venir participer aux recherches.

Malgré les fouilles et même l'intervention de la brigade canine, Elisa restait introuvable. Des raisons légales évidentes empêchaient que la police accède à toutes les chambres. Par contre, les hommes et les chiens fouillèrent toutes les zones

accessibles allant du sous-sol jusqu'au toit sans rien trouver. A ce stade, une semaine après la disparition, les médias furent alertés et des avis de recherche publiés.

Le 14 février 2013, deux semaines après la disparition, la police décida de publier une vidéo capturée par une caméra de surveillance se trouvant dans l'ascenseur de l'hôtel. On y voit Elisa habillée d'une jupe noire et d'un haut rouge se battre avec les boutons de l'ascenseur qui ne semble pas fonctionner. La porte est ouverte sur un étage mais on ne peut pas voir plus qu'une petite partie du couloir. Elisa semble parler à une personne hors champ de la camera. Son langage corporel indique qu'elle a peur. Par moments, elle se blottit dans un coin de la cabine et semble appuyer frénétiquement sur les boutons. Puis, comme curieuse, elle sort de l'ascenseur et disparaît dans le couloir. A ce moment, l'ascenseur se referme et commence aller d'un étage à l'autre en s'ouvrant à chaque fois.

Cette vidéo étrange partit comme une trainée de poudre. Elle fut visionnée par des millions de gens à travers le monde mais aucun témoignage ou indice ne remonta vers la police.

Le 19 février, un client qui prenait sa douche remarqua que l'eau avait une couleur bizarre. De plus, sa salle de bain s'emplit de cette odeur que l'humain a été conditionné pour reconnaître, même à faible dose, par des millions d'années d'évolution : celle de la cadavérine et de la putrescine. Pour en avoir le cœur net, le client décida de goûter. Sur ce, il téléphona à la réception pour formuler une doléance.

Le manager demanda à Lopez, un homme à tout faire, d'aller jeter un coup d'œil dans les réservoirs d'eau situés sur le toit de l'immeuble. Ce dernier monta jusqu'au dernier étage et désactiva l'alarme pour accéder au toit. Il remarqua que l'écoutille de l'un des réservoirs était ouverte. Il escalada l'échelle fixe pour aller refermer mais avant, il décida d'inspecter rapidement l'intérieur à l'aide d'une torche électrique. Un corps gonflé flottait dans l'eau. Il était vert et une partie de la peau s'en séparait déjà.

Les pompiers vidèrent la bâche d'eau puis la coupèrent latéralement pour sortir le cadavre. Sans surprise, c'était celui d'Elisa Lam. L'autopsie ne révéla aucun signe de violence, ni abus sexuel, ni présence de drogue. Il semblerait que la victime soit morte noyée. Cette autopsie est à prendre avec des pincettes. L'état du corps ne permet d'être formel sur aucun point.

Ces conclusions posaient plus de questions qu'elles n'en résolvaient. Comment la victime a-t-elle pu atteindre le toit sachant que la porte qui y mène est fermée à clé et munie d'une alarme puissante qui s'entendrait sur les deux derniers étages ainsi qu'à la réception ? Autre question : comment a-t-elle pu se noyer dans une eau ou elle pouvait tenir debout ? Ces réservoirs d'eau ne sont pas immenses. Ce sont des cylindres verticaux qui contiennent à peine 3700 litres chacun. Ceci leur donne une hauteur de 2.4 mètres par 1.2 mètres. Comme ils ne sont jamais complètement remplis, un adulte debout dedans aurait la tête hors de l'eau. Puis, comment a-t-elle pu ouvrir l'écouille qui ferme le réservoir ?

On a trouvé Elisa nue. Ses habits, une jupe noire et une veste rouge, flottaient à côté d'elle. Dans une poche, on trouva la clé de sa chambre.

Un blogueur chinois fit meilleur travail que la police et répondit à certaines de ces questions. Il posta une vidéo sur YouTube ([v=YweZJeZo13A](https://www.youtube.com/watch?v=YweZJeZo13A)) montrant comment on peut facilement accéder au toit du Cecil sans passer par la porte principale. En effet, comme l'exige la réglementation, le bâtiment est doté d'un escalier métallique de secours qui court le long de la façade. Une fois qu'on y accède depuis le couloir de n'importe quel étage, on peut soit descendre, soit... remonter jusqu'au toit l'immeuble.

Une fois sur le toit, le blogueur escalade une échelle qui l'amène sur un autre petit toit, celui de la machinerie de l'ascenseur, et depuis là, il domine les réservoirs. Il fait un autre constat : sur les quatre écouilles, deux sont ouvertes. Les réservoirs disposent également d'une échelle fixe permettant de les escalader directement.

La mort fut classée comme noyade accidentelle ou volontaire. Le rapport de police n'explique pas comment Elisa Lam a pu arriver jusqu'aux citernes sans déclencher l'alarme ou attirer l'attention, mais la thèse du suicide est retenue. Comme on trouva des antidépresseurs dans sa chambre, cette conclusion sembla arranger tout le monde. Pourtant, le jour de sa disparition elle avait acheté des livres pour ses parents et avait même demandé l'aide de la librairie pour obtenir des éditions plus légères et faciles à emporter en voyage.

Depuis cette affaire, la spéculation sur ce qui a pu arriver n'a jamais cessé. Ni les parents, ni le public ne trouvent satisfaisantes les conclusions de l'enquête.

Avançons une théorie...

Quand des gens dépressifs ou bipolaires montent sur le toit d'un immeuble de 19 étages, ce n'est pas pour se suicider par noyade ! Comme des décennies de tristes événements l'ont amplement illustré, la précipitation s'inscrit dans la logique de cet environnement. Alternativement, Elisa avait dans ses bagages quatre boîtes de puissants antidépresseurs qui auraient pu représenter une option assez valable.

Pour que cette femme se suicide dans un réservoir sur le toit d'un hôtel, il aurait déjà fallu qu'elle sache qu'un tel réservoir existe et qu'elle trouve le moyen d'y accéder en contournant les sécurités en place. Rien n'indique qu'elle avait une familiarité suffisante avec cet endroit pour imaginer un plan pareil. Nous parlons d'une gamine de 21 ans qui téléphone chaque jour à ses parents, pas d'une exploratrice chevronnée de milieux urbains.

Les réservoirs d'eau sont difficiles d'accès et leur volume étroit les rend angoissants. S'il s'agit de se jeter dans l'eau, Los Angeles offre un océan et une rivière.

Vu ce contexte, la balance des probabilités penche en faveur de l'acte criminel.

Le 31 janvier, après avoir quitté le dortoir du cinquième étage, Elisa déplaça ses affaires vers une chambre de ce même étage.

Dans la vidéo diffusée par la police, on la voit probablement jouer au jeu de l'ascenseur. A cette époque, il était très tendance dans les salons discussion et les forums de l'internet asiatique. Selon les règles qu'on trouve en ligne, il s'agit d'aller d'un étage à l'autre en suivant une succession précise : premier, quatrième, sixième, second, dixième puis cinquième. Si tout se passe bien, au cinquième étage une femme étrange va entrer dans la cabine. Il ne faut pas la regarder, ni lui adresser la parole. Si elle pose des questions, il faut garder le silence. A ce moment, il faut presser le bouton pour le premier étage. La cabine fera l'ordre opposé et ira droit vers le dixième ou plus haut. Les portes s'ouvriront sur une nouvelle dimension et il sera même possible de communiquer avec des esprits.

Beaucoup d'adolescents et de jeunes adultes influençables témoignaient de leur terreur et leur rencontre avec la mystérieuse inconnue du cinquième. Durant son exploration de ce taudis, Elisa a probablement rencontré un assassin en chair et en os. Elle fut attirée dans une chambre et étouffée.

Connaissant l'endroit, le meurtrier pouvait raisonnablement s'attendre à ce que personne ne cherche la victime avant longtemps. La majorité des gens qu'on trouve au Cecil sont des destitués et des cas sociaux sans attaches. Avec Elisa Lam, il fit une grave erreur. Il venait à peine de commettre son crime qu'un patrouilleur de la police se garait devant l'entrée principale. La jeune femme rata l'appel de ses parents et ceci déclencha mécaniquement une alerte selon le schéma convenu.

Voyant les agents du LAPD parcourir les couloirs, le meurtrier ne pouvait plus bouger. Quand les chiens furent déployés sur le toit, ils ne détectèrent rien parce que le corps n'était pas dans le réservoir à ce stade de l'enquête. Les agents installèrent un bureau près de la réception empêchant le meurtrier de sortir le corps de la propriété. Par contre, il ne pouvait pas le garder éternellement. Le risque d'une fouille générale pendait comme une épée de Damoclès.

Ne pouvant aller vers le bas, le tueur n'avait qu'une option : aller vers le haut ; le plus haut possible. Le toit paraît tout

indiqué. L'alarme est un modèle basique qu'on peut bloquer avec un bout de ruban adhésif et ouvrir la porte sans qu'elle ne se déclenche. Le toit est nu comme le dos de la main. Il n'y a aucune cachette possible excepté ces citernes. Il y jette le corps ainsi que les habits.

La victime a été trouvée nue avec les habits flottant à côté. Aucun suicidé ne ferait cela.

Depuis l'hôtel a changé de nom. Il s'appelle le « Stay on Main ». Mais les anciens panneaux « Hôtel Cecil » sont encore en place. Les femmes qui voyagent seules décrivent un univers angoissant et entendent même des coups discrets frappés à la porte de la chambre au milieu de la nuit. Les serrures, souvent brisées, ne garantissent aucune sécurité. Les portes sont réparées par des clous et des boulons comme si on les avait forcées à plusieurs reprises. Puis, pour aller aux toilettes, il faut sortir dans le couloir. La majorité des chambres n'ont pas de sanitaires.

Parfois, on entend des hurlements dans la nuit suivis par des cris : « Appelez la police ! Appelez la police ! ». Les touristes qui s'approchent du Cecil en tirant des valises décrivent une vieille folle qui les poursuit en tentant de les dissuader d'entrer dans cet hôtel.

A ce jour, il n'est pas possible de louer une chambre au Cecil. Il semble fermé, mais s'il ouvre un jour, n'y mettez pas les pieds même si on vous propose le Wifi gratuitement.

Le meurtre de Travis Alexander

Jodi Arias tombait de sommeil dans sa voiture de location, mais elle jubilait d'avoir commis le meurtre parfait. Elle venait de tuer son ex ; Travis Alexander. Elle l'avait laissé recroquevillé dans la salle de bain gisant dans une mare de sang qui se nourrissait de dizaines de blessures infligées au couteau. Avant de partir, elle procéda à un rangement méthodique de la maison et nettoya toutes les traces de son passage. Elle avait même pensé aux serviettes de bain, draps et housses d'oreillers. Tout baignait dans la machine à laver avec une bouteille entière d'eau de Javel par-dessus.

Jodi habitait chez ses grands-parents à Yreka dans le nord de la Californie. Travis vivait à Mesa près de Phoenix dans l'Arizona. Plus de 1700 kilomètres séparent ces deux villes. Les gens, font le trajet par avion et dorment dans des hôtels en laissant partout des traces de leur passage. Jodi appliqua un stratagème imparable : réaliser l'aller-retour en voiture et sans faire étape dans un hôtel. Les seuls arrêts inévitables étaient aux stations-service pour le plein d'essence, pause toilettes et boire un café pour tenir. Et encore, elle paya le plus souvent par cash. Les cartes bancaires laissent des traces indélébiles comportant le lieu et l'heure. Dans le coffre, trois gros jerricans d'essence réduisaient le nombre de ses arrêts. Pour plus de sûreté, elle avait éteint son téléphone portable. Ces machins captent les antennes les plus proches permettant de localiser l'utilisateur à quelques mètres près. Les compagnies

de télécom gardent l'enregistrement de cette activité pendant des mois.

Elle avait quitté la scène du crime et roulait vers le nord le long de la I-15. Malgré la tentation d'arriver à la maison et tomber dans son lit, elle respecta scrupuleusement les limites de vitesse. La distance totale correspond à rouler de Paris à Ankara ; un marathon.

Jodi fut brutalement sortie de ses rêveries par une voiture de police qui la suivait. Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle s'efforça de conduire le plus réglo possible en se rassurant qu'ils n'avaient aucune raison de la stopper ou de noter son passage. On n'arrête pas les gens juste comme ça. La voiture était assurée, les lumières fonctionnaient, la vitesse respectée... Soudain, le patrouilleur activa son gyrophare. Jodi mit scrupuleusement le clignotant puis se rangea sur la bande d'arrêt d'urgence.

Un jeune policier aux manières aimables arriva :

- Vous avez vu votre plaque d'immatriculation ?
- La plaque d'immatriculation ? Elle a quoi ?
- Descendez voir

Jodi se rappela de ces gamins qui jouaient au skateboard sur le parking de la station-service. Pour faire une blague, ils avaient retiré la place minéralogique puis l'avaient remise à l'envers. Compréhensif, le policier l'aida à la remettre à l'endroit puis la laissa partir sans procès-verbal. L'alibi venait de sauter. La seule chose qui pourrait encore la sauver, c'est que personne ne fasse le lien entre elle, le meurtre et la voiture de location.

Jodi Arias est le cauchemar des hommes : belle, séduisante, manipulatrice, prête à tuer ; une femme fatale dans le sens propre du terme. Quand on tombe sur elle, la vie n'est plus la même. Parfois, comme dans le cas de Travis Alexander, il n'y a plus de vie du tout.

A trente ans, Travis Alexander avait déjà construit des fondations solides pour sa vie. Son travail de vendeur pour une compagnie d'assurance marchait très bien et il possédait une

maison dans une banlieue chic à Mesa en Arizona. Seule ombre au tableau pour ce mormon pratiquant : il n'avait pas encore fondé de famille. Dans sa communauté, on se marie à dix-huit ans et on devient grand-père à quarante.

Travis rencontra Jodi en fin 2006 lors d'une conférence qu'il animait à Las Vegas. Pour la régularité, elle se fit baptiser par l'Eglise des Saints des Derniers Jours, les mormons, et ils commencèrent à sortir ensemble courant 2007. Travis avait encore un an à vivre.

La relation ne dura que cinq mois. Elle fut tellement tumultueuse que tous les amis du couple savaient qu'elle n'allait pas tenir longtemps. Par contre, une fois que Jodi passa le seuil de la porte en partant, Travis fut victime d'une campagne de harcèlement sans précédent. Régulièrement, il trouvait les pneus de sa BMW crevés au couteau. Les femmes qui s'en approchaient recevaient des emails anonymes. L'un d'eux, le plus *soft*, fut rendu public :

« Sale putain ! Tu es une traînée. As-tu pensé à ton Père Eternel quand tu as pratiqué la fornication comme une prostituée sur le lit de Travis ? Jésus t'aime et il est triste que tu ne sois qu'une pute à fornication. Repent-toi pendant qu'il est encore temps ! »

Les prétendantes prenaient leurs jambes à leur cou. Dans cette région, parmi les plus conservatrices d'Amérique, les filles avaient peur du scandale.

Une fois, alors qu'il dormait avec une nouvelle conquête, Travis se réveilla avec Jodi les regardant dans le noir au pied du lit. Elle avait réussi à s'introduire en se glissant à travers une chatière installée pour permettre au petit chien d'aller dans le jardin depuis la cuisine.

A partir du 4 juin 2008, Travis ne donna plus signe de vie à son entourage personnel ou professionnel. Cinq jours plus tard, Mimi Hall, une amie qu'il commençait à fréquenter arriva devant chez-lui. Inquiète, elle téléphona à sa mère et lui demanda de rester en ligne pendant qu'elle faisait le tour de la maison. Sur ce, des amis communs que Mimi avait alertés

arrivèrent. L'un d'eux, qui avait loué une chambre dans la propriété à une certaine époque, se rappelait encore du code du garage. Une fois qu'il tapa les chiffres sur un boîtier digital, un mécanisme électrique releva la porte et les amis purent accéder à la maison.

Mis à part un aspirateur qui traînait au milieu du salon, le rez-de-chaussée de ne recelait rien d'étrange. Ils rencontrèrent un petit chien qui semblait content de voir des visiteurs.

Quand ils arrivèrent à l'étage, ils furent frappés par une odeur fétide. Le couloir qui menait à la salle de bain était maculé de grandes taches brunes ; du sang séché. Dans la salle de bain, un homme était recroquevillé dans la douche ; mort depuis longtemps.

La police criminelle fut alertée ainsi que le procureur qui se déplaça pour faire les constatations d'usage. Dès ce moment, le nom de Jodi Arias fut sur toutes les lèvres. Les amis de la victime ne voyaient qu'elle pour faire un travail pareil.

L'autopsie et l'analyse des traces de sang sur le mur, le lavabo et la moquette de la chambre donnèrent aux enquêteurs une idée du déroulé du crime. Travis était sous la douche, position de vulnérabilité par excellence, quand son assassin l'attaqua avec un couteau de cuisine. L'un des premiers coups portés toucha le cœur et entama de gros vaisseaux. Ce coup est mortel mais il laisse quelques minutes de conscience. Travis trouva la force de sortir de la douche et aller prendre appui sur le rebord du lavabo face au miroir. Son assassin continua à le frapper frénétiquement dans le haut du dos. On compta neuf coups groupés qui ont tous été arrêtés par la colonne vertébrale et les côtes. Ces coups ne sont pas mortels parce qu'aucun d'eux ne put pénétrer dans la cage thoracique.

Travis tenta de fuir dans le couloir où son assassin le poursuivit. Il ne fit que trois mètres avant de tomber à l'entrée de la chambre. Alors que sa blessure au cœur ne lui aurait laissé que quelques minutes à vivre, le tueur se pencha sur lui et l'égorgea d'une oreille à l'autre. Un puissant jet de sang

laissa une trace ovale jusqu'à sur la moquette de la chambre à coucher.

A ce point, il fut trainé dans la salle de bains et placé dans la douche. Puis, alors qu'il était pratiquement mort, il reçut une balle de calibre 25 dans la tempe.

Dans la chambre à coucher, les draps avaient été retirés et les coussins jetés de côté. On localisa la literie dans une machine à laver baignant dans de l'eau de Javel. On trouva également dans cette même machine un appareil photo Sanyo que le meurtrier avait espéré détruire en le plaçant là. Il fut récupéré par la police scientifique.

Dans les épisodes de la série de l'inspecteur Columbo, les meurtriers tentent toujours d'aider la police et n'hésitent pas à donner leur opinion sur le crime et la direction que l'enquête devrait prendre. Cette attitude caricaturale va être celle de Jodi Arias. En manipulatrice compulsive, elle ne pouvait pas s'empêcher de vouloir contrôler situation. Dès le lendemain de la découverte du corps, elle commença à téléphoner à la police de Phoenix se faisant insistante et exigeant à parler à l'officier qui s'occupe de l'enquête.

Ce dernier, l'inspecteur Flores, refusa de prendre ses appels jusqu'à ce qu'il trouve le temps de s'installer dans un bureau avec un équipement d'enregistrement téléphonique prêt à l'emploi. C'est seulement là qu'il décida de la rappeler.

L'appel dura 41 minutes. Adoptant le rôle d'une amie inquiète après avoir « entendu des rumeurs », elle voulait faire tout son possible pour être « utile à la police ». D'une voix aussi naturelle que si elle s'eut trouvée chez le coiffeur, elle commença à parler de sa relation avec Travis et combien les deux s'aimaient malgré une crise de confiance qui a bêtement éclaté leur couple. Puis, sans que Flores ne lui demande quoi que ce soit, elle expliqua qu'elle avait regardé sa facture téléphonique en ligne pour voir quand est-ce qu'elle avait exactement téléphoné à son ex pour la dernière fois. L'air de rien, elle se donnait un alibi, nota mentalement le limier.

D'elle-même, elle décrivit comment Travis se rendait souvent au gym et s'entraînait avec des haltères extrêmement lourds.

- Vous savez inspecteur, une fois, juste comme ça pour essayer, nous nous sommes chamaillés. Il est tellement fort. Il a réussi à me plaquer. Je ne pouvais même pas bouger. Sincèrement, je ne pense pas qu'une personne seule aurait pu le tuer. Vous devez chercher deux personnes.

L'inspecteur la laissait parler et, malgré l'enregistrement, notait tout. Quand elle lui posait une question, il répondait évasivement puis la relançait sur un autre sujet.

- Vous savez, je n'ai pas envie de vous mettre mal à l'aise mais les amis de la victime ne nous ont pas dit que de bonnes choses à votre sujet

- Ah bon ? Répondit-elle laconiquement

- Il y a eu des propos, vous savez, comme quoi vous auriez piraté son compte Facebook et ce genre de trucs.

Mais Jodi ne se laissa pas démonter :

- Il avait voulu me tromper et je l'ai découvert. C'est ce qui a causé notre rupture. Puis, on a doucement commencé à revenir ensemble. Pour établir la confiance, je lui ai donné le mot de passe de mon Gmail et en retour, il m'a donné celui de son Facebook. Puis, il s'est fâché et il a changé son mot de passe et j'ai fait pareil de mon côté.

- En tout cas, nous avons un mandat pour accéder à tous ses comptes sociaux. Nous allons obtenir la liste de toutes les adresses IP qui ont pu s'y connecter. Si vous vous êtes loguée à un moment donné, vous feriez mieux de nous le dire parce que nous allons le savoir de toute manière

- Oui, je ne vous le cache pas. Je me suis connectée sur ses comptes après qu'il m'ait confié ses mots de passe

Flores décida de donner un gros coup :

- Vous savez, quand nous sommes arrivés sur la scène du crime, les gens nous ont beaucoup parlé de vous. Il y en a même qui ont dit que vous seriez peut-être coupable

- Oh, mon Dieu ! Non, je n'ai à faire avec ce crime ! Je n'ai pas vu Travis depuis deux mois. La dernière fois que je l'ai rencontré remonte à avril.

- En tout cas, je suis content que vous nous ayez appelés parce que ceci a permis de diffuser beaucoup de doutes et de questions que nous nous posions à votre sujet. Vous savez dans des cas comme celui-ci, nous avons besoin de savoir s'il y a des gens qui lui en voulaient au point de... Peut-être que vous pouvez nous donner une direction à suivre.

La scène lui appartenait :

- L'année dernière, Travis a viré un gars auquel il avait loué une chambre. Il avait découvert que le type était un prédateur sexuel. Je me souviens de lui. C'était un homme très costaud avec une tête de voyou.

Ce que Jodi ne savait pas, c'est que son nom figurait déjà dans la case du rapport de police indiquant de possibles suspects. Elle était la seule. Toute la journée, elle avait tenté d'appeler les amis de Travis pour obtenir des nouvelles ou des détails. Ces derniers avaient reçu ordre de ne pas décrocher afin de la pousser à se diriger vers le seul interlocuteur restant : les flics. Pensant jouer avec une longueur d'avance, Jodi ne pesait rien devant des professionnels aguerris.

Une semaine plus tard, elle débarqua chez la police de Mesa pour donner volontairement un échantillon d'ADN et des empreintes digitales. Ce n'est pas cette initiative qui étonna les enquêteurs autant que le moyen utilisé pour le transport : elle arriva en voiture depuis le nord de la Californie. On avait rarement vu un sens civique poussé aussi loin !

L'enquête fit un pas de géant le 19 juin. Le laboratoire réussit à lire le contenu de l'appareil photo qui avait été retrouvé dans la machine à laver. On y trouve des photos digitales estampillées automatiquement du jour et de l'heure. La plus frappante est celle de Travis derrière la vitre de la douche. Il a un regard inquiet et interrogateur digne d'un film d'Hitchcock. La photo est datée du 4 juin 2008, 17:29:20 et ce que Travis

voit, ce n'est rien d'autre que son assassin arrivant un couteau dans une main et l'appareil photo dans l'autre.

Les clichés restants sont datés du même jour. Ils montrent un couple nu dans des poses sexuellement suggestives. L'homme c'est Travis, la femme Jodi Arias. Cette dernière est à poil, complètement écartelée et jetant des regards séducteurs à la camera.

Sur d'autres photos, on voit Travis mort et recouvert de sang. Ces dernières n'étaient pas cadrées et semblent avoir été prises par inadvertance pendant que l'assassin manipulait le corps.

Il y en avait assez pour la mettre en état d'arrestation et demander son extradition depuis la Californie. Quand la police arriva, Jodi Arias était sur le départ. Devant la maison de ses grands-parents où elle habitait, elle avait garé une voiture de location et rangé plusieurs cartons sur la banquette arrière. Ils contenaient des habits, un énorme lot de préservatifs, deux couteaux de cuisine et un pistolet semi-automatique. Ce point ne fut jamais éclairci par l'enquête, mais elle avait préparé le même kit que lorsqu'elle avait tué Travis. Partait-elle vers une autre victime ?

Lors de son interrogatoire, elle nia avoir tué Travis et continua à maintenir qu'elle ne l'avait pas vu depuis des mois. On ne lui avait rien dit encore pour les photos. L'inspecteur Flores, qui avait pris un vol depuis Phoenix pour lui parler, commença la discussion sans trop lui mettre la pression puis progressivement il créait le malaise en soulignant les contradictions de son récit. Le face-à-face dura deux jours. Le moindre détail de son emploi du temps autour de la date du 4 juin fut mis sur la table.

Son téléphone qui disparaît des antennes au moment où elle arrive à la frontière de l'Arizona puis qui se reconnecte magiquement 24 heures plus tard une fois qu'elle quitte l'Etat a plus généré la suspicion que fourni un alibi. Même mise devant ses contradictions et invraisemblances, elle restait calme, contrôlée et niait.

- Je veux juste savoir ce qui s'est passé entre vous et comprendre pourquoi les choses ont été si loin
- Je n'étais pas à Mesa le 4 juin. Je roulais vers Salt Lake City et je me suis perdue. Je n'ai absolument pas vu Travis depuis le mois d'avril. Je n'arrête pas de vous le répéter.
- Et si je vous montrais la preuve irréfutable que vous étiez avec Travis le 4 juin ?
- Je n'étais pas chez lui. Je n'étais pas chez Travis. Non, je n'étais pas chez lui. La dernière fois que je l'ai vu, c'était en avril.

Flores décida de ferrer :

- Ecoutez, vous vous souvenez de l'appareil photo dont je vous avais parlé au téléphone ? Je vous avais dit qu'il avait été détruit par l'eau. Je vous ai menti. Nous pouvons récupérer les photos même quand elles ont été effacées et la camera soumise à un cycle de machine à laver. Nous l'avons fait. J'ai les photos de vous avec Travis.
- Ce n'est pas vrai. Elles doivent dater d'un autre jour
- Non, la date est imprimée dessus par la camera. Nous l'avons vérifiée. La date est correcte. Vous étiez ensemble le 4. Vous avez eu des rapports sexuels et vous vous preniez en photo.
- Vous en êtes sûr ? Parce que je n'étais pas chez lui

L'inspecteur sortit un classeur et l'avança devant-elle :

- J'ai fait imprimer les photos et je vais vous les montrer. Je ne bluffe pas. Vous aviez les cheveux en nattes et ils tombaient comme ceci sur votre poitrine.

Jodi accusa le coup. Elle cacha son visage entre ses mains et dit d'une voix suppliante :

- Non, s'il vous plait, ne me les montrez pas !

Réfléchissant quelques minutes, elle décida de changer de stratégie :

- Oui, j'étais avec lui le jour de sa mort. Quand il est parti sous la douche, deux personnes ont fait irruption dans la maison ; un homme et une femme. J'ai essayé de lutter contre eux, mais ils m'ont fait tomber à terre et ils sont partis dans la salle de bains pour tuer Travis. A ce moment, j'ai pu prendre la fuite.

- Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police ?

- La batterie de mon téléphone était vide

- Qui sont ces gens ?

- Je ne peux pas vous le dire. Ils me connaissent. Ils connaissent l'adresse de mes parents.

- Donc ils tuent Travis et vous laissent partir ? Je ne vous crois pas. Ce n'est pas crédible. Ce genre de choses n'arrivent jamais. S'ils tuent Travis sous vos yeux, ils vous tuent également.

- Je n'ai rien vu. Ils m'ont frappé sur la tête. Je me suis évanouie et quand j'ai repris conscience plus tard, ils étaient partis et Travis gisait mort dans la salle de bains. Je les ai juste aperçus quand ils sont arrivés mais ils portaient des masques sur leurs visages. Ils ont fouillé dans mon sac et l'homme a sorti mon permis de conduire et il a dit à la femme « cette pute est de Californie ! » puis ils ont pris note de mon nom et mon adresse. Ils m'ont également volé 80 dollars.

Le détective lui donna une pause et la laissa seule dans la salle d'interrogatoire. Ne se sachant pas filmée, elle commença à chanter et marcher pour se dégourdir les jambes puis soudain fit une pirouette et se retrouva debout sur les bras, la tête en bas, le corps parfaitement vertical. Les flics réalisèrent que malgré ses apparences de fragilité, elle était mentalement et physiquement très forte.

Par la suite, ses aveux tournèrent au délire. Elle débitait avec aisance et naturel des histoires qu'elle inventait au fur et à mesure des difficultés qu'elle rencontrait. Ses seuls moments de sincérité, c'était quand elle admit que même s'ils n'étaient plus ensemble, elle et Travis entretenaient des relations sexuelles chaque fois qu'ils se voyaient. Parfois, « ils priaient

ensemble pour chasser la tentation » mais finissaient invariablement sur le lit. Les amis de Travis lui en voulaient de maintenir cette relation malsaine qu'il tentait de dissimuler à coups de mensonges et subterfuges. Durant ce temps, il continuait à fréquenter et rencontrer des femmes dans la communauté des mormons afin de dénicher l'épouse parfaite. Il était presque sincère quand il se plaignait du harcèlement auquel Jodi le soumettait, mais quand elle jouait la carte du sexe, il ne pouvait pas résister. Au travers la grille de lecture imposée par son éducation et son église aux mœurs rigoristes, il devait voir Jodi comme une sorte de tentation démoniaque qui le précipitait dans le péché quand elle le voulait sans qu'il ne puisse résister et se montrer digne devant le « Père Eternel ». Elle n'avait aucune limite ; aucun tabou. Avec elle, il faisait des choses qui lui aurait valu l'excommunication immédiate et la réprobation unanime de tous les membres de son église. Elle se laissait même prendre en photo dans une communauté où « ces choses-là » se font encore dans le noir.

Quand Jodi disait que Travis lui parlait de mariage et même des noms qu'ils allaient donner à leurs enfants, les flics avaient du mal à gober. A l'époque de sa mort, il entretenait une relation platonique avec une potentielle prétendante, très pieuse, avec laquelle il allait partir au Mexique. Les billets étaient déjà achetés. Lorsqu'il en discutait avec ses amis, c'est cette fille, ou tout du moins une fille au profil similaire, qu'il voyait comme la mère de ses enfants. Jodi, c'était l'harceleuse lourde et indésirable qu'il souhaitait faire sortir de sa vie.

Jodi Arias fut extradée vers l'Arizona. Comme le veut la procédure, le procureur contacta les avocats commis d'office pour les informer qu'il allait demander la peine capitale comme la loi l'y autorise lorsque le criminel a fait subir à la victime une grande souffrance mentale ou physique. Selon tous les standards, l'assassinat rentrait clairement dans la catégorie « particulièrement cruel ». Travis est mort lentement et dans des souffrances atroces. En plaidant non coupable dans un contexte où le ministère public disposait d'une montagne

de preuves, elle assurait sa place sur le brancard de l'injection létale.

Pendant les deux ans que dura l'instruction, Jodi continua à crier son innocence. Depuis sa prison, elle accordait des interviews à la télévision en racontant, dans les détails, comment ce couple de criminels a tué Travis et comment, elle-même s'est retrouvée à deux doigts d'y passer aussi. Plus elle répétait sa fable, plus elle semblait y croire. Sans réaliser, elle se fourvoyait dans une ligne de défense très courante chez les criminels acculés : un abominable assassin sort du néant, tue la victime puis disparaît et laisse le prévenu s'expliquer face à un monde incrédule. Naturellement, cet assassin ne laisse aucune trace, ou indice permettant de l'identifier. Dans l'une des émissions les plus populaires, Jodi Arias regarda la camera et affirma : « Jamais un jury ne me condamnera. Vous allez voir. Ça n'arrivera jamais ». Cette déclaration reviendra la hanter plus tard.

Jodi écrit une lettre de dix-huit pages à la famille de Travis pour se disculper et s'excuser de n'avoir pu l'aider face aux assaillants. Pourtant, quelques mois plus tard, ses nouveaux avocats contactent le procureur pour l'informer d'un changement important dans la stratégie de leur cliente. Elle plaide coupable. Oui, elle a tué Travis pour se défendre de ses attaques. Elle le décrit comme un homme violent et abusif qui ne lui a pas laissé le choix.

Pour le ministère public, ce revirement est une catastrophe. Tous leurs dossiers, des milliers de pages, ont été construits avec un seul objectif : prouver que c'est elle qui a tué malgré ses dénégations. En avouant le meurtre, elle rend caduc tout ce travail. Devant la cour de justice, il ne s'agira plus de prouver qu'elle a tué mais pourquoi elle l'a fait.

La date d'ouverture du procès fut finalement fixée au 2 janvier 2013, soit plus de 4 ans après les faits. Dès le matin, les médias prirent la cour d'assaut avec leurs techniciens tirant des kilomètres de câbles à travers le bâtiment pour les connecter à des camions-régies prêts pour le direct. Jodi arriva en tailleur strict, deux tailles plus grand qu'elle, sans maquillage et

rajouta une paire de lunettes pour se donner des airs de « je suis incapable de faire ça ».

Le procureur donna le ton en commençant par s'adresser au jury. Dans une tactique très calculée, il utilisa les mêmes mots que Jodi avait écrit à propos de Travis sur une carte qu'elle laissa à ses funérailles.

- Travis était un homme bon. Il a été la plus grande bénédiction dans la vie de Jodi. C'est un homme qui l'a aimée très fort. Et comment elle l'a récompensé ? Elle l'a égorgé dans une salle de bains mesdames et messieurs !

Pendant qu'il décrira le dérouler de l'assassinat, les sœurs de Travis pleuraient silencieusement dans la tribune publique. Jodi sanglotait également.

Afin d'aliéner le jury dès le départ, l'accusation fit passer une vidéo enregistrée à la télévision On y voit Jodi Arias affirmant avec effronterie : « Jamais un jury ne me condamnera. Vous allez voir. Ça n'arrivera jamais ».

Pour la défense, le point clé était de prouver qu'il n'y avait pas préméditation. C'est le concept fondateur du meurtre au premier degré. Si ce qualificatif est retenu, la cliente ne sortira pas vivante la prison. Elle sera soit exécutée, soit incarcérée jusqu'à ce que mort s'en suive. L'avocat proposa une version différente du narratif :

- Jodi Arias a loué une voiture pour aller voir des amis à Salt Lake City. Quand il apprit cela, Travis la supplia pour qu'elle fasse un détour par chez lui. C'est cet appel de dernière minute qui la poussera à changer ses plans. Dans les photos que l'accusation va vous montrer, il y a seulement deux minutes entre le cliché de Travis dans la douche et sa photo mort par terre. Ceci montre qu'il eut un basculement rapide et violent. En quelques secondes Jodi a dû prendre la décision : mourir ou bien se défendre ! Cet homme l'avait transformée en esclave sexuelle. Mesdames et messieurs, il lui avait expliqué que le sexe vaginal est un péché pour la convaincre de se laisser prendre analement.

Le premier témoin cité à la barre par l'accusation fut Mimi Hall, la nouvelle conquête de Travis. Elle expliqua comment ce dernier était un « parfait gentlemen » et que jamais il ne la toucha ou l'embrassa.

Comme le veut la procédure, l'avocat de la défense peut aussi poser questions aux témoins que l'accusation convoque à la barre. Maître Nurmi s'approcha de Mimi Hall :

- Est-ce que Travis vous avait parlé de Jodi Arias ?
- Oui, mais sans dire son nom. Il m'a dit qu'elle le harcelait et qu'elle lui faisait peur. Il pensait même qu'elle nous suivait parfois.
- Quelle a été votre réaction ?
- J'étais inquiète. Je lui ai suggéré d'aller voir la police pour qu'elle lui interdise de s'approcher.
- Vous avait-il dit qu'il entretenait des relations sexuelles avec elle ?
- Jamais

Les journalistes se régalaient. Les chaînes de télévision durent même censurer quand les photos explicites s'affichèrent sur les écrans de projection. Ce qui est inexplicable, c'est pourquoi elle avait toujours le lourd appareil photo dans la main alors qu'elle attaquait au couteau un homme plus fort qu'elle. Elle ne perdit jamais cette caméra. Elle l'avait toujours dans la main même quand elle tirait le corps vers la salle de bain. La défense chercha à s'enfoncer dans la brèche : non, elle n'a pas été dans la salle de bain pour le tuer mais pour le photographier. Et pendant ces 45 secondes non documentées par les photos, elle a été attaquée et a dû se défendre. Ceci n'explique cependant pas la présence quasi-providentielle du couteau qui a servi « à se défendre ». Puis, Travis n'a pas été tué avec une seule arme, mais deux. Il y a cette balle dans la tête qui indique qu'elle avait prévu une méthode de secours si le couteau ne marchait pas.

Plus tard, la défense ramena un expert en photos. Pour l'aider dans son témoignage, l'avocat avait fait agrandir des détails

montrant des sexes en érection. Leur taille sur le papier dépassait les trente centimètres. L'air de rien, l'avocat les exposait aux jurés pour documenter une certaine idée qu'il construisait de la sexualité de la victime. Le message subliminal était qu'un homme qui possède un pénis de cette taille-là ne pouvait être qu'un abominable satyre lubrique qui mérite son sort.

Le procureur se leva :

- Objection votre honneur ! On ne peut pas savoir à qui appartiennent ces sexes

Le juge se retourna vers l'expert :

- A qui appartiennent ces parties humaines que vous montrez ?

- Je ne le sais pas

Puis le fixant par-dessus les lunettes, le juge demanda encore :

- Pourtant vous êtes expert en ces choses-là, non ?

- Non, non, ce n'est pas mon domaine de spécialisation

Il y a parfois des rires dans les procès au pénal.

Le procès continua dans une ambiance où tous les coups sont permis. Les objections étaient soulevées sur des points de détail. Par exemple, quand Jodi Arias devait témoigner, le ministère public s'opposa à ce qu'elle marche du box des accusés à celui des témoins. Comme les prévenus portent des entraves aux pieds, le procureur ne voulait pas que le jury la prenne en sympathie en la voyant marcher difficilement. On fit sortir le jury pendant qu'elle rejoignit la barre des témoins.

Dès le départ, son avocat insista à dissiper une aura qui planait depuis le début du procès :

- Jodi, vous vous rappelez avoir accordé une interview à une chaîne de télévision nationale ?

- Oui, je m'en souviens

- Est-ce que vous vous souvenez avoir dit au journaliste que jamais un jury ne vous condamnera ?

- Oui, j'avais dit cela
- Est-ce que vous pouvez expliquer à la cour dans quel contexte vous aviez avancé cette affirmation et pourquoi vous vous sentiez si certaine ?
- A l'époque, j'étais très mal. J'avais le projet de me suicider. Je ne pensais pas vivre pour assister à ce procès. J'aurais tout aussi bien pu dire qu'aucun jury ne m'acquitterait, ça serait revenu au même.

Puis sous les questions de son avocat elle commença à parler de son enfance et des coups reçus de la part de ses parents :

- Quand votre père vous donnait des coups de ceinture, cela laissait-il des traces ?

Le procureur leva la main :

- Objection votre honneur. Propos sans fondement ; date, heure.
- Reformulez ! Ordonna le juge
- Vous aviez quel âge quand il vous battait ? Cela laissait-il des traces ?

Jodi décrivit une longue litanie d'abus, surtout des coups, mais aucune preuve ne fut avancée pour soutenir cette ligne de défense. Néanmoins, à partir de ce moment, les regards du jury se faisaient moins sévères. Ces derniers durent également se taper, pendant des jours, les détails les plus cliniques de sa vie sexuelle avec Travis. Comme la télévision évitait de diffuser ces passages in extenso, le public débarquait de tous les Etats pour obtenir une place dans la tribune.

Elle raconta comment tôt dans leur relation, Travis la rencontra dans un Starbucks et lui offrit le livre de Mormon. Il lui expliqua la doctrine de l'Eglise qui dénonce le péché et interdit de consommer du café, du thé, du tabac ou de l'alcool. Il lui parla de prière et du plan du Père Eternel pour chaque femme et chaque homme qu'il a créé. Puis, il lui suggéra de le suivre ailleurs parce qu'il avait une érection qui donnait l'impression qu'il avait caché une demi baguette de pain dans

son pantalon. Il l'emmena vers un parc public où une fellation entre les arbres régla le problème.

Quand il était en érection, il lui envoyait des photos démonstratives. L'avocat demanda que l'on projette l'une d'elle. Un sexe glorieux devenu pièce à conviction s'afficha sur le mur de projection et sur les écrans de retour des médias. Pendant ce temps, Jodi racontait sa conversion. Le baptême se passa dans un temple en brique situé à Palm Drive en Californie. Le service était modeste mais émouvant et elle se sentit la bienvenue dans cette communauté. Ils prièrent tous ensemble pour cette âme qui a retrouvé le chemin de la Vérité en écoutant son cœur et le chuchotement du Saint Esprit. Une heure plus tard, Travis la prenait par derrière dans une chambre d'hôtel. En termes de mœurs, c'est l'Afghanistan. Le sexe vaginal a peu d'adeptes. Après cette sodomie de très mauvais aloi, il partit en lui recommandant de prier avec intensité.

A plusieurs reprises, le juge doit prévenir :

- J'exige que le public ne montre pas la moindre réaction à ce qui va suivre. Si vous pensez que vous pouvez avoir une réaction quelconque, vous devez sortir maintenant.

L'avocat affichait photo après photo et n'hésitait pas à commenter pour les jury l'aspect de l'intimité de sa cliente. Il eut même un enregistrement sonore de trois quart d'heure diffusé in extenso en haut-parleur où on entendait un couple pratiquant l'onanisme de concert. Il finissait par Travis disant :

- Tu es comme une fille de douze ans qui jouit pour la première fois

- Tu as dit quoi ? Demandait Jodi

- J'ai dit que tu es comme une fille de douze ans qui jouit pour la première fois

Au total, le témoignage de Jodi Arias dura dix-huit jours. On parla tellement de sexe qu'on en oublia presque la raison première de tout ce cirque.

Pour l'arme du crime, Jodi expliqua que Travis aimait l'attacher par des cordelettes pendant leurs ébats. Quand il eut s'agit de la libérer, il ne pouvait plus défaire les nœuds, alors il se rendit à la cuisine pour chercher un couteau. C'est ainsi que le couteau se retrouva sur la table de chevet.

Les draps dans la machine à laver ? Rien d'extraordinaire, à la demande de Travis, chaque fois qu'ils avaient des relations sexuelles, elle devait refaire le lit et mettre les draps dans la machine. Il voulait un lit pur.

Pour le meurtre, elle fut décevante : elle ne se rappelait plus de grand-chose. Il y avait « un blanc » dans sa mémoire. Elle souvient juste qu'ils se sont disputés et qu'il est devenu violent. Pour se défendre, elle a pris un pistolet qu'il rangeait parmi ses habits puis « le coup est parti ». Les 30 coups de couteau ? Elle ne s'en souvient pas. L'amnésie dura jusqu'à ce qu'elle se retrouve à conduire dans le désert.

Elle insista que la première chose qui arriva fut le coup de feu. Pour le médecin légiste, la balle dans la tête fut tirée quand il était pratiquement mort. On retrouve même la douille de 25 flottant sur une épaisse flaque de sang. Si Jodi Arias racontait la vérité, la douille aurait été recouverte de sang. Puis, comme la balle traversa la tête, elle aurait immédiatement incapacité Travis. Or, on retrouve de profondes blessures de défense sur ses mains. Il n'aurait pas pu tenter de repousser une attaque au couteau si une balle lui était précédemment passé à travers le cerveau. Les preuves matérielles disent : il a été attaqué au couteau puis achevé d'un coup de grâce sur la tempe.

Après plus de cinq mois de procès, le jury se retira le 6 mai 2013 pour délibérer. Deux jours plus tard, les douze citoyens annoncèrent qu'ils avaient un verdict. C'est dans une salle comble et totalement silencieuse qu'un huissier commença la lecture :

- Jodi Ann Arias est coupable de meurtre au premier degré

A ce stade, il n'y a pas encore de sentence. Quand la peine capitale est sur la table, on y arrive en trois phases. Une semaine plus tard, le 15 mai, le jury fut réuni encore pour

répondre à la question de savoir si le crime comporte un facteur aggravant. Sans surprise, la réponse fut affirmative. Le nombre et la nature des blessures suggèrent que Travis Alexander est mort dans une grande souffrance. Immédiatement, commença la troisième et ultime phase du procès : Jodi Ann Arias mérite-t-elle d'être condamnée à la peine capitale ? Le 23 mai, le jury annonça qu'il ne pouvait pas rendre une réponse unanime sur la question.

Cette phase du procès était à refaire. Elle commença en Octobre 2014 devant le même jury. Pendant 38 jours, les avocats et le ministère public vont se battre non plus au sujet de la culpabilité, qui est un fait acquis, mais au sujet de la punition qui doit être appliquée. Le 5 mars 2015, les jurés votent pour ou contre la peine capitale dans ce dossier : 11 voix pour et une voix contre. Cette voix sauva Jodi Arias du couloir de la mort.

Il n'était plus possible d'obtenir un avis unanime du jury. Dans ce cas, la loi prévoit que la sentence reste à la discrétion du juge. Il n'a pas l'option de d'appliquer la peine de mort mais il peut choisir entre la perpétuité avec possibilité de libération après 25 ans ou bien la perpétuité réelle sans possibilité de sortir un jour. C'est cette dernière option que le juge choisira. A son âge, elle peut encore passer des décennies dans un pénitencier en sachant qu'elle y mourra de vieillesse.

Conclusion : comme l'a dit le procureur, si elle avait fait disparaître l'appareil photo, il n'y aurait jamais eu assez de preuves pour construire un procès d'accusation et la faire condamner par un jury. Avant de quitter la scène du crime, elle avait pris les armes : couteau et pistolet de calibre 25. Elle a dû les jeter dans le désert autour des longues routes de l'Arizona parce qu'on ne les retrouva jamais. Les jerricans d'essence ont disparu également. Par contre, pour l'appareil photo, elle ouvrit le menu et choisit l'option d'effacement de la carte à puce. Cette option ne supprime pas réellement les images, mais efface uniquement leurs noms de la table de fichiers et marque leur espace comme disponible pour une future

écriture. Tant que cette écriture n'a pas eu lieu, il est possible de récupérer ce contenu. De simples programmes disponibles gratuitement en ligne permettent de le faire avec un très fort taux de succès. Ces cartes de stockage sont basées sur une puce scellée dans un circuit intégré recouvert d'un cache en plastique. Elles peuvent séjourner dans l'eau ou dans une machine à laver sans que ceci n'affecte leur fonctionnement. Les mêmes principes s'appliquent aux disques durs SSD et clés USB. Seule une réduction en miettes suivie d'une destruction par le feu offre une garantie absolue.

Au-delà des considérations techniques, il y a un aspect humain qui semble être fondamental à la compréhension de ce crime. Jodi Arias eut une enfance normale jusqu'à l'âge de 14 ans où un incident fera tout basculer. Ses parents tombèrent sur un pot où elle cultivait du cannabis en cachette. Son père téléphona à la police qui envoya un shérif faire la grosse voix à la petite. Cet incident fut vécu comme une trahison par Jodi qui se referma et réduisit la communication avec ses parents au strict minimum. Elle devenait cachotière et, en réponse, ils devenaient paranos. Multipliant les suspicions et les fouilles-surprise, ils ne firent que creuser le fossé avec leur fille. A dix-huit ans, elle quitta le foyer familial. Même si elle reste en contact épisodique avec ses parents, ils ne sauront pas trop ce qu'elle fait de sa vie. Lorsqu'elle a un coup dur, c'est chez ses grands-parents qui vivent dans une modeste maison en bois au 352 Pine Street à Yreka qu'elle trouve refuge.

Quand elle quitte ses parents, elle part avec son copain du lycée qui la trompe dès le début. Ce dernier était fauché, ne travaillait pas et n'avait pas le projet de travailler dans sa vie. Jodi arrêta ses études et commença à faire des heures comme extra dans les restaurants de la région pour subvenir aux besoins du couple. La relation ne va pas durer. A la fin de celle-ci, Jodi se retrouve avec le colocataire de son petit-ami ; il la trompera aussi. Comme il travaille dans un centre hôtelier, il l'aidera à y trouver un emploi. C'est là qu'elle rencontre son troisième copain : le manager. Avec cet homme deux fois plus âgé qu'elle, elle achète une maison à 360'000 dollars et

travaille très dur pour payer sa part des traites du crédit. Nous sommes en 2007 et le couple est dans la même situation que des millions d'Américains : surendetté par un prêt immobilier dépassant ses capacités.

Son compagnon est empêtré dans un divorce difficile et doit quitter la région pour se rapprocher de son fils dont la maman obtient la garde. Jodi se retrouve seule. Sa voiture neuve est saisie par la banque et la maison est en péril. Elle commence alors à disparaître pendant des jours où elle voyage sur des milliers de kilomètres pour assister à des séminaires de motivation. Cette activité lui coûte de l'argent, mais elle lui remonte le moral. Puis, on y explique comment devenir riche et indépendant financièrement. Les Américains en sont friands. Jodi espère trouver la solution miracle pour sauver la maison.

A ce stade, malgré qu'elle a eu plusieurs relations avec leurs hauts et leurs bas, elle n'a jamais été violente. Au contraire, elle se donne trop tôt, trop vite et elle est déçue quand ses partenaires ne lui accordent pas la place qu'elle pensait mériter dans leur vie. Depuis le premier loser du lycée, elle n'est jamais retombée sur ses pieds.

Un des motivateurs qu'elle rencontre, c'est Travis Alexander. Il animait un séminaire au MGM Grand de Las Vegas. C'est le premier homme qui ne s'inscrit pas dans une chaîne de succession où elle passe de bras en bras ; de proche en proche. Alors qu'avant, elle semblait sauter d'un homme à l'autre pour ne pas rester seule, là elle tombe vraiment amoureuse.

Travis est mormon. Qu'à cela ne tienne ! Elle se convertit. Ceci prouve qu'elle avait des intentions sur le long terme au point où elle voulait effacer la différence religieuse qui risquait de constituer un obstacle. S'il eut d'agit d'une aventure sexuelle, une telle conversion ne serait pas nécessaire. De toute manière, l'église des mormons ne tolère pas le sexe en dehors du mariage. Conversion ou pas, la « fornication » est considérée comme une abomination absolue chez les Saints des Derniers Jours. Donc la conversion de Jodi n'avait pas

pour but de rendre plus respectable la relation qui allait suivre mais bien pour faciliter un mariage devant le prêtre.

Alors qu'elle s'offre corps et âme à Travis, ce dernier la traite comme une moins que rien. A ses amis, il la présente comme une ex lourde et collante qui le harcèle. Pourtant, dès qu'ils ont le dos tourné, elle est dans son lit. A d'autres, il dit qu'elle est de passage pour « faire le ménage ». Par email, il lui envoie des images de tenues de soubrette qu'il aimerait la voir porter. Quand il vend sa voiture, la cliente c'est Jodi. Ceci la rend endettée vis-à-vis de lui et elle doit lui donner des chèques sans cesse. Elle lui prête de l'argent également parce que malgré un succès de surface, Travis vivait au-dessus de ses moyens.

Tout en continuant cette étrange relation, Travis cherche une épouse parfaite dans la communauté des mormons. Là, il tombe sur Mimi Hall. Quand on pose sur un bureau la photo de Mimi et celle de Jodi, on ne peut être qu'être frappé par la similitude. Physiquement, elles pourraient être des sœurs. Pourtant, pour Travis, il y a une différence fondamentale entre les deux : l'une est pure et l'autre une trainée.

Mimi, il n'ose même pas la toucher. Quand il lui offre un voyage au Mexique, il est prêt à payer une troisième place pour un chaperon afin qu'elle soit rassurée que le déplacement se fera en tout bien tout honneur. Quand elle vient à la maison, ils se mettent sur le sofa, épaule contre épaule, et lisent des passages de la Bible ou chantent des textes religieux. Une fois que la sainte Mimi rentre chez ses parents, Travis sodomise Jodi, qui n'est jamais loin, puis la prend en photo à quatre pattes.

Lorsque Google répondra à la commission rogatoire de la justice, les échanges sur le « chat » de Gmail sont très révélateurs. Travis écrit ceci à Jodi :

- Tu n'es qu'une merveille à trois trous ! Une salope. Une putain.

Même le procureur est choqué par cette phrase et il a peur de l'impact qu'elle peut avoir sur le jury.

Travis glissait vers une vie avec deux Jodi représentant deux univers antagonistes. La Jodi qui se marie en blanc, tombe enceinte et prépare la chambre de bébé. Cette Jodi universitaire qu'on présente aux amis et à la famille comme l'épouse parfaite dans un couple uni et heureux. Puis, il y a l'autre. Celle qu'on utilise quand on cède aux démons de la chair. Qu'on pornographie, qu'on habille parfois en soubrette, parfois en écolière et parfois en slip de petit garçon. Puis, qu'on jette sous les invectives une fois qu'on est satisfait et repu.

Jodi a fini par tuer Travis et c'est Mimi qui a trouvé le corps et appelé la police. Finalement, chacune joua le rôle écrit pour elle.

A ce stade, courant 2019, Jodi Arias cherche à obtenir un autre procès. Cependant, ses chances de l'obtenir ou sortir de prison un jour sont pratiquement nulles.

L’Affaire Wendi Andriano

Il y a les tueuses abominables et il y a Wendi Andriano. Son crime fut tellement monstrueux qu’elle réussit la prouesse d’être la première femme à se faire condamner à la peine capitale en Arizona. Même si la justice de cet Etat est sévère, il est très difficile de trouver un jury qui voterait unanimement pour envoyer une femme dans le couloir de la mort. Pour Wendi, ce fut comme une lettre à la poste.

Il ne faut pas se fier aux photos de police qui circulent sur Wendi Andriano. En combinaison orange, elle a forcément une tête de criminelle. Les photos de famille, quand elle était « en civil », montrent une femme souriante et au visage affable. Son mari Joe, avec qui elle convola en 1994, n’avait aucune raison de penser qu’elle allait le massacrer un jour. Peu après le mariage, le couple eut deux enfants et tout semblait se passer le plus normalement du monde.

En 1998, Joe tomba malade. Les médecins y perdaient leur latin. Chaque fois, ils sortaient un nouveau diagnostic mais ils se voulaient tout de même rassurants : il n’y a rien de grave. Pourtant, en fin d’année, on diagnostiqua chez lui un carcinome adénoïde kystique métastatique. Pas besoin d’ouvrir un dictionnaire médical. Rien que le nom inspire l’émotion. Il s’agit d’un cancer qui se développe dans les canaux lacrymaux

autour de la bouche et des yeux. Laissé sans traitement, il déforme la face mais ce n'est pas le pire tueur. Le taux de survie à 5 ans est de 90% mais tombe à 40% sur un horizon de 15 ans. Par contre, beaucoup de patients passent à travers des chirurgies mutilantes souvent impliquant l'ablation de la langue et des glandes du visage.

Néanmoins, on expliqua à Joe que son cancer était terminal parce que des métastases avaient été détectées dans les poumons et d'autres organes. Dans son cas, aucune chirurgie ne pouvait acheter du temps. En 2000, on lui prescrivit de la chimiothérapie pour ralentir l'évolution du mal. Il n'avait que 33 ans et on ne lui donnait pas longtemps à vivre.

Sachant son mari perdu, Wendi commença discrètement à explorer ses options pour se faire un peu d'argent avec le drame. Dans un premier temps, elle démarcha les assureurs pour essayer d'obtenir une assurance vie pour son mari. Afin de ne pas éveiller de soupçons, elle se fit accompagner par un homme bien portant qui joua le rôle de l'époux. Elle lui avait promis 50'000 dollars pour qu'il passe l'examen médical nécessaire pour l'activation du contrat. A cette phase, le complice se dégonfla. Elle démarcha un autre qui refusa également.

Wendi commença à ourdir des plans plus sinistres encore : même si le bonhomme était mourant, elle ne voulait pas attendre. Elle imagina un plan machiavélique pour précipiter son sort. Elle décida de l'empoisonner. Comme il souffrait d'une maladie évolutive aux symptômes divers et variés, elle savait qu'aucun médecin ne suspecterait ou n'irait imaginer autre chose chez lui.

De nos jours, on trouve très peu de techniciens pour commettre des meurtres au poison. Même dans les cours pénales, tous pays confondus, ce genre de dossiers ont pratiquement disparu. Pourtant, pendant des millénaires, l'empoisonnement fut une arme de choix pour son côté discret, insidieux et – discutablement – sans violence. On peut remonter aussi loin qu'à l'époque des Athéniens, on les trouve préparant de la grande ciguë pour tuer les condamnés ; Socrate

fut exécuté de cette façon. Les premiers empoisonneurs à disparaître furent ceux qui travaillaient aux plantes. Dans un monde de plus en plus citadin, qui peut encore aller dans une forêt et revenir avec des feuilles d'hellébore fétide, de jusquiame noire, de cerise de juif, de morelle furieuse, de mandragore ou de l'herbe aux fous ? Beaucoup de gens des villes seraient incapables de faire la différence entre du persil et de la coriandre.

L'industrialisation a chassé la plante, mais elle a remis à l'honneur le poison minéral. Dans les tribunaux, l'arsenic, le mercure et l'antimoine tenaient régulièrement l'affiche. L'arsenic à cause de son absence de couleur et de goût, fut probablement le produit le plus meurtrier chez les maris. Il faut attendre la fin des années 1800 pour que le chimiste français Edouard Grimaux invente un procédé qu'on fait subir à l'arsenic avant de le vendre. Il le traite avec du sulfate ferreux et du cyanure de potassium pour qu'il ne puisse plus passer inaperçu dans la nourriture. Ainsi, il colorait le pain en bleu, la viande et les soupes en vert, le café en jaune et le vin rouge en violet. La personne visée avait encore un dernier avertissement.

La question qui hanta les empoisonneurs depuis toujours fut celle du dosage. A leur décharge, cela n'est pas une science exacte. Personne ne peut tester sur des humains en leur faisant avaler des quantités croissantes pour déterminer la dose mortelle de chaque produit. La médecine utilise le concept dose létale médiane, souvent abrégée DL50. Par définition, c'est la dose qui tue en moyenne la moitié des individus exposés. Les « individus » sont souvent des rats de laboratoire sur lesquels les tests sont réalisés. Pour l'homme, on se base aussi sur des données d'intoxication accidentelle ou volontaire et on essaye de tirer des conclusions statistiques. La même dose peut tuer une personne mais épargner une autre. Certains peuvent développer une résistance à des produits toxiques reconnus. On trouve cela chez les drogués de longue date qui peuvent se permettre des doses qui tueraient un nouvel arrivant.

Le dosage des poisons est tellement compliqué qu'il eut dans l'histoire des fabricants professionnels qui offraient leurs services aux tueurs. La plus célèbre est certainement madame Giulia Tofana qui officiait au dix-septième siècle du côté de Palerme. Le monde ne croulait pas sous les régulations en ces temps-là. Giulia et ses filles fabriquaient un élixir appelé « eau de Tofana » qui se vendait comme des petits pains. Cette dame - à l'avant-garde du féminisme - fournissait son produit à des femmes maltraitées venant de toute l'Italie. Le mode d'emploi officiel décrivait un « usage cosmétique » et la bouteille portait une étiquette avec l'image de saint Nicolas de Myre, le précurseur du père Noël. En réalité, une fois administré dans la nourriture, c'est un poison très violent et indétectable. La première dose cause des symptômes similaires à ceux d'une grippe carabinée. A la quatrième dose, le mari est mort. En termes de composition, on sait qu'elle y mettait de l'arsenic, du plomb et de la belladone. C'est cette dernière, une plante herbacée bourrée d'atropine, qui causait l'arrêt cardiaque. Au procès de Tofana, on évoqua un nombre de 600 victimes ; ce qui reste probablement en deçà de la réalité.

Retour à notre époque. Wendi jeta son dévolu sur l'azoture de sodium. Pendant longtemps, cette substance explosive a été utilisée dans les airbags de voitures. On sait que l'azoture de sodium est toxique mais nul ne connaît la dose nécessaire pour tuer ni même le mécanisme physiologique complet de son action. Toute la littérature scientifique ne compte qu'une trentaine de cas d'intoxication dont la moitié ont été mortels. Le mieux documenté est celui d'un laborantin français de 47 ans qui ingéra 9 grammes d'azoture après avoir écrit une lettre de suicide. Il arriva à l'hôpital une heure et demie plus tard ne présentant aucun signe clinique. Il subit un lavage d'estomac mais tomba dans le coma dans les trois quarts d'heure. Le temps qu'il soit intubé pour une ventilation mécanique et son cœur s'arrêta. Ni l'adrénaline, ni la défibrillation électrique ne purent le sauver. Sa mort fut constatée moins de quatre heures après l'ingestion.

Wendi s'était procuré en ligne 500 grammes d'azoture – elle ne voulait pas le rater - qu'elle cachait dans un Tupperware dissimulé dans un placard. Pour le manipuler, elle passait des gants en latex et utilisait une cuiller en plastique. Au contact du métal, l'azoture peut exploser ; elle le savait. Régulièrement, elle en rajoutait dans la nourriture qu'elle offrait à son mari. Joe vomissait et criait de douleur alors que des crampes violentes le gardaient éveillé toute la nuit. Quand il en parlait aux médecins, il recevait les réponses classiques : « C'est le cancer qui évolue. Il y a aussi l'effet secondaire des médicaments mais vous devez continuer à les prendre. ». De nos jours, sauf tentative de suicide avérée ou accident professionnel, peu de praticiens pensent à l'empoisonnement criminel.

Laissant son mari agonisant dans sa chambre, Wendi sortait dans les bars avec ses collègues de travail. Ces derniers ne comprenaient pas à quoi elle jouait. Elle dansait, chantait, attirait l'attention et draguait les hommes ouvertement allant jusqu'à les embrasser et les tripoter en public. Quand Joe était en chimiothérapie à l'hôpital, elle ramenait ses conquêtes dans le lit conjugal en expliquant que son époux était décédé des suites d'une longue maladie.

Elle commença à fréquenter un voisin et se rendait régulièrement chez lui pour de petites séances de jambes en l'air. Le jour où ce dernier apprit qu'elle avait un mari mourant, il ne voulut plus entendre parler d'elle. Même si ça ne le dérangeait pas de braconner dans le voisinage, il avait ses limites. Ne supportant pas ce rejet, Wendi fit un scandale qui resta dans toutes les mémoires. Pendant plus de dix minutes, elle tambourina brutalement sur sa porte menaçant de la détruire s'il n'ouvrait pas.

Chez la coiffeuse, elle expliquait que si son mari n'était pas malade, elle aurait volontiers demandé le divorce. En l'état des choses, elle racontait espérer une mort rapide qui lui permette de reprendre le cours de sa vie.

La situation bascula dans la soirée du 7 octobre 2000. Ce samedi, les voisins organisaient un barbecue et les époux

Andriano furent naturellement invités. Comme Joe se sentait mieux, il participa également. Cependant, durant la nuit, son état de santé sembla se dégrader encore une fois. Vers une heure du matin, sa douleur devenant intenable, il demanda à Wendi d'appeler une ambulance. Elle se rendit dans la cuisine, fit semblant de parler au téléphone puis retourna dans la chambre pour lui annoncer qu'ils sont débordés et qu'ils vont mettre du temps pour venir.

A deux heures et demie du matin, Wendi téléphona à une collègue qui habitait dans le même immeuble et lui demanda de venir urgemment.

- J'ai un problème. Ne me pose pas de questions. Mon mari est en train de mourir sur le sol et je n'ai pas appelé les secours. Est-ce que tu peux garder les enfants pour que je puisse l'emmener voir un médecin ?

La voisine arriva immédiatement. Joe était tombé du lit et se trouvait en position fœtale la tête dans son vomi. Il souffrait et suppliait pour qu'on appelle une ambulance. Wendi lui balança quelques insultes et dérocha le téléphone. Quelques minutes plus tard, la lumière d'un gyrophare flasha au dehors. La voisine, qui remarqua que Joe vomissait encore, décida de sortir pour guider les secours vers le bon appartement.

Quand les ambulanciers arrivèrent, ils trouvèrent la porte fermée et Wendi refusait de leur ouvrir. Pendant un quart d'heure, ils frappèrent à la porte qui restait désespérément close. Ils avertirent leur dispatcheur par radio et celui-ci téléphona à Wendi et lui demanda de laisser son équipe arriver jusqu'au patient. A ce moment, elle surgit devant les secouristes. Par contre, au lieu d'ouvrir la porte de l'appartement, elle sortit par la cuisine, sauta un mur et contourna l'immeuble pour venir à leur rencontre. La voisine remarqua que Wendi avait changé de chemise et que ses cheveux étaient mouillés comme si elle venait de prendre une douche.

Avec un aplomb extraordinaire, elle expliqua que son mari avait signé un ordre de ne pas réanimer, un NPR, et qu'il

fallait respecter sa volonté et le laisser mourir comme il le souhaitait. Sur ce, les ambulanciers quittèrent les lieux et la voisine remonta chez-elle.

Vers 4 heures du matin, Wendi s'annonça encore une fois au numéro d'urgence. La même équipe d'ambulanciers fut envoyée. Cette fois, elle les attendait dehors. Elle portait un t-shirt maculé de sang et discutait avec des agents de police qui venaient d'arriver. Dans la chambre, une scène de carnage les attendait.

Joe Andriano gisait sur le sol dans une grande mare de sang. Sa tête était écrabouillée au point qu'une partie de sa matière cérébrale se trouvait exposée. Son cou portait de nombreuses blessures à l'arme blanche qui avaient presque fini de le décapiter. Autour de lui, on trouva une chaise cassée, un énorme couteau de cuisine et une lampe de chevet brisée.

L'autopsie montra que Joe avait reçu 23 coups sur l'arrière de la tête avant d'être attaqué au couteau. Ses mains portaient des blessures de défense montrant qu'il était conscient durant cette partie de l'agression. Son sang et le contenu de son estomac révéla des traces d'un produit chimique : l'azoture de sodium.

La perquisition au domicile du couple permit de trouver la cache de l'azoture. Comparant le bon de commande à la quantité restante, on détermina qu'il en manquait 21 grammes. C'est la quantité qui fut utilisée en plusieurs reprises pour l'empoisonnement.

Wendi fut poursuivie pour l'assassinat de son mari et le ministère public informa ses conseils qu'il allait demander la peine capitale. La ligne de défense fut, pour le moins, surprenante : la veuve Andriano expliqua que sur son lit de mort, son mari lui demanda d'avouer sincèrement si elle l'avait trompée. Ne pouvant refuser une dernière volonté, elle se mit à table. Après des « non », « ce n'est pas possible », « tu n'as pas fait ça », « ce n'est pas vrai », « je ne te crois pas », « quand même pas ça », « tu mens » ... Joe trouva une énergie soudaine et décida de tuer sa femme. Pour se défendre, cette dernière le frappa avec un siège sur la tête. A ce moment-là,

voyant qu'il ne pouvait pas tuer sa femme qui avait échappé à ses griffes, Joe décida de mettre fin à ses jours. Il prit un couteau de cuisine et se décapita. Le poison, elle le lui avait administré à sa demande afin d'abrégé ses souffrances ; une sorte d'euthanasie.

C'est cette version que l'avocat raconta devant 8 femmes et 4 hommes aux visages impassibles.

- Mesdames et messieurs, nous réclamons l'acquittement. Cette femme a agi en état de légitime défense.

Le verdict tomba : coupable de meurtre au premier degré et le procès entra dans une seconde phase. Pour fonder une condamnation à la peine capitale, le procureur présenta deux facteurs aggravants : le gain pécuniaire espéré par le crime ainsi que la méthode particulièrement cruelle utilisée pour donner la mort. Le jury trouva Wendi innocente du premier chef. La simple tentative de frauder l'assurance ne pouvait pas donner un gain financier à la mort du mari. Par contre, la cruauté de la mise à mort fut retenue. Un seul facteur aggravant suffit pour que le procès aille vers sa troisième phase. La question posée au jury est simple : Wendi Andriano mérite-t-elle la peine de mort ?

L'avocat expliqua que Wendi était une femme portant des convictions religieuses fortes ; elle avait travaillé comme missionnaire. Elle s'occupa très bien de ses enfants, eut d'excellentes notes à l'école et adoptait un bon comportement en prison. Son mariage avait duré six ans pendant lesquels elle s'était bien occupé de son foyer. Pour la bonne forme, il rajouta une agression sexuelle qu'elle aurait subie : un prêtre lui aurait montré son pénis quand elle était petite.

Le jury se retira pour délibérer. Wendi et ses avocats restèrent suspendus à la décision qui pouvait tomber d'un moment à l'autre. Ils trouvaient un espoir dans le fait que jamais une femme ne fut condamnée à mort en Arizona. Quatre jours plus tard, la cour se réunit et un huissier prit une feuille de la main d'un des jurés et s'avança pour la lire : 12 votes pour la peine de mort.

Depuis 2004, Wendi Andriano attend une date d'exécution dans le couloir de la mort de la prison de Perryville.

L'affaire Clayton Lockett

Jusqu'à nos jours, les milieux conservateurs en Europe gardent un sentiment négatif sur mutations qui ont conduit à l'abolition de la peine de mort sur le Vieux Continent. Quelle que soit la position qu'on professe sur la question, il est difficile de nier qu'à l'époque où le débat était ouvert, le public fut trompé. Les abolitionnistes avaient avancé l'alternative d'une perpétuité incompressible comme étant plus digne d'une civilisation évoluée. En vérité, ils n'ont jamais eu cette intention. Leur but non-avoué était de « réhabiliter » les criminels par quelques années de prison puis les relâcher dans la nature au plus vite ; des lobbies puissants et déterminés y veillent.

Les tenants de cette vision angélique du monde n'ont fait que mutualiser la peine de mort. Au lieu que cette dernière soit sur le dos des criminels, c'est la société dans son ensemble qui doit la supporter. Il n'y a pas de peine capitale en Europe, mais la rue peut soudainement devenir un couloir de la mort quand des vies innocentes sont emportées par des multirécidivistes qui auraient dû être éliminés depuis longtemps.

Chez les abolitionnistes, le criminel est un « type génial », qui a « un cœur grand comme ça », qui « écrit des livres pour enfants », qui « compose des poèmes d'une profondeur extraordinaire » et la société est enfermée dans une attitude

vengeresse qui l'empêche de comprendre tout le bien qu'un bon assassin peut lui apporter. Dans leurs milieux, les détails du crime et la souffrance de la victime sont un tabou absolu. Par exemple, les articles qui parlent de Clayton Lockett réussissent la prouesse de ne jamais évoquer Stéphanie Neiman, sa victime.

Il ne faut pas prendre les angéliques pour des naïfs. Ils ont pleinement conscience que leurs protégés ont déjà goûté au sang humain et beaucoup sont prêts à repasser à l'acte. Devant l'invocation de cette potentialité, ils baissent les yeux et se taisent. S'ils pouvaient s'exprimer librement, ils diraient à quel point ils fichent que les victimes soient fusillées, pendues ou jetées aux lions. C'est un choix qu'ils ont fait. Un parti qu'ils ont pris.

Aux Etats-Unis, l'équation est différente. La justice dispose dans son arsenal de la perpétuité réelle. C'est généralement ce qu'on sert souvent aux tueurs de tout poil. Cela permet de les mettre hors d'état de nuire pour toujours. Certains n'auraient peut-être pas récidivé, mais comme ce risque existe, il vaut mieux laisser des criminels en prison que de voir d'honnêtes gens envoyés à la morgue.

Pour les assassinats particulièrement atroces et les criminels particulièrement dépravés, il existe une peine particulièrement cruelle : la peine de mort. Elle n'est pas prescrite de manière indiscriminée, ni automatique. Le ministère public doit prouver à la satisfaction d'un jury populaire qu'il y a des facteurs aggravants. La liste varie d'Etat en Etat, mais en général, la torture, la mutilation, l'appartenance à un gang ou les meurtres multiples sont toujours des facteurs aggravants.

Il est 22:30 ce 3 juin 1999 quand Bobby Bornt entend frapper. Cet habitant de Perry en Oklahoma n'avait aucune raison de se méfier en ouvrant la porte. Avec ses cinq mille habitants, la bourgade de Perry est une patte de mouche sur la carte à une centaine de kilomètres au nord d'Oklahoma City. Le taux de criminalité est assez bas et tout le monde connaît tout le monde.

Bornt se retrouva face à trois Noirs armés qui commencèrent immédiatement à le tabasser avec la crosse d'un fusil. Pendant ce temps, dans la chambre à côté, un bébé de 9 mois dormait. Les assaillants utilisèrent de l'adhésif pour attacher les mains de Bornt derrière son dos. A cet instant, ils furent surpris par Summer Hair, une jeune amie qui venait rendre visite. Dehors dans la rue, Stéphanie Neiman, une autre amie, attendait au volant de sa voiture sans se rendre compte du drame qui se jouait. C'est elle qui avait ramené Summer attendait patiemment son retour. A 19 ans, elle venait juste de terminer ses études et aimait jouer au saxophone. Elle était la seule enfant de ses parents.

Summer fut violemment jetée contre un mur et le canon d'un fusil pointé sur son visage :

- Va demander à ton amie de venir ! Si tu tentes de fuir, je tire

Marchant de manière robotique, Summer sortit sur le patio et appela Stéphanie. Cette dernière arrêta le moteur et arriva vers la maison. Dès qu'elle passa la porte, elle reçut plusieurs coups et dû donner ses clés ainsi que le code qui désactive l'alarme de sa Chevrolet. Les deux filles furent emprisonnées avec Bornt dans la chambre du bébé.

Summer fut entraînée dans la salle de bains et violée tour à tour par Alfonzo puis Clayton Lockett. Ils la forcèrent à une fellation puis il eut pénétration anale ainsi que vaginale. Quand ils eurent fini, ils retournèrent dans la chambre et demandèrent à tous les adultes de les suivre pour « une ballade ». Ils embarquèrent dans deux voitures qui partirent dans la nuit. Dans celle de tête, il y avait Bornt et son bébé avec Clayton Lockett qui conduisait.

Pendant quelques kilomètres, le convoi traversa une région rurale puis il s'arrêta près d'un terrain vague. Clayton s'en prit encore une fois à Summer et la viola sur le bas-côté. Pendant ce temps, le troisième complice, Shawn Mathis, un géant d'une mètre quatre-vingt-dix, présenta son sexe à Stéphanie en disant :

- Si tu veux vivre, voici ce que tu dois faire

Après qu'elle eut été violée, les hommes creusèrent rapidement une tombe peu profonde pour elle. Stéphanie fut ligotée et bâillonnée par du ruban adhésif. Ils la poussèrent dans la tombe et Clayton tira sur elle. Elle ne fut que blessée et malgré, le bâillon, elle commença à hurler. Le tireur retourna vers la voiture pour avoir un peu de lumière afin de recharger le fusil. Il tira une seconde fois sur Stéphanie, mais celle-ci continua à crier. Tout en rigolant, il ordonna à ses complices de l'enterrer vivante.

Une fois qu'elle fut recouverte de terre, il fit promettre à Summer et Bornt de garder le silence ou il reviendrait s'en occuper y compris le bébé. Ils avaient sous les yeux un échantillon de quoi il était capable. Puis, il les déposa à la maison où tout avait commencé et disparut dans la nuit. Le lendemain matin, les victimes terrorisées se rendirent chez la police.

Clayton fut arrêté immédiatement. Après quelques dénégations pour la forme, il avoua l'équipée meurtrière dans ses moindres détails. Vautré sur sa chaise, un bras derrière la tête, une cigarette dans l'autre main, il racontait aux flics, sans la moindre émotion, comment Stéphanie hurlait et toussait pendant qu'il pelletait la terre sur son visage. Il regrettait juste de ne pas avoir tué les autres pour les réduire au silence. La vidéo des aveux, in extenso, est consultable en ligne.

Depuis sa prison, il écrivit aux parents de la victime pour présenter ses excuses. Le même jour, il envoyait une lettre à un ami racontant comment il a pris plaisir à « tuer cette pute ». Sur d'autres lettres qu'il écrivait à des témoins pour les menacer, il clamait fièrement « je suis un assassin ! ».

Chez les progressistes, des faits pareils mériteraient une canonisation express. D'ailleurs, les assassins les plus cruels sont ceux qui reçoivent le plus de lettres d'admiration en prison. Rien que sur Facebook, il existe de nombreux groupes fermés où on chante leurs louanges à longueur de journée. Les forces du Mal ont toujours existé parmi nous.

Alfonzo Lockett fut condamné à perpétuité plus huit peines de vingt ans qu'il doit purger l'une après l'autre. L'autre complice, Shawn Mathis, écopa d'une perpétuité ainsi que dix-huit peines de vingt ans. Malgré leur implication totale dans ce crime atroce, la justice considéra que leurs actes tombaient en deçà de qu'il faudrait pour justifier la peine capitale.

En sa qualité de meneur, Clayton Lockett reçut plus de 2250 ans de prison, incluant 425 ans pour viol, ainsi qu'une peine de mort pour meurtre au premier degré. Après cette condamnation en août 2000, il fut consigné au pénitencier d'Etat de McAlester. De là, il commença une série d'appels sans conviction mais dans l'intention de retarder l'inéluctable. Il eut le classique « mon avocat était incompetent », puis l'incontournable « je suis malade mental et j'ai été abandonné par ma mère » ainsi que des doléances basées entièrement sur des points techniques ou de forme. Dans une lettre à la cour d'appel fédérale du « Dixième Circuit », il déclare avoir « aidé les victimes ». Il explique que lorsqu'il retourna à la maison de Bornt, il y fit le ménage, il veilla à ce que les couches du bébé soient changées puis recommanda au papa d'aller voir un médecin pour son coup de crosse sur la tête. Il objecta également sur le fait que le procureur montra aux jury les photos prises par la police pendant la récupération du corps de Stéphanie Neiman. C'est déloyal qu'on montre les photos de son crime aux gens chargés de le juger.

Quand toutes les voies de recours furent épuisées, Lockett « reçut une date » comme on dit dans le milieu des supporters de ce genre d'individus. Près de quinze ans après ses crimes, il allait enfin payer. L'exécution fut programmée pour le 29 avril 2014. Cette époque coïncida avec une campagne pour empêcher les prisons d'acheter certains produits pharmaceutiques. Au fur et à mesure que les abolitionnistes montaient la pression sur les réseaux sociaux, des laboratoires soucieux de leur image de marque annonçaient se joindre au boycott. L'Union Européenne publia également une liste de produits dont l'exportation vers les USA étaient désormais interdite. Encore une fois, les efforts des abolitionnistes

auraient été louables si leur but ultime n'était pas de remettre des gens comme Clayton Lockett à la rue. De sorte que le curseur de choix n'est plus entre peine capitale et la perpétuité incompressible, mais entre peine capitale et relaxe après une peine symbolique.

L'administration des prisons acheta des produits en ligne depuis l'Inde. Ce faisant, elle entra en trajectoire de collision avec la puissante agence fédérale de lutte contre la drogue, la DEA. Cette dernière n'appréciait pas qu'on fasse du trafic de molécules règlementées sous son nez. Des descentes furent réalisées dans les bureaux de diverses prisons et des produits chimiques confisqués.

Malgré les difficultés, le pénitencier de McAlester réussit à obtenir quelques fioles. Pour éviter la traçabilité et les représailles sur le fournisseur, la transaction se fit en cash et il n'eut ni facture, ni reçu. Toute tentative d'en savoir plus, se fait opposer le « secret d'Etat ».

Ces difficultés d'approvisionnement n'ont pas aboli la peine de mort mais l'ont rendue plus douloureuse. Les Etats ont été poussés à l'improvisation en utilisant des cocktails jamais testés mais reposant sur les seuls produits disponibles. Paradoxalement, les abolitionnistes causèrent la souffrance de leurs protégés mais en même temps, ils la souhaitent. En effet, plus il y a d'exécutions qui tournent à la boucherie, plus ils ont d'arguments contre la peine de mort.

Pour Clayton, on trouva une petite quantité de Midazolam, du bromure de vécuronium et du chlorure de potassium. Ce dernier est assez proche du sel de cuisine et se vend en supermarché ; le E508. A haute dose, il cause l'arrêt cardiaque. Le Midazolam est un puissant sédatif utilisé en anesthésie. C'est ce produit de la famille des benzodiazépines qui a causé la mort de Michael Jackson en 2009. Le vécuronium est un curarisant utilisé dans les blocs opératoires pour induire la paralysie.

Le 29 avril 2014, le condamné fut ramené dans la chambre d'exécution sous bonne escorte. Derrière une vitre, des

journalistes observaient la scène. Une fois qu'il prit place sur un brancard de chirurgie, il fut restreint par d'épaisses ceintures qui passaient sur son corps, ses jambes et ses bras. C'est à ce moment que le premier problème arriva : on ne trouvait pas de veines. Les médecins ne peuvent pas prendre part active dans une exécution sans s'attirer les foudres leurs conseils de l'Ordre. Ne restent alors sur scène que des bricoleurs au parcours incertain. On piqua sur ses bras, ses pieds et son cou sans réussir à placer un cathéter. On tenta même de trouver la veine subclavière mais sans succès. A leur décharge, un pénitencier n'est pas un hôpital et même dans les hôpitaux on rencontre parfois des gens très maladroits avec ce genre de gestes.

Après avoir perdu une bonne demi-heure, les préposés décidèrent d'aller chercher une grosse veine. L'un d'eux, qui devaient avoir quelques rudiments d'anatomie, tenta de piquer la veine fémorale. Cette dernière voyage avec l'artère fémorale qui est palpable au niveau de l'aîne. Même si elle aussi grosse que le doigt, il faut beaucoup de pratique pour l'atteindre.

Une fois que le cathéter fut posé, on plaça une couverture pliée dessus afin de ne pas exposer au public les parties génitales du criminel. A 18:23, on injecta 100 milligrammes de Midazolam d'un coup et on prit un top chrono. Normalement, en milieu hospitalier, les patients qui reçoivent des doses bien plus faibles de Midazolam n'arrivent même pas à finir de compter jusqu'à dix.

A 18:33, Clayton fut déclaré inconscient et on envoya le vécuronium puis le chlorure de potassium dans la ligne. Pourtant trois minutes, plus tard, il commença à bouger et parler de manière confuse. Puis, il releva la tête et se débâtait violement contre ses liens. Les minutes qui vont venir vont passer au compte goutte : le détenu cherche l'air, crie et tape sa tête contre le brancard.

A 18:56, comme il vivait toujours, on décida d'annuler la procédure et appeler une ambulance pour l'évacuer vers un hôpital. De toute manière, il n'y avait plus de produits pour tenter d'autres injections. L'ambulance n'eut pas le temps

d'arriver. A 19:06, le cœur s'arrêta et Clayton fut déclaré mort. Il avait 38 ans.

Un autre prisonnier qui attendait son exécution le même jour fut ramené dans sa cellule. Charles Warner avait violé et tué un bébé de 11 mois. Il sera exécuté en janvier 2015. Son agonie dura 18 minutes parce que les officiels s'étaient gourés de produit.

Lors de l'autopsie de Clayton Lockett, on découvrit que le cathéter n'était pas entré dans la veine mais l'avait traversée pour se ficher dans le muscle. Les produits injectés ne pouvaient pas partir rapidement dans la circulation. Ils furent lentement relâchés. C'est en totale conscience qu'il sentit le vécuronium paralyser inexorablement ses muscles jusqu'à l'asphyxie totale ; il eut la mort d'une personne enterrée vivante qu'on recouvre peu à peu de terre. A la différence de sa victime, il n'eut personne dans la salle pour rire ou lui mettre un sexe dans la bouche.

Interpelé quelques jours plus tard par des journalistes, le républicain Mike Christian, un membre de la Chambre des Représentants de l'Oklahoma résuma le sentiment des fonctionnaires de l'Etat en ces mots : « Je sais que ça peut vous sembler dur, mais en tant que père et ancien homme de loi, je me fiche complètement que gens comme Lockett soient tués par une injection létale, par une chaise électrique, un peloton d'exécution, une corde, une guillotine ou donnés en nourriture aux lions ».

Sur ces choses-là, le milieu n'existe pas. Chacun doit choisir son camp et s'y tenir.

Morts sur le plateau

Le Conquérant

Tourné en 1956 avec un budget de 6 millions de dollars, Le Conquérant reste dans les mémoires comme l'un des pires films de l'histoire du cinéma. Près de 60 ans après sa sortie dans les salles, les commentaires sont toujours acerbes et les critiques ne décolèrent pas. John Wayne looké en Gengis Khan déclamant des poèmes shakespeariens fait office d'une gaffe de casting. Le public le plus complaisant va jusqu'à le trouver drôle tellement il est grotesque.

Pourtant, ce film aux allures de mauvaise blague a causé la plus grande hécatombe de l'histoire d'Hollywood.

Afin de simuler les steppes arides de Mongolie, toute l'équipe de tournage s'est déplacée vers le désert de Mojave. Ils ont localisé un coin propice près de la ville de St-Georges aux confins de trois Etats : l'Utah, l'Arizona et le Nevada. Ces lieux désolés servent tour à tour de décors pour films western, d'épopées historiques ou de voyages sur la lune.

Là où la température avoisine les cinquante degrés à l'ombre, toute forme de vie évoluée est oblitérée. Dès que l'on s'éloigne des interstates interminables fréquentées par d'énormes camions, il n'y a que de la terre battue, du sable et des rochers qui s'étalent à perte de vue. C'est dans cette

région, dans un endroit secret, que l'armée américaine réalisa ses premiers essais nucléaires. Des bombes atomiques grandeur-nature explosèrent régulièrement au-dessus du désert. Des techniciens fascinés observaient sans protection d'immenses champignons monter à des kilomètres dans le ciel. Les USA entraient dans l'ère de l'atome.

Coup de malchance, l'équipe de tournage du Conquérant arriva dans une zone contaminée où chaque pierre, chaque cactus et jusqu'au moindre grain de sable émettaient des rayons mortels. Sans se rendre compte, les acteurs et l'équipe qui les accompagnait s'exposaient aux radiations gamma. Au fil des jours, les doses absorbées s'accumulaient. Un par un, chacun selon son organisme, ils entraient progressivement dans une zone de dommages irréversibles.

Une fois le tournage des extérieurs terminé, plus de 60 tonnes de sable furent pelletées puis envoyées par camion à Hollywood ! En effet, il fallait garder la même couleur et texture pour recréer des décors en intérieur. Des semi-remorques déversèrent leur chargement mortel aux studios de la Radio Keith Orpheum à Los Angeles. Là encore, des dizaines d'autres personnes vont manipuler le décor et en respirer les poussières.

Le « navet » sort dans les écrans et l'histoire est oubliée. Quelques années plus tard, les 220 personnes qui ont – de près ou de loin – participé au film commencent à tomber malades. Plus de 90 sont atteints de cancer et commencent à en mourir. Le réalisateur, Dick Powell, se plaint d'allergies mais les médecins découvrent des tumeurs malignes qui envahissent sa poitrine et son cou. Il en décèdera en janvier 1963 à l'âge de 58 ans. La même année, l'acteur Pedro Armendáriz – qui tenait le second rôle dans le funeste film – commence à avoir des douleurs au niveau des hanches. Les médecins lui annoncent qu'il souffre d'un cancer terminal au niveau des reins. Dans les semaines qui suivent, il finit difficilement le tournage du James Bond « Bon Baisers de Russie » avec Sean Connery puis revient à l'hôpital en cachant un pistolet dans ses affaires. Quand les médecins confirment l'évolution négative

de la maladie, il se suicide en se tirant une balle dans le cœur. Il avait 51 ans.

En 1964, John Wayne est diagnostiqué d'un cancer des poumons mais il en réchappe de justesse après l'ablation de son poumon gauche. La pathologie est mise sur le compte des cigarettes qu'il fume sans arrêt. Sa légende parle de six paquets par jour. Plus tard, en 1979, il meurt d'un cancer de l'estomac qui n'a pas pu être enrayé.

En 1973, Susan Hayward, premier rôle féminin du film est atteinte d'un cancer au cerveau. Elle meurt deux ans plus tard dans sa maison de Beverly Hills ; elle avait 57 ans.

En 1974, Agnes Moorehead, second rôle féminin du Conquérant meurt d'un cancer de l'utérus. Elle était bien connue par le public pour avoir joué le rôle d'Endora dans la série télévisée « Ma Sorcière Bien Aimée ».

Il faut attendre 1980 pour que l'hebdomadaire américain People sorte un article détaillé relatant les étranges « coïncidences » et l'hécatombe touchant l'équipe de tournage. Le directeur de la section « radiologie et santé » de l'Université de l'Utah déclare que vu le nombre de malades 91 sur 220 personnes concernées, on peut parler d'épidémie de cancer. Jusqu'à nos jours, la question fait controverse. Les studios hollywoodiens n'ont jamais admis ces faits afin de ne pas s'exposer à des poursuites de la part des ayants droits ou de leurs survivants.

La Quatrième Dimension

Autre tuerie qui fait moins controverse, c'est quand trois acteurs se font déchiqueter par un hélicoptère sous le regard de nombreuses cameras. Cette horrible histoire se déroule sur le tournage de la série « La Quatrième Dimension ». L'esprit est de faire voyager dans le temps un homme blanc raciste pour qu'il souffre lui-même des injustices qui ont jalonné la violente Histoire de l'humanité; vaste programme !

Dans la scène qui se termine en drame, le héros – incarné par Vic Marrow – se retrouve au Vietnam où il doit sauver des enfants asiatiques de l'avancée des troupes US déterminées à massacrer tout le village. Les bons sentiments se ramassent à la pelle mais l'organisation du tournage laisse à désirer. Des enfants aux yeux bridés sont recrutés illégalement et on les fait travailler de nuit dans un environnement dangereux. Lors des tournages, des armes crépitent alors que d'énormes explosions sont déclenchées pour reproduire une atmosphère de guerre. Afin de contourner le code du travail, les parents sont payés en liquide ; ils reçoivent 500 dollars cash dans une enveloppe. Ce sont des immigrants chinois et vietnamiens. Ils ne parlent pas un mot d'anglais mais on leur fait la leçon : les enfants sont volontaires et participent pour s'amuser uniquement. Dans la production, certains en plaisantent : « si ça se découvre, on va tous en prison ! », mais la lutte contre le racisme vaut bien quelques sacrifices.

Pour la scène qui va suivre, des assistants expriment leurs doutes. Faire jouer des gamins au milieu d'un champ de mines survolé en rase-mottes par un hélicoptère semble trop dangereux. Comme ces vètements seront surtout filmés en plan large, ils recommandent l'utilisation de poupées ou de mannequins en taille réelle et habillés de manière à faire illusion. De loin et dans le feu de l'action, le téléspectateur ne verrait pas la différence. Le réalisateur, John Landis, s'oppose à l'idée et refuse tout débat sur ce point. Lui, c'est un jusqu'aboutiste qui veut du réalisme à tout prix. Sur les scènes de combat, il fait tirer à balles réelles quitte à se brouiller avec Steven Spielberg qui reprouve le procédé et claque la porte.

La scène fatale commence peu avant minuit le 23 juillet 1982 sur un terrain de motocross désaffecté. L'acteur principal doit sauver une fillette et un garçon - 6 et 7 ans – qu'il trouve dans un village indigène. Il les prend sous les bras et se met à courir vers un lac peu profond. Tout autour d'eux, les explosions se succèdent. Puisque nous sommes au Vietnam, un hélicoptère

UH-1 Iroquois piloté par un vétéran arrive sur la scène. Equipé d'un puissant phare, il balaie la nuit et poursuit les fuyards.

Action ! Les cameras tournent. Plus de cent personnes observent le déroulement d'une des scènes les plus spectaculaires du film de propagande. Vic Marrow arrive affublé des deux gamins qu'il porte difficilement. Les techniciens lancent les pétards et les feux d'artifice alors que l'hélico – au profil rendu familier par des années de guerre - entame la chasse à une hauteur de quelques mètres seulement.

Nous sommes loin des actions chorégraphiées et minutées avec précision. Les détonations violentes se succèdent de manière aléatoire et anarchique. Des gerbes de flammes, d'eau et de terre sont projetées dans le ciel élevant des colonnes de fumée. C'est Stalingrad. La scène prend les allures d'un authentique champ de bataille.

Une première explosion envoie de la boue contre les vitres de l'Iroquois. Le pilote balance un juron et sort la tête par un hublot ouvert. Même les Viêt-Cong n'envoyaient pas la purée avec une telle violence. La main crispée sur le manche du collectif, il fait glisser la machine au-dessus du lac vers une plateforme hérissée de cameras.

Soudain, il survole un canon vertical qui fait feu à ce moment précis. La petite hélice anti-couple située à l'arrière est endommagée. L'appareil est hors contrôle. Pendant quelques secondes, le pilote tente de reprendre le dessus mais son combat est voué à l'échec. L'hélicoptère s'incline dangereusement et le rotor principal fouette la surface de l'eau en passant à travers les acteurs. Vingt centimètres avant ou vingt centimètres après, ça aurait fini par un « putain ! Tu as failli me couper en deux ! ». Combien de drames auraient été évités, de destins changés si la providence avait offert une seconde, un mètre ou une autre chance ?

Le choc de la pale contre l'eau est d'une brutalité inouïe. Du sang, des os et de la matière cérébrale jaillissent des têtes déchiquetées.

Personne ne bouge. Est-ce un effet spécial réalisé en direct ? Soudain, la mère de la gamine déchire le silence en hurlant. Elle vient d'apercevoir le corps sans tête de sa fille. Vic Marrow est aussi décapité et sa tête transformée en bouillie. Le second enfant est également tué. Des techniciens rentrent dans l'eau mais ne trouvent que des cadavres en lambeaux. Pour tous, la mort a été instantanée. Le pilote, secoué mais indemne, arrive à s'extraire de sa cabine.

Dans son script, l'acteur principal devait semer l'hélicoptère et dire exactement ceci aux enfants : « Je vais veiller sur vous. Rien ne pourra vous faire du mal. Je vous le promets. Je vous le jure devant Dieu. ». Rajoutez un gros plan avec les larmes aux yeux, une musique de fond qui augmente crescendo et vous avez une scène tournée par une industrie cynique pour qui toutes les ficelles sont bonnes pour se faire de l'argent.

Pendant les années qui suivirent, vous ne trouverez aucun film où il y a des cascades avec des hélicoptères et encore moins impliquant des mineurs. C'est bien plus tard - avec l'arrivée des effets spéciaux informatiques - qu'on remet ces scènes au goût du jour en utilisant des images composites tournées séparément. La Quatrième Dimension arriva sur les écrans la même année de l'accident mortel. Les génériques de début et de fin ne font aucun hommage ou allusion au drame.

Le Corbeau

Beaucoup de films à faible budget sont tournés en Caroline du Nord. Cet Etat encourage l'industrie avec des abattements fiscaux et des conditions de travail très flexibles. Pourtant, ce manque d'encadrement crée des situations dangereuses avec des techniciens peu qualifiés cumulant plusieurs emplois à la fois.

Le Corbeau est un film d'horreur violent où un homme assiste au viol de sa femme par un gang de barbares. Le couple est finalement tué mais le mari sort de sa tombe et se transforme en revenant assoiffé de vengeance. L'agression initiale permet de justifier les 90 minutes de violence qui vont suivre.

Le rôle principal est tenu par le fils unique de Bruce Lee, Brandon Lee. C'est ce dernier qui sera flingué pour de vrai durant le tournage. En fait, il a été tué par une arme chargée à blanc mais dans une séquence d'évènements totalement extraordinaire. Lors de la première répétition, on met dans le pistolet une cartouche sans poudre mais avec une vraie balle. Quand l'arme est actionnée, l'amorce brule et provoque juste un peu de pression pour déloger le projectile qui va s'engager dans le canon et y rester. Par la suite, le pistolet est rangé dans le coffre d'une voiture pendant une semaine jusqu'au moment où on vient le chercher pour le tournage de la scène définitive.

Le technicien charge une cartouche dite « à blanc ». C'est-à-dire qu'elle contient juste de la poudre et l'amorce. Vers l'avant, elle est fermée par un morceau de papier. Personne ne remarque qu'il y a quand même une balle coincée dans le canon.

L'enregistrement débute et un acteur tire sur Brandon Lee depuis une distance de cinq mètres environ. A la surprise générale, ce dernier tombe au sol et commence à saigner de l'abdomen. La cartouche de 44 Magnum a eu assez de puissance pour déloger la balle et l'envoyer avec une force presque équivalente à celle d'un tir normal. Le projectile pénètre près du nombril et cause des dégâts importants. Dans cette zone, il n'y a pas nécessairement d'organes vitaux. Par contre, au fond, presque contre la partie frontale de la colonne vertébrale il y a l'aorte descendante. C'est elle qui plus bas va se séparer pour donner, entre autre, les deux artères fémorales. A son passage dans l'abdomen, elle est aussi grosse qu'un tuyau d'arrosage. A chaque battement du cœur, le sang jaillit en pulsant comme s'il avait été activé par une pompe Michelin.

Brandon est immédiatement évacué vers l'hôpital où les chirurgiens s'acharnent pendant six heures pour le ramener à la vie. Il est jeune et c'est un costaud. Son corps réagit bien ; il a les statistiques pour lui. Cependant vers une heure du matin, il tombe dans le coma et cesse de répondre. Ses collègues et ses proches sont prévenus : il vient de mourir. Comme le veut

la procédure, le légiste réalise une autopsie et note GSW, pour « gunshot wound », dans le formulaire indiquant cause du décès.

La Kabala dit qu'un homme doit faire très attention quand il atteint l'âge auquel est mort son père plus ou moins cinq ans. Brandon Lee avait 28 ans. Il a été enterré près de son père, Bruce Lee, décédé mystérieusement à l'âge de 32 ans en 1973.

Espion Modèle

Une des premières règles qu'on apprend sur un stand de tir, est qu'une arme doit être tout le temps considérée comme chargée. On ne la pointe sur une personne que si on a l'intention de la tuer. Les scènes de cinéma sont tournées avec des revolvers chargés à blanc. Ils contiennent des cartouches normales auxquelles on a retiré la balle à la pince. Celle-ci est remplacée par un bouchon en papier ou en plastique. Le tir provoque du bruit mais seuls des gaz chauds sortent du canon. A une distance raisonnable, ils ne présentent aucun danger mais à bout portant, ils peuvent bruler ou même tuer. L'acteur Jon-Erik Hexum en fit la terrible expérience lors du tournage d'un épisode d'Espion Modèle; une série de l'incontournable Glen A. Larson pour CBS.

La scène prévoyait que Jon-Erik tire avec un pistolet de type Magnum .44 chargé de balles à blanc. Cette arme très puissante semble être la préférée d'Hollywood à cause de sa forte présence à l'écran. Comme souvent, la première prise se passe mal et doit être refaite. En attendant, le réalisateur annonce une pause.

L'acteur s'ennuie dans son décor et cherche un moyen pour tuer le temps. Il a toujours le flingue en pogne et l'inspecte comme fasciné par le danger qu'il représente. Il décide de tenter une expérience qui surprend tout le monde : il place le canon contre sa tempe et fait feu. Il émet un cri et tombe à la renverse avec une expression d'agonie sur son visage. Les techniciens affolés arrivent et constatent immédiatement la gravité de la situation. Jon-Erik est affalé sur un lit et des

cataractes rouges jaillissent d'un trou béant sur sa tempe. Une serviette de bain est appliquée contre sa tête pour retarder l'hémorragie mais elle ne fait que se gorger de sang.

Dès que l'alerte est donnée, l'opérateur du numéro d'urgences, le 911, assure qu'une ambulance est déjà en chemin. Sans attendre, un technicien rapproche un véhicule 4x4 Toyota Station du studio. On fourre le blessé dedans et il démarre en trombe pour l'hôpital de Beverly Hills.

Jon-Erik Hexum est admis au bloc opératoire dans un état désespéré. Une radio de neurochirurgie révèle l'horrible étendue des dégâts : l'explosion de la poudre contre la tête a été si puissante qu'un morceau d'os de la taille d'une pièce de vingt centimes s'est écaillée de la partie droite de la boîte crânienne et est allée finir sa course contre la partie intérieure de la tempe gauche. Par cette extraordinaire transmission des forces de la physique, le crâne n'a jamais été percé mais le cerveau est traversé de part en part par un morceau d'os de la victime elle-même.

Quand les neurochirurgiens accèdent finalement au cerveau, celui-ci a déjà commencé à se liquéfier et nécroser par endroits. Des zones entières ne reçoivent plus d'oxygène. Le fragment d'os a agi comme une balle en détruisant tout sur son passage. Correctement chargé, un Smith & Wesson calibre 44 arrache la voûte crânienne comme le vent souffle un chapeau. La légende dit même qu'il est capable d'arrêter une camionnette à cent mètres. A bout portant, même une cartouche à blanc peut créer l'épouvante.

L'équipe médicale referme tout et envoie le patient aux soins intensifs. Dans le rapport qu'ils rendent public, l'état de Jon-Erik Hexum passe de sérieux à critique. En fait, il est cliniquement mort; il ne reste qu'à informer la famille et décider conjointement du meilleur moment pour couper les appareils d'assistance. Ceci sera fait six jours plus tard ; il avait 26 ans.

L'Epée du Sultan Tipu

Les lieux de tournage restent toujours dangereux. Le plus gros désastre de l'histoire du cinéma a eu lieu en Inde sur le plateau de la série « l'épée du Sultan Tipu » le 8 février 1990. Le second épisode met en scène le mariage fastueux du sultan...

Le décor est placé en intérieur dans un gigantesque studio situé à Mysore. Des milliers de sacs en toile et de la mousse d'isolation sont placés sur le plafond et contre les murs. On apporte aussi des feux d'artifice appelés « pots de fleurs ». Il s'agit effectivement de gros pots remplis de poudre qui crachent du feu et des étincelles.

On tourne !

Pour donner du punch au spectacle, les moyens pyrotechniques entrent en jeu. Des dizaines de pots se transforment en autant de geysers de feu et de lumière. Quelques secondes plus tard, le décor s'embrase. Le studio se transforme en un four qui emprisonne ses occupants. Une des portes de secours est bloquée par des caméras. Ceux qui vont dans sa direction n'en sortiront jamais. Les autres, vêtements en feu, surgissent par la porte frontale et se jettent dans la fontaine située en face du studio.

Quand les pompiers arrivent, ils ne peuvent plus rien faire pour ceux qui sont à l'intérieur. Tout en arrosant d'eau, ils savent qu'un nombre indéterminé de personnes ont péri dans le studio.

L'acteur principal, Sanjay Khan, est brûlé sur 65% de son corps et subira 72 opérations chirurgicales dans les mois à venir. Les autres techniciens recevront un dédommagement de l'ordre de 100 Euros pour le traumatisme.

Quand les pompiers rentrent dans les ruines fumantes du studio, ils trouvent 62 corps calcinés.

Les cinq enterrements de Floyd Collins

Cette histoire fut l'une des plus grandes nouvelles de l'entre-deux-Guerres. A une époque où il n'y avait pas la télévision, toute l'Amérique resta scotchée à sa radio en guettant les moindres dépêches.

Nous sommes dans le Kentucky en janvier 1925. Cet Etat qui comptait 17 distilleries fut durement frappé par la prohibition. Privés des revenus du whisky, les locaux cherchaient à promouvoir le tourisme local. Les particuliers commençaient à disposer de voitures et partaient à la découverte. La Ford T leur donnait des ailes.

Ces mêmes eaux pures qui ont fait la qualité du bourbon du Kentucky ont coulé pendant des millions d'années dans ses sous-sols. Elles ont formé des grottes recelant d'impressionnantes formations géologiques. En plus des stalagmites, on y trouve des chutes d'eau figées, des lacs sous terrains et des pierres semi-précieuses polies par le ruissellement. On y a également découvert les restes momifiés et les excréments pétrifiés d'hommes préhistoriques.

A l'époque, une famille, les Croghan, exploitait la grotte du « Mammoth ». Ce système, le plus grand au monde, comporte plus de 600 kilomètres de passages. Les gens venaient de loin pour le visiter. Un hôtel de 25 chambres tournait à plein régime pour les accueillir. Bien sûr, les visiteurs ne prenaient aucun danger pour aller dans les

entrailles de la terre. Ils y descendaient comme vous prenez le métro : par le biais d'escaliers et d'ascenseurs qui débouchaient sur des chemins balisés et éclairés.

Une seconde famille, les Morrison, avait découvert sur sa terre une nouvelle entrée vers le système de grottes. Comme elle se situait plus proche de la route principale, elle siphonna rapidement une bonne partie des touristes. Malgré une guerre juridique avec les Croghan, les Morrison connurent une ascension fulgurante.

Dans la région, tout le monde voulait sa part. On creusait sans cesse dans l'espoir de trouver un Eldorado sous-terrain. Les médias parlaient de « la guerre des cavernes ».

Certains avaient trouvé des grottes mais elles étaient trop modestes ou trop loin de la route pour être viabilisées commercialement. Ils se contentaient alors de casser les onyx et autres pierres au marteau pour aller les vendre sur le bord de la route.

Depuis qu'il était enfant, Floyd Collins se glissait dans les moindres crevasses et tunnels à la recherche de la grotte du siècle. Marchant à travers champs au lever du soleil, il devinait plus qu'il ne voyait ces colonnes de vapeur correspondant à la terre qui respire. La tête première, il s'enfonçait dans les « trous de respiration » et, telle une taupe, il disparaissait sous terre pour surgir des kilomètres plus loin. Il suivait aussi les traces des bêtes. Depuis toujours, elles se cachent dans les méandres souterrains. Elles en connaissent les moindres recoins.

En grandissant, Floyd commença à trouver une dimension spirituelle à ses virées. Il disait qu'il ressentait le magnétisme terrestre à travers son corps. Beaucoup de spéléologues ou même de simples visiteurs de grottes disent ressentir quelque chose de surnaturel une fois sous terre. En général, une fois qu'on commence à trouver un côté mystique à une grotte, c'est qu'on n'est pas loin d'y crever.

Un jour, en se faufilant sous un gros rocher où un lièvre avait disparu, il découvrit une grotte de six-cent mètres de long. Lui

et son frère creusèrent pendant plusieurs semaines pour aménager une entrée qui ne ferait pas trop peur aux touristes de la ville. Le rocher fut réduit en miettes à l'aide de dynamite puis un chemin fut tracé dans la pierre. La grotte des Collins était petite mais spectaculaire par les formations géologiques qu'elle recelait. Les murs comportaient de magnifiques fresques florales composées de calcaire. Par contre, elle se trouvait très loin de la route principale et seul un étroit chemin tortueux et inconfortable permettait d'y accéder. Jamais elle ne connut le succès. Quelques amateurs s'aventuraient mais les profits restaient maigres.

Grisé par sa découverte, Floyd commença à proposer ses services dans la région. Il offrait un deal simple : « J'explore sous votre terre. Si je trouve quelque chose, on fait moitié – moitié ». Durant ses recherches, le propriétaire lui fournissait le gîte et le couvert. Le plus souvent, les explorateurs de la condition de Floyd mourraient écrasés par un rocher ou enterrés vivants avant d'avoir trouvé quoi que ce soit. Et quand bien même ils trouvaient, n'ayant qu'un contrat verbal, on les flouait sans scrupules. Sous un fin vernis de religion, la population était sans foi, ni loi.

En ce janvier 1925, Floyd cherchait frénétiquement une autre entrée au système Mammouth. La terre du client se trouvait toute proche de la route principale. Une découverte à cet endroit ferait de lui un homme riche ; pensait-il. La dernière semaine, il passa ses journées à enfouir des caisses de dynamite dans le sol puis les faisait exploser. Il sondait les crevasses résultantes à la recherche d'un début de tunnel. Le soir, il mangeait du porc salé et puis s'endormait dans une grange.

Le 29 janvier, entre deux rochers, il mit à jour un tunnel étroit mais prometteur. Comme le sol était trop trempé par les récentes averses, il le couvrit de branchages et bouta un grand feu qu'il alimenta pendant des heures pour l'assécher. Ce n'est que le 30 au matin, un vendredi, qu'il décida de se glisser dans le tunnel. Comme le diamètre n'était pas plus grand que celui d'une corbeille, il dut retirer sa veste qu'il posa sur le rocher.

Elle restera en témoignage silencieux qu'un homme est parti par là.

Le tunnel suivait une pente qui le faisait progressivement descendre sous terre. Floyd rencontra un premier étranglement qui le força à avancer par de petits mouvements de reptation. L'espace était si serré, que ses bras restèrent emprisonnés le long de son corps. Seuls des petits coups donnés par la pointe des pieds lui permettaient d'évoluer. Il avait l'habitude de négocier des passagers plus difficiles encore. Tout aussi étroits, mais qui faisaient des spirales ou formaient des siphons pleins d'eau boueuse ne laissant que quelques centimètres pour respirer un air chargé de poussière et d'émanations.

Quelques mètres plus loin, le tunnel s'élargit lui permettant de ramper jusqu'à un second goulot tout aussi étroit que le précédent. Dès qu'il passa celui-ci, un puits vertical s'ouvrit devant lui. Il avait l'aperture d'une bouche d'égout et s'enfonçait sur trois ou quatre mètres. A la lueur de la lampe à kérosène, Floyd jugea qu'un autre tunnel partait du fond de cette cheminée.

Les jambes en premier, maniant difficilement la lampe, il se laissa glisser dans le puits. Avec les coudes et les pieds, il freinait sa chute en soulevant un nuage de poussière crayeuse alors que des petits cailloux se déchaussaient des parois et le précédaient vers la fosse. Quand il arriva à la base, il constata qu'un tunnel partait en s'enfonçant à 45 degrés. De section ovale, il offrait à peine assez d'espace à un homme de son gabarit pour tenir dedans mais pratiquement sans possibilité de se mouvoir. En y entrant, il dut placer ses deux bras le long de son corps. Souvent, c'était la seule manière de négocier de tels passages. Les bras restaient emprisonnés jusqu'à la sortie de l'autre côté ; si autre côté il y a.

Il avançait sur le dos en trainant la lampe au bout d'une corde. Son visage frôlait la paroi faite de calcaire friable où de grosses pierres denses s'enchâssaient de manière instable. Ayant développé un fort instinct pour la géologie, Floyd sentit une vague d'inquiétude le parcourir. Les chemins tortueux qu'il parcourait d'habitude semblaient avoir été façonnés par

la nature depuis des temps immémoriaux. Parfois, du roc aussi dur que l'acier en formait les contours. Quand un animal malade s'y cachait pour mourir, on trouvait son squelette intact et non dérangé dix ou vingt-mille ans plus tard. Même si ces endroits vivaient, ils vivaient trop lentement pour qu'on puisse le constater.

Par contre, les boyaux dans lesquels Floyd s'était engagé semblaient récents, instables et précaires. Le genre de passage qui est là aujourd'hui, mais qui peut disparaître demain sous l'impulsion de forces invisibles.

Justement, alors qu'il gagnait péniblement les centimètres, de plus en plus de petits cailloux se détachaient sur son passage et ruisselaient autour de son corps.

Il finit par arriver dans un tunnel plus large mais il était déjà au bout de ses forces. Il explorait depuis deux heures seulement, mais il n'avait qu'une seule envie : retrouver l'air libre. La seule partie dangereuse, était cette pente qui remontait vers le puits vertical. Une fois franchie, c'est comme s'il était dehors.

Ne pouvant pousser sa lampe devant lui, il décida de la balancer le plus loin possible puis la rejoindre. Conçue pour être malmenée dans tous les sens, elle devait supporter les chocs ou rouler sur elle-même sans s'éteindre. Cependant, la lampe émit un craquement sinistre puis la grotte fut plongée dans une totale obscurité. Pour un explorateur de son expérience, ce n'était qu'une simple contrariété. Même les rares bêtes qui hantent ces lieux sont aveugles parce que la vision n'est pas un sens essentiel.

A tâtons, il trouva l'entrée du tunnel ascendant et s'y engouffra en rampant sur le dos et la tête première. Ses deux bras étaient comme des masses inutiles emprisonnées le long de son corps. Avec ses pieds, il poussait le long de la paroi instable pour avancer jusqu'à ce que sa tête arriva dans le puits vertical. Encore un petit coup et il pourrait se lever. Ce « petit coup » déchaussa une pierre qui tomba sèchement sur sa cheville gauche. La pierre ne pesait pas lourd mais ne laissait plus de place pour qu'il retire son pied. Tout en se tortillant, il

essaya de la repousser avec son pied droit mais bientôt celui-ci fut bloqué à son tour. Chaque mouvement, faisait tomber plus de pierres qui venaient obstruer le très faible espace qu'il y avait entre lui et les parois. Plus il se débattait, plus la terre se serrait sur lui comme un étau implacable. Quand il ne put plus bouger du tout, il se retrouva sur le dos, penché en arrière comme sur un siège de dentiste avec seule la tête qui dépassait partiellement dans un puisard obscur. Ses deux bras étaient toujours emprisonnés sous son corps. Comme un malheur n'arrive jamais seul, une première goutte d'eau de ruissèlement tomba sur son front puis d'autres suivirent avec une horrible régularité. Même si personne ne pouvait l'entendre, il se mit à crier. C'était le vendredi 30 janvier aux environs de midi.

Le samedi matin, le propriétaire chez qui Floyd mangeait et passait la nuit constata qu'il n'était pas rentré. Dans un premier temps, il supposa qu'il était parti chez les voisins. Par acquis de conscience, il partit leur demander mais tous réalisèrent en même temps que personne ne l'avait vu revenir de son expédition. Ils décidèrent d'aller en avoir le cœur net. A l'entrée de la grotte, ils se réunirent en silence autour de sa veste qui reposait sur le rocher.

- Nous devrions avertir sa famille, suggéra quelqu'un

Dans les heures qui suivirent, de plus en plus de monde arriva sur le terrain mais personne n'osa aller dans le tunnel. Les gens s'installèrent par petits groupes sous les arbres à siroter de l'alcool de prohibition en discutant à voix basse. Dans l'après-midi, quelques feux de camp apparurent.

C'est le frère de Floyd, Homer, qui fut le premier à l'atteindre. Ce dernier était en dehors de la ville et s'était arrêté à une station d'essence. C'est le pompiste qui l'informa qu'il y avait une personne bloquée sous terre depuis la veille. Durant son enfance, il avait accompagné Floyd dans les sous-sols et tout appris de lui.

Il se mit en slip pour pouvoir avancer dans les boyaux de la grotte. Quand il balança sa lampe au-dessus du puits vertical,

il vit la tête de Floyd. Ce dernier était affamé, déshydraté et avait déjà perdu le sens du temps.

Homer quitta la grotte en annonçant « Il est vivant ! Il est vivant ! ». Quelques minutes plus tard, il y retourna avec de l'eau et des saucisses. Il commença à nourrir son frère tout en évaluant l'horrible situation dans laquelle il se trouvait. Puis, à l'aide d'un petit récipient en métal, il creusa autour de lui.

Peu à peu, il réussit à dégager un peu le haut de son torse et ses épaules. Mais plus il avançait, plus sa frustration grandissait. La terre se compactait en formant une gangue de calcaire et de gravier solide qui ne se laissait pas entamer. Trois heures plus tard, complètement épuisé, il se traina jusqu'à l'extérieur. Il eut fallu plusieurs personnes qui travaillent en relais sans jamais s'arrêter, mais aucun volontaire n'osait s'aventurer.

Un groupe de jeunes proposa son aide. Homer leur donna la nourriture et ils disparurent dans le tunnel. Un peu plus tard, ils ressortirent expliquant comment ils avaient discuté avec le prisonnier et comment il mangea de leurs mains. Ils mentaient effrontément pour obtenir quelques pièces.

Tout le samedi passa sans qu'un effort organisé et sérieux ne soit mis en place pour le sauvetage. Seul Homer et quelques gars encore sobres s'aventuraient dans la grotte mais leurs efforts restaient vains.

Le dimanche matin, trois journaux de Louiseville, à 150 km de là, publièrent des articles contradictoires. Le Courier et le Times publièrent chacun un court article indiquant qu'un homme était bloqué dans une caverne. Un troisième journal, plus petit, le Herald Post écrivit qu'un homme avait été secouru d'une caverne et pour saler, il y ajouta moult détails complètement fantaisistes y compris une interview de la victime. Fulminant, le rédacteur en chef du Courier, Neil Dalton, téléphona à son correspondant provincial :

- On s'est fait avoir par le Herald ! Notre article était déjà hors-jeu au moment de mettre sous presse !

- Ils ont tout inventé pour vous doubler. Ils ont juste fait de l'anticipation en espérant que les événements leur donnent rapidement raison. La population ici est sous le choc. Il y a au moins une centaine de personnes sur les lieux et le gars est toujours sous terre.

- Ok, j'envoie un reporter

Intrigué, le rédacteur en chef entra en contact avec la police et les pompiers de Louiseville pour leur demander d'intervenir. Même en offrant le sponsoring du journal, il essuya un refus catégorique. Personne n'avait envie de faire des heures de route avec des camions et de l'équipement lourd pour un pauvre diable qui serait mort ou sorti d'affaire le temps qu'ils arrivent.

Désespérant de l'aide des autorités, il demanda à l'un de ses meilleurs journalistes de se rendre à Cave City sur le champ. William Miller n'avait que 21 ans, mais déjà une longue expérience de terrain. Il avait gagné des gallons et construit une carapace en couvrant du fait divers sur les traces de la police. Scènes de meurtre, accidents, crimes du Ku Klux Klan, épidémie de diphtérie... plus rien ne le choquait. Dans la profession, on le surnommait « le moustique » à cause de ses un mètre soixante-cinq pour cinquante-trois kilos.

Il arriva sur site le lundi matin. Avant de le déposer, le taxi traversa des chemins autour desquels d'interminables champs en friche se succédaient avec tristesse et monotonie. Sur les indications de son chauffeur, il marcha quelques centaines de mètres le long d'une chemin boueux bordé par un ravin soutenu par des poutres qui l'empêchaient de s'écrouler. Puis, il déboucha sur un vaste terrain où des hommes à la mine grave préparaient du café dans un bidon posé sur un feu de camp. La température ne dépassait pas les -5 degrés.

Parmi les hommes, dont certains en haillons, Miller reconnut un confrère de l'Evening Post. Il portait un manteau en laine par-dessus un costard trois-pièces. Sa cravate rayée finissait de lui donner un air insolite en ces lieux.

Comme Homer venait de surgir du tunnel, Miller en profita pour l'aborder.

- Vous êtes bien le frère de l'homme coincé dans la grotte ? Il est en vie ?

- Encore un journaliste ? Si vous voulez savoir, faites votre travail jusqu'au bout et allez voir avec vos propres yeux

- Je viens avec vous alors ! Répondit Miller surpris lui-même par le défi qu'il venait de relever.

Homer entra en premier suivi par un autre gars puis le journaliste. Ce dernier n'avait jamais mis les pieds dans une grotte et ressentit immédiatement un malaise qui ne fit qu'empirer au fur et à mesure qu'il avançait. Par endroits, le tunnel était à moitié rempli d'eau boueuse qui lui arrivait jusqu'au menton. Sur son passage, des petites pierres s'arrachaient et d'autres, plus grandes, menaçaient de suivre.

Dès qu'ils arrivèrent au premier goulot d'étranglement, les deux hommes qui le précédaient s'écrasèrent contre la paroi pour laisser passer Miller :

- Tu passes en premier. A partir de cet endroit, ça deviendra trop étroit pour échanger nos positions.

Miller se coucha dans une boue glacée et se mit à ramper en tremblant de froid et de peur. Ouvrant ainsi la marche, il finit par arriver à un puits qui descendait verticalement. Il balança sa lampe dans le vide et appela :

- Floyd ! Floyd ! Vous êtes là ?

- La lumière ! Vous me faites mal !

La tête de Floyd n'était qu'une masse de boue qui parlait. La voix semblait si lointaine. Miller s'avança encore et descendit dans le puisard. Il posa un pied de chaque côté de la tête puis se pencha autant qu'il put pour s'en approcher. Le visage de Floyd était couvert d'un chiffon huilé pour le protéger de l'eau qui gouttait. Toute la partie au niveau des reins et plus bas disparaissait sous éboulement qui l'enfermait. Miller trouva le courage de murmurer quelques mots de réconfort, puis

escalada le puits. Lors du franchissement du premier tunnel, il tomba d'épuisement. Malgré la claustrophobie et son cœur qui battait la chamade, il resta figé de longues minutes.

Sortir était encore plus difficile parce que les tunnels remontaient. Il mit presque une heure pour surgir dans le champ en friche. Il tomba à genoux, cacha sans visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Vers les coups de midi ce lundi, un camion de pompiers de Louiseville arriva comme par miracle. Le lieutenant Robert Burdon avait entendu qu'on secourait un homme du côté de Cave City et se porta volontaire pour aller donner un coup de main. Prévoyant une mission facile avec retour dans la journée, il embarqua un marteau piqueur, des cordes et quelques outils.

En arrivant, il fut accueilli par une foule d'hommes ivres et complètement désorganisés. Personne ne semblait contrôler quoi que ce soit. Sans perdre de temps, il entra dans le tunnel malgré les cris de ceux qui cherchaient à l'en dissuader. Sans marquer un seul arrêt, il rampa jusqu'au puits vertical et s'engagea dedans. Il vit Floyd bloqué dans ce tunnel qui sentait l'excrément et menaçait de s'effondrer d'un moment à l'autre.

- Vous connaissez une autre sortie à cette grotte ? Demanda-t-il à Floyd

- Non, je ne crois pas qu'il y a une autre sortie

- Nous avons un sacré problème, mais je crois que nous allons pouvoir vous sortir de là à l'aide d'une corde.

- J'avais pensé à une solution du genre, concéda Floyd

- Nous allons peut-être vous arracher le pied

- Arrachez ce pied mais sortez-moi de là

Le lieutenant Burdon reprit le chemin de la sortie. Une fois dehors, il organisa une réunion de crise avec Homer et quelques hommes qui avaient réussi à atteindre Floyd. Un médecin les rejoignit. Ils tombèrent d'accord sur le fait que le

marteau piqueur ne pouvait être utilisé. Deuxièmement, la meilleure méthode pour sortir Floyd aurait été de creuser un grand puits vertical jusqu'à tomber dessus ou à côté et le sortir. Par contre, n'ayant ni les hommes, ni les moyens techniques, cette solution était hors de question. De plus, comme le fit remarquer Homer, son frère ne tiendrait pas le temps qu'un tel creusement soit réalisé.

Le troisième point, le sauvetage à la corde ne fit pas l'unanimité. Le médecin expliqua que la jambe pouvait céder au niveau de la cheville ou du genou. Mais il n'était pas exclu que ce sauvetage en force ne détruise des organes internes causant la mort. D'autres objectèrent que la solution d'amputation pouvait faire saigner la victime au point de la tuer avant qu'elle ne puisse atteindre la sortie. Le lieutenant Burdon ne niait pas ces risques, mais pour lui, la situation était telle qu'il valait mieux offrir à Floyd une chance sur mille de s'en sortir que de faire trainer et voir ses chances s'amoindrir.

Dans l'après-midi, on fit venir un harnais fabriqué spécialement. Il avait plusieurs lanières et un gros anneau dans le dos. Ayant souscrit à cette option à contrecœur, Homer arriva auprès de son frère et lui passa le harnais puis l'ajusta fermement. Malgré son état de confusion, Floyd comprenait les implications de ce qui allait se passer.

Homer donna le go et la corde se raidit. Le puits s'emplit immédiatement de cris inhumains.

- Vous me cassez le dos ! Hurla Floyd

Homer s'accrocha à la corde et commença à tirer contre les hommes en leur criant d'arrêter. En même temps, le lieutenant donnait un ordre opposé :

- Tirez ! Tirez !

- Vous allez me tuer ! Criait Floyd

Le supplice dura quelques secondes encore puis la corde se détendit. Floyd gémissait. Les autres hommes, y compris le lieutenant, était terrorisés. Ce dernier aurait tout de même voulu qu'on continue à tirer coûte que coûte.

Ils commencèrent à surgir de la grotte et un par un et ils tombaient d'épuisement. On les évacua vers un hôtel proche et on les plaça sur des lits pour qu'ils se reposent un peu.

C'était lundi soir et plus de deux cent personnes s'attroupaient devant l'entrée de la grotte.

John Gerald était un explorateur « repenté ». Il avait connu des temps glorieux où lui aussi parcourait les sous-sols, parfois avec Floyd, à la recherche d'une grotte qui le rendra riches. Né près de Cave City, toute son enfance et une partie de sa jeunesse s'articula autour de ce que les médias appelaient « la guerre des grottes ». Il déjeunait dans un resto quand il apprit que Floyd était coincé dans un tunnel. On disait qu'une centaine de personnes travaillaient d'arrache-pied pour le secourir.

Pour Gerald, les grottes et tout ça, c'était du passé. Il avait réussi une reconversion dans le business et ne voulait plus regarder en arrière. L'Amérique voulait des Ford T, il lui vendait des Ford T. Il touchait également à l'immobilier.

Connaissant Floyd, il pensa qu'il serait sorti d'affaire dans quelques heures puis il classa l'affaire. Quand le lundi soir il tomba sur un journal qui racontait que son ami d'enfance était toujours sous terre, son sang ne fit qu'un tour. Il conduisit jusqu'à un magasin où il acheta des pioches, cent mètres de corde et des outils. Chez un ami, il emprunta un marteau-piqueur et son compresseur puis il fonça vers la grotte. En chemin, il s'arrêta pour deux jeunes militaires. Ils étaient venus se porter volontaires pour les secours puis s'étaient égarés. Ils n'avaient aucune expérience de spéléologie, mais deux gars solides, motivés et sobres étaient toujours bons à prendre.

Quand Gerald arriva, Homer, le lieutenant Burdon et leur équipe venaient d'être évacués vers un hôtel. Il avait le champ libre.

Gerald entra dans la grotte sur les coups de huit heures du soir. Il était précédé par le lieutenant Wells, un prof de math, qui venait de passer son diplôme à la prestigieuse académie de

West Point. Trois autres gars triés sur le volet suivaient. Quand ils arrivèrent à la partie élargie du tunnel, Gerald demanda Wells de le laisser passer en premier.

Quand Floyd reconnut Gerald, il en pleurait de bonheur. Il avait demandé après lui dès le début de son cauchemar mais personne n'avait relayé. Il savait que si une personne pouvait le sortir de là, ça ne pouvait être que lui. Gerald décida d'élargir le puits descendant. Pour lui, c'était la seule manière d'avoir un accès permettant de travailler efficacement. A l'aide d'un pied de biche, il déchaussa une pierre qui créait une restriction. Il la passa aux hommes qui la roulèrent vers l'arrière jusqu'à trouver un endroit où la caser. Il retira une plus grosse encore, trente kilos, qui fut solidement amarrée à une corde et tirée vers l'arrière.

Peu à un peu, il put se glisser dans le puits et commença à creuser autour de Floyd. Il attaquait les pierres du dessus au pied de biche et les évacuait par seaux entiers. Puis, passant les mains en-dessous de la victime, il retirait de la terre et des gravats pour gagner de l'espace encore. Au bout de trois heures, Floyd annonça qu'il pouvait faire bouger sa cuisse droite. Gerald espérait pouvoir creuser encore puis faire levier sur la pierre qui bloquait le pied.

Par moments, Floyd avait confiance et reprenait espoir. Parfois, il paniquait et commençait à crier forçant Gerald à s'interrompre pour l'aider à siroter un peu de café, lui essuyer le visage et le rassurer.

Épuisé, Gerald quitta le chevet de son ami vers les coups de six heures du matin. Une demie-tonne de terre et de gravats avait été sortie mais les hommes étaient trop épuisés pour continuer. Leur efficacité baissait au fur et à mesure que le froid et les efforts épuisaient leur énergie. S'il y avait eu plusieurs équipes capables de se relayer, nul doute que Floyd aurait été sorti en 24 à 48 heures d'efforts continus.

Le soleil se levait. Il était mardi matin, le 3 février, et le drame qui se jouait venait d'arriver sur la première page du New York Times, du Washington Post, du Los Angeles Times et la

majorité des grands quotidiens nationaux. L'agence Associated Press commença à diffuser des dépêches en temps réel pendant que des rédactions à travers tout le pays dépêchaient des reporters sur place. L'erreur qui revenait invariablement dans les articles était que « des centaines de personnes travaillent à le libérer ». En fait, ces « centaines de personnes » n'étaient qu'une foule d'ivrognes et de bagarreurs qui par leur présence même causait des vibrations qui risquaient de faire s'effondrer le sous-sol. Si cette erreur était honnête, d'autres restaient de pures inventions dans l'escalade au sensationnel pour captiver le public. Ainsi, un journal de Nashville écrivit : « L'homme supplie pour qu'on lui procure un couteau afin qu'il ampute sa jambe gauche... ».

Une bonne partie de cette journée de mardi fut perdue en palabres. Plusieurs camps s'affrontaient avec émotion, parfois avec hostilité. Il y en qui voulaient l'entourer d'une corde et utiliser tous les bras disponibles pour le tirer de là en un ou plusieurs morceaux. Le lieutenant des pompiers se rangeait de cet avis. Pour lui, la balance des risques pesait en faveur de cette option. D'autres ne juraient que par un puits vertical et ils se tenaient prêts à commencer immédiatement. Un groupe venu de la ville voulait découper les pierres à la scie circulaire jusqu'à élargir le tunnel suffisamment pour une sortie facile. Leur ignorance des grottes les discrédita complètement.

Dans l'après-midi, une société qui produit de l'asphalte pour construire des routes envoya une vingtaine d'employés pour donner un coup de main. Ils se consacrèrent à nettoyer le tunnel en retirant de la terre, des pierres et des gravats. Ils trouvèrent également une grande quantité de mégots de cigarette, bouteilles cassées et restes de sandwiches abandonnés. L'un d'eux réussit à rejoindre Floyd et l'aida à boire du lait.

En fin de journée, le journaliste du Courier, Miller dit « le moustique » arriva avec un générateur à 32 volts et un long câble muni d'ampoules à intervalles réguliers. Il avait été quémander cet équipement chez Delco, une compagnie qui installait des batteries et des groupes électrogènes à une

époque où les pylônes à haute tension ne desservaient pas les zones rurales. Avec le lieutenant Burdon et quelques hommes, il rampa le long des tunnels en s'arrêtant de temps à autre pour fixer une lampe. Nettoyée et éclairée, la grotte semblait un peu moins hostile.

Miller rampa jusqu'à Floyd. Grisé par les avancées réalisées par Gerald durant la nuit précédente, il commença à creuser à son tour. Comme son gabarit « plume » le lui permettait, il s'agenouilla au fond du puits et bravant l'odeur et la claustrophobie, il se coucha sur Floyd jusqu'à ce que sa tête soit au niveau de la taille de ce dernier. Puis, avec les mains nues, il commença à retirer la terre et les pierres. Peu à peu, Floyd pouvait bouger sa cuisse gauche. Ses genoux apparaissaient.

Au bout de quelques heures, Miller était extenué. Il recula dans le puits et s'installa aussi confortablement que possible près de la tête de Floyd. A ce moment, il entama l'un des interviews les plus extraordinaires de l'histoire du journalisme. Pendant plus d'une heure, les deux hommes discutèrent en confiance. Floyd expliqua comment il fut coincé puis raconta la première journée qu'il passa à crier si fort qu'il perdit la voix. Ses hallucinations dans le noir puis enfin une voix qui arrive dans le tunnel. Paradoxalement, expliqua-t-il, il se sentit encouragé lundi quand des inconnus arrivèrent. Cela voulait dire que le monde venait à son secours. Il révéla comment des fois dans le noir total, il entendait la terre vivre. Quelque part, de gros rochers tombaient et roulaient en envoyant des réverbérations qui le traversaient de la tête aux pieds. La discussion finira en détail sur la première page du New York Times pendant deux jours consécutifs.

Miller lui expliqua que des millions de gens savaient et que tous priaient pour qu'il s'en sorte sain et sauf. Vers huit heures du soir, le journaliste sortit de la grotte.

Il trouva le lieutenant Burdon en train de préparer des crics et vérins hydrauliques de différentes tailles. Son plan B, après la corde, était de placer un vérin sous la pierre puis le déployer pour la repousser de quelques centimètres pour débloquer la

jambe. Une fois Floyd libéré, ils le sortiraient de là en abandonnant tout le reste.

Une nouvelle chaîne humaine se forma et Miller décida de rempiler. C'est lui qui ouvrait la marche passant de journaliste à secouriste à plein temps. Quand il arriva sur Floyd, il se coucha dessus encore et commença à se pousser aussi loin que possible pour retirer un maximum de gravats autour de la pierre principale qui bloquait le pied gauche.

- Si vous vous poussez encore plus loin, ils feront des funérailles pour deux personnes ! Avertit Floyd

Malgré la réalisation qu'un effondrement sur son dos pouvait le bloquer encore, Miller continua à creuser jusqu'à ce qu'il ne resta qu'une seule pierre. La situation était de retour à l'instant où tout commença.

- Passez-moi un vérin ! Cria-t-il

La chaîne humaine passa l'ordre puis un vérin arriva. Il réalisa immédiatement qu'il était trop grand.

- Un autre ! Plus petit !

Le second vérin ne rentrait pas sous la pierre non plus.

- Encore un autre !

On lui passa un cric mécanique : « c'est le plus petit que nous avons ».

Cette fois, le cric rentrait sous la pierre, mais il était trop petit. Même complètement ouvert, il la touchait à peine :

- Envoyez des calles en bois ! Demanda Miller

Il plaça les calles sous la pierre puis le cric plié. Enfin, il commença à tourner une petite manivelle. Le système mordit sur la pierre qui bougea. Floyd jubilait :

- Tu y es presque ! Tu y es presque !

Puis, soudain, le cric dérapa et tout fut à refaire. Miller tenta une seconde fois, mais dès que la pierre bougeait un peu, le cric glissait sur ses calles et retombait. Il y travailla pendant

deux heures en tentant différents angles et différentes options pour supporter son cric mais la pierre récalcitrante gagnait toujours.

Miller dut ressortir. L'espoir d'un dénouement heureux ne fut jamais aussi fort. Cette nuit de mardi à mercredi, des milliers d'américains passèrent la nuit à prier dans des églises qui organisèrent une veillée pour Floyd. D'autres prenaient des paris. Il était donné enterré vivant à dix contre un.

Gerald arriva vers au milieu de la nuit. Il eut des mots avec Miller et le lieutenant Burdon. En homme de la campagne, Gerald n'avait ni l'argument, ni le verbe du journaliste ou de l'officier des pompiers de Louiseville mais, contrairement à eux, il avait une longue expérience avec les grottes.

- Cette grotte n'est pas comme les autres. Vous ne pouvez pas y aller en groupe comme ça. Vous êtes trop nombreux. Puis, il y a les lampes. C'est une mauvaise idée ces lampes.

Pour Gerald, ces tunnels instables ne tenaient en place qu'à cause de l'eau contenue dans la terre et entre les rochers. Gelée par le froid hivernal, elle offrait une sorte de matrice éphémère qui faisait tenir l'édifice. La chaleur dégagée par l'éclairage et des personnes qui entraient et sortaient, parfois inutilement, risquaient de faire fondre la glace.

Miller et Burdon le rassurèrent. Homer, écrasé par le poids de la tragédie, buvait. Il ne pouvait être d'aucune aide. Sur ce, le groupe se retira pour la nuit.

Prenant deux hommes d'expérience avec lui, un gars du nom de Maddox entra dans la grotte. Quand il s'approcha de la zone où Floyd était coincé, il réalisa que des rochers avaient bougé. L'un d'eux, sous lequel il avait rampé à maintes reprises, descendait bien plus bas dans le passage. De plus en plus inquiet, il se fit violence pour aller jusqu'à chez Floyd. Ses instincts lui disaient de faire demi-tour. Les gars qui l'accompagnaient voulaient sortir à toute vitesse.

Maddox atterrit près de Floyd et l'aida à boire un peu de café.

- S'il te plait, ramène un docteur et demande-lui de couper ma jambe ! Supplia Floyd.

Sa peur était telle qu'il embrassait cette option. De toute manière, à ce stade, il ne sentait plus son pied qui était, peut-être, déjà mort.

Des craquements de très mauvaise augure se firent entendre suivis par le bruit de pierres qui tombent. Au loin, on cria :

- Sortez ! Sortez ! Vous allez mourir ! Jésus !

Maddox escalada le puits comme jamais de sa vie. Il entra dans le premier goulot qui était devenu plus étroit encore. Une grosse pierre descendait, presque à vue d'œil, pour le condamner telle la lame d'une guillotine. Dès qu'il passa, une section de plus de trois mètres s'écroula dans un bruit d'enfer. Les hommes rampaient devant lui en criant. A tout moment, ils pouvaient se faire enterrer vivants. Ils sortirent tous dans la nuit jurant de ne plus y remettre les pieds.

Dans la matinée, Miller, Burdon, Gerald et les autres commencèrent à arriver et, un par un, ils apprenaient avec stupeur le nouveau développement de la situation. Miller avait apporté un téléphone qu'il projetait d'installer près de Floyd pour maintenir la communication avec lui mais aussi entre les secouristes et la surface. Gerald était venu avec un pistolet à graisse rempli de vaseline. Il voulait enduire la jambe de Floyd de gras afin de pouvoir le tirer de là.

Sous le choc, les hommes décidèrent d'organiser un petit groupe pour aller évaluer les dégâts. Avec précautions, ils arrivèrent à l'éboulement. Miller cria :

- Floyd ! Floyd ! Vous êtes là ?

A leur surprise une voix suppliante arriva de l'autre côté :

- Je suis vivant ! Ne m'abandonnez pas !

Sous les ordres de Gerald, des volontaires commencèrent à couper les arbres et travailler à la hache pour créer des poutres permettant d'étayer pour stabiliser la caverne. Peu à peu, le bois arrivait et les hommes consolidèrent, tant bien que mal, la

première partie du tunnel. Par contre, creuser ne servait à rien. Plus ils retiraient de rochers, plus ils en tombait du plafond. Comme le décrit plus tard l'un des secouristes « c'était comme creuser dans un baril de pommes ».

Gerald reçût une petite pierre sur le dos. Il l'ignora et continua à creuser en criant des mots d'encouragement à Floyd. L'instant d'après, il reçut une autre chute sur la tête et fut à moitié assommé. Le tunnel trembla et les murs furent agités par de violentes vibrations. Les hommes se ruèrent vers la sortie et cette fois, c'était fini : ils jetaient l'éponge.

Ce mercredi qui avait commencé sous de bons auspices se terminait avec l'échec des opérations. De toute manière, pas seulement l'énergie des hommes arrivait à son bout, mais les finances de la famille de Floyd Collins également. Tandis que les grands quotidiens écoulaient des doubles et triples tirages et que les hôteliers de Cave City louaient un matelas dans un couloir ou dans une baignoire au prix d'une suite royale, les secouristes vivaient de lait, de café et de biscuits secs qu'ils se faisaient souvent disputer par des pique-assiettes ivres et querelleurs. En quelques jours, les Collins avaient dépensé tout leur argent en matériel et frais liés au sauvetage qui venait d'avorter.

Au même moment, et suite à des appels au gouverneur du Kentucky, l'armée et la Garde Nationale commença à débarquer sur les lieux. La Croix Rouge arriva sur leurs traces et lança un appel aux dons pour prendre en charge les opérations. Financé par des mécènes privés, un médecin fut acheminé en avion biplan à cockpit ouvert. Initialement, sa mission était d'amputer la jambe de Floyd pour le sortir. Comme ce dernier n'était plus accessible, le médecin ouvrit un petit dispensaire de fortune en utilisant une tente construite par les militaires. Bientôt, deux sœurs lui prêtèrent main forte.

L'armée dispersa les badauds, posta des sentinelles et déploya des fils barbelés pour bloquer les incursions de voleurs qui s'en prenaient au matériel et aux affaires personnelles. Une chaîne de commande fut mise en place qui fit immédiatement appel à un détachement de génie civil pour réaliser des

mesures. Il fallait savoir à quel point exact sur le terrain et à quelle profondeur se situait Floyd. Comme la grotte était obstruée, ceci rendait impossible la prise de mesures précises. Estimant à l'emporte-pièce, il fut déterminé que la victime se trouvait à un point situé 6 mètres à la gauche de l'entrée et à environ 17 mètres de profondeur. La position avait de quoi surprendre, mais le tunnel faisait plusieurs coudes et détours pour aboutir à cet endroit.

Jeudi matin, les préparatifs pour un creusement vertical se mettaient en place. Des machines et des tracteurs arrivèrent par la route. Des camions livrèrent des traverses de chemin de fer qui allaient servir à étayer. Malheureusement, à cause de l'instabilité du terrain, les grosses machines de forage et les marteau piqueurs ne pouvaient être utilisés. A une heure de l'après-midi, des volontaires attaquèrent le sol en un endroit que les ingénieurs avaient délimités à la peinture blanche. On se donnait 36 heures pour atteindre 17 mètres et peut-être quelques heures de sondages latéraux pour trouver la victime.

La population locale fut maintenue à distance. Homer se disputa avec l'officier qui gérait le chantier.

- Votre puits va mettre une éternité à l'atteindre. Il n'a ni à boire, ni à manger. Il faut étayer la grotte et tout faire pour le rejoindre par cette voie

- Nous n'avons que faire de vos suggestions, répondait le militaire. Vous avez eu presque une semaine de champ libre et vous en avez fait quoi ?

Une fois le creusement dépassa le premier mètre, les choses commencèrent à ralentir. La surface au fond ne permettait qu'à deux personnes de travailler en même temps. Régulièrement, elles devaient s'interrompre pour permettre à une autre équipe de consolider les bords du puits avec des poutres et des traverses de chemin de fer pour éviter que les murs ne s'écroulent.

Les hommes tombaient sans arrêt sur de grosses pierres qu'il fallait déchausser pour évacuer à l'aide d'une petite grue. Ceux qui finissaient leur quart, sortaient de la fosse couverts

de boue de la tête aux pieds. Immédiatement, d'autres les remplaçaient.

Des dizaines de journalistes, certains venant de l'étranger, couvraient l'évènement minute par minute. Western Union avait même installé un centre télégraphique temporaire avec une douzaine d'agents en service jour et nuit. Des antennes radio de 500 watts poussaient dans le paysage. Des caméras furent installées et les bobines envoyées aux quatre coins du pays. Des millions d'américains revivaient les opérations en cinéma muet.

Le dimanche à la mi-journée, le puits dépassait à peine les sept mètres de profondeur quand les pioches commencèrent à riper sur des plaques de pierre. Pour première fois, l'ingénieur des travaux accepta d'utiliser de la dynamite. De petits bâtons à faible intensité furent logés dans des trous réalisés à la perceuse. Les explosions se succédèrent comme des coups de fusil provoquant l'ire de la foule qui criait au meurtre. Malgré l'emploi des gros moyens, la vitesse de creusement tomba à dix centimètres par heure. C'était le moment de prier ; très fort.

Profitant d'une amélioration de la météo, plusieurs dizaines de personnes affluèrent sur le site pour observer les activités. Certains avaient dû abandonner leurs véhicules dans un champ et continuer à pieds. Les routes étaient bloquées comme pour un départ de vacances estivales. Le révérend James Hamilton de Louiseville rencontra le général qui supervisait les secours pour lui demander l'autorisation de tenir une messe exceptionnelle devant l'entrée de la grotte. Soucieux de remonter le moral et la ferveur de ses troupes, il accéda à la demande.

Hamilton prêcha puis se mit à chanter « Plus près de toi mon Dieu », cette même chorale que les musiciens du Titanic jouaient quand le paquebot coulait. Plus de cinq milles personnes la reprirent avec lui dans une scène de liesse sans précédent. Puis, il finit sur ces paroles : « Oh Seigneur, toi qui a repoussé la marée de la mer de Galilée, ton enfant est prisonnier sous ta terre. Rends-le à des gens qui l'aiment sur

cette terre ! Et Seigneur, si tu ne veux pas qu'il revienne, que ta volonté soit faite. Amen ». Les gens pleuraient à genoux en priant comme ils ne l'ont jamais fait.

Lundi vit le commencement d'un horrible cirque médiatique. Depuis le début de ce drame, les journaux ne s'étaient pas embarrassés du moindre souci de vérité. Les photos truquées, les interviews bidonnées et les histoires inventées ex-nihilo étaient la norme. Plus de 1200 titres imprimaient en gros volume et chacun voulait sa part du gâteau peu importe le prix. On avait déjà inventé une amoureuse éplorée à Floyd. Une jeune fille qui venait jusqu'à la bouche de la grotte puis s'évanouissait invariablement dans les bras de vaillants officiers. L'incontournable chien qui viendrait pleurer son maître chaque matin... Mais cette semaine, un nouveau chapitre allait s'ouvrir.

L'histoire commença avec une interview amère accordée par le lieutenant Burdon. Il y critiquait « certaines personnes » qui l'avaient empêché de travailler à la corde sans quoi il aurait sorti Floyd depuis le début. Il visait Gerald. Les journalistes n'avaient pas besoin de plus pour tirer leurs conclusions. Sous leur plume, Gerald se transforma en assassin froid et calculateur qui fit tout pour que Floyd ne sorte jamais vivant. Mobile : la famille Collins possédait une grotte. Le père voulait vendre mais Floyd s'y opposait. Gerald serait le potentiel acheteur.

Pour ne pas perdre leur lectorat à la concurrence, les autres journaux durent eux aussi trouver de quoi faire mousser. Certains titres expliquèrent qu'il n'y avait aucune victime. Que tout cela n'était qu'une énorme farce montée dans le cadre de « la guerre des grottes » pour faire de la publicité et attirer un maximum de touristes vers Cave City.

Coupant la poire en deux, un autre camp affirma que Floyd n'était pas bloqué. Il disposerait une sortie secrète par un autre tunnel et il sortirait chaque soir pour aller dormir chez-lui puis reviendrait le matin faisant semblant d'être pris au piège. L'effondrement ? C'est lui qui l'aurait provoqué pour qu'on ne puisse plus voir ses allées et venues ; le crime parfait.

Ces théories, et d'autres plus farfelues encore, s'épalaient en huit colonnes à la une de nombreux journaux « sérieux ». Associated Press les reprit en citant un journaliste du Chicago Tribune et des milliers de médias les reprenaient et rediffusaient sans recul.

Pour les secouristes, ces annonces eurent un effet désastreux. Comment garder la confiance des mécènes ou la motivation des volontaires dans un tel climat ? Les militaires lancèrent un tribunal et une commission d'enquête. Ils voulaient rapidement élucider les accusations en appelant à la barre tous ceux qui avaient quelque chose à formuler. Sur les bancs du public, on comptait surtout des journalistes excités et à l'affût du moindre détail croustillant. Heureusement que personne n'eut l'idée de poser des questions de constitutionnalité parce qu'autrement, la cour se serait immédiatement écroulé sur ses fondations. Sauf passage de loi martiale, les militaires n'ont pas le droit de tenir des tribunaux traitant de matières civiles.

La cour dura plusieurs jours et au et à mesure que les témoins arrivaient à la barre, les rumeurs et les théories fumeuses s'écoulaient les unes après les autres. Ces hommes, malgré leurs différences de perspective, avaient tout donné pour sauver Floyd. Mais le mal était fait. La Croix Rouge ne recevait plus de dons. Les volontaires se faisaient rares et même les télégrammes de soutien s'étaient taris. Du temps et beaucoup de communication devenaient nécessaires pour rétablir la confiance.

Ce lundi 9 février, à cause des pluies diluviennes, les secouristes creusaient dans trente centimètres d'eau. Des pompes furent installées pour siphonner. La seule bonne nouvelle est que le sol devenait plus facile à creuser.

Le mardi, le puits dépassait les douze mètres de profondeur. Le mercredi la neige arriva compliquant encore les opérations. Jeudi, un pan du puits s'écroula malgré les imposantes traverses de chemin de fer utilisées pour étayer. Des heures furent perdues à retirer les gravats et consolider le mur. Le vendredi 13, une équipe de foot arriva pour aider au creusement. Un musicien passa la journée à jouer de

l'harmonica pour remonter le moral des troupes. Pendant leur pause, les hommes découpaient des cœurs en papier pour se les échanger le lendemain.

Ce même vendredi 13, un coup de pioche fit disparaître le fond du puits révélant un début de tunnel. Un mineur y plongea et ramena une lampe à kérosène. La profondeur était de seize mètres. Il devenait de plus en plus difficile d'aller plus profond. Un fil à plomb montra que la paroi du tunnel s'éloignait de vingt centimètres de la verticale. L'ingénieur en chef mesurait ce paramètre sans cesse. A tout moment, les murs du puits pouvaient céder de manière explosive sous la pression enterrant immédiatement les ouvriers qui se trouvaient au fond. Même si ceux-ci étaient constamment encordés, il n'aurait pas été possible de les treuiller à travers un éboulement.

Des câbles d'acier de deux centimètres de diamètre furent boulonnés sur les poutres pour les renforcer. En même temps, on commença le creusement latéral pour aller vers Floyd.

Le dimanche 15, le tunnel latéral mesurait deux mètres mais les risques d'éboulement étaient plus élevés que jamais. A la perceuse, on détermina qu'il y avait un vide à un mètre et demi en avant. Cependant, il fallait y aller sur la pointe des pieds et étayer sans arrêt. La terre ressemblait à une gelée dense mélangée à des pierres. Plus on en retirait, plus elles venaient.

La nation entière était accrochée aux news en attendant que tombe la nouvelle. Une demi-douzaine d'avions arrivèrent de tout le pays avec des photographes de presse à leur bord. Chacun avait pour mission de prendre la photo de Floyd libre puis foncer vers sa rédaction qui chauffait les rotatives. L'un des avions avait pour pilote un jeune homme encore inconnu à l'époque : Charles Lindbergh.

Le lundi en début d'après-midi, un coup de maillet fit écrouler un pan de terre. La jonction entre la grotte et le tunnel venait d'être faite. Avec ses mains nues, l'homme de tête élargit le passage puis approcha une lampe. Il vit un tunnel vertical

muni d'une corde. En rampant, il arriva dans un air fétide. Plus bas, une couverture semblait abandonnée dans un coin.

Au fond du puits vertical, une tête sortait de la terre. C'était Floyd. Mis à part la tête, son corps était complètement prisonnier de la terre qui descendait jusqu'à sa poitrine. L'intégralité de son bras droit et une partie du gauche étaient complètement prisonniers. Il avait un œil ouvert et un œil fermé. Il ne réagissait pas à la lumière. L'eau qui goutait du plafond laissait une trace rouge sur sa joue. Sa bouche était complètement ouverte sur un dernier rictus.

L'homme ressortit et annonça laconiquement :

- Mort !

La nouvelle fit rapidement le tour du pays. Jusqu'à la Maison Blanche, on suivait l'affaire. Ceux qui y avaient cru jusqu'au bout, s'effondraient les uns dans les bras des autres.

Deux médecins légistes et un coronar débarquèrent pour faire leurs offices respectifs. On déterminait que Floyd était mort depuis trois jours. Probablement, durant la journée du vendredi 14 février. L'épuisement, la faim et les éléments ont eu raison de lui.

Le coronar ne se voyait pas descendre dans ce puits qui ressemblait à une tombe aussi profonde que la hauteur d'un immeuble de cinq étages. L'échafaudage qui boursofflait par endroits n'était pas pour le rassurer. Il préférait attendre qu'on sorte le corps pour procéder ; plus facile à dire qu'à faire.

Alors que les heures avançaient, les hommes se rendirent compte que mort ou vivant, l'équation restait la même : Floyd était coincé au niveau des pieds et il n'y avait pas de solution simple pour le tirer de là. L'ingénieur voulut couper la tête et la ramener à la surface parce que c'est « mieux que rien » dans sa logique d'homme de technique. Les militaires et la présence de la famille éplorée l'en dissuadèrent. D'autres proposèrent d'amputer la jambe mais la mère s'opposa fermement. Pendant ce temps, les volontaires partaient. Ceux qui creusèrent au péril de leur vie, ne voulaient plus courir plus de risques. Prêts

à tout qu'ils étaient pour sauver un homme, ils ne risqueraient pas leurs vies pour un cadavre.

Mardi matin, il fut décidé que le corps ne serait pas récupéré. Flanqué d'un magistrat, le coroner convoqua devant lui les hommes qui avaient pu accéder à la chambre mortuaire. Un par un et de manière formelle, il leur posa les mêmes questions :

- Avez-vous été dans la grotte ?

- Oui

- Avez-vous vu quelqu'un ?

- Oui

- Qui était-ce ?

- Floyd Collins

- Etait-il mort ?

- Oui

Le certificat de décès fut signé.

Un prêtre arriva et des funérailles furent rapidement organisées autour de l'entrée du puits de secours. On chanta et on pria : « O Eternel, fais-moi savoir quand finira ma vie, quel est le nombre de mes jours, afin que je sache à quel point ma vie est éphémère ». Sur ce, les gens commencèrent à se disperser.

A la demande de l'ingénieur, les militaires jetèrent des pierres, des troncs d'arbre et des poutres dans le puits de secours afin de le combler. Son plan initial était d'y couler du béton, mais comme sa commande ne fut jamais honorée, il décida d'utiliser les débris trouvés sur le site. Les tentes furent démontées et le matériel embarqué sur des camions qui s'en allaient déjà. Les journalistes repartaient vers une autre actu. Ce jour, les quotidiens nationaux consacraient huit colonnes à la une au sujet de la mort de Floyd.

Le mercredi matin, il ne restait que trois sentinelles sous le commandement d'un officier. Trouvant l'endroit glacial, désolé et sinistre, ils décidèrent de partir à leur tour.

L'histoire aurait pu s'arrêter ici mais Homer, le frère de Floyd, n'accepta jamais la décision d'abandonner le corps. Quelques semaines plus tard, il recruta William Hunt et ses hommes. Au nombre de six, c'était tous des « gueules ». Même s'ils ne goutaient pas à l'exploration des grottes, ils bénéficiaient d'une longue expérience de travail dans les mines du Kentucky.

Ils attaquèrent le puits de secours abandonné par l'armée. En une semaine, ils le vidèrent entièrement des pierres et des débris balancés dedans à la hâte pour le combler. Une fois au fond, ils constatèrent – sans surprise – que le tunnel horizontal s'était écroulé. Ils décidèrent de creuser encore plus profond pour arriver au même niveau de Floyd. Il leur fallut une autre semaine pour rajouter trois mètres de profondeur. Quelques jours de travail encore et ils tombèrent sur le corps de Floyd. Cette fois, ils avaient réalisé une coupe latérale du tunnel où il se trouvait.

Une pierre était effectivement logée au niveau de sa cheville. Elle avait la forme effilée d'une goutte d'eau et fut aussi décrite comme ayant la forme d'une cuisse d'agneau. Sa partie fine s'était cassée au passage de Floyd. Il l'avait peut-être lui-même bousculée. Une fois qu'elle tomba et roula en présentant sa partie bombée, il n'y avait effectivement plus d'espace pour que le pied passe dessous. Elle fut sortie et pesée : un peu plus de douze kilogrammes.

Si au lieu de tirer Floyd, on l'avait poussé, il y avait peut-être une chance, très minime, pour que la pierre recule vers un endroit un peu plus large où le pied pouvait s'en libérer.

Le corps fut remonté le 23 avril sous les regards émus d'une centaine de personnes qui défilaient en silence. Les mineurs touchèrent leur prime et levèrent le camp. Le directeur funéraire s'empara du corps pour l'embaumer. Malgré le temps passé sous terre, il se trouvait encore dans un état correct.

Le lendemain, un jour pluvieux, il eut des funérailles et Floyd fut enterré près de l'entrée de la grotte familiale qu'il avait

découverte par le passé : « Crystal Cave ».

L'histoire aurait pu s'arrêter là...

Un an après la mort de Floyd, sa mère, Jane, décéda. Son père, Lee, un homme allant sur ses quatre-vingts ans, décida de se remarier. Dans les trois mois, il convola en justes noces avec une veuve qui ne dépassait pas la moitié de son âge. Durant la cérémonie, il ne se rappela plus du prénom de la mariée ce qui arracha quelques rires aux personnes présentes y compris quelques reporters de Louiseville.

De quoi a besoin un vieux qui trouve une jeune femme ? De beaucoup d'argent et vite. Sans consulter personne, le père Lee vendit la grotte familiale à un riche dentiste qui spéculait sur ce genre de propriétés. Dans le contrat, non seulement la cave fut vendue, mais le corps de Floyd également.

Moins de deux ans après son enterrement, Floyd fut déterré. Son corps fut réparé à la cire puis placé dans un cercueil au couvercle transparent. Placé au centre de la « Crystal Cave », il constitua une étape obligatoire dans les tours guidés qu'on faisait faire aux touristes. Homer et les autres frères attaquèrent en justice mais le tribunal donna raison au nouveau propriétaire sur toute la ligne.

Quelques jours après cet échec légal, le corps disparut. Durant la nuit, des gens s'étaient introduits avec effraction et subtilisé le cadavre. Dans la matinée, la police lâcha ses meilleurs chiens sur la piste. Ils retrouvèrent Floyd dans les buissons à moins d'un kilomètre de la grotte. Sa jambe gauche manquait. On retourna le corps dans sa vitrine mais l'incident ne fut jamais élucidé.

En 1972, un groupe d'explorateurs reçut exceptionnellement l'autorisation de pénétrer dans la « Sand Cave » où Floyd avait trouvé la mort. L'entrée est condamnée, jusqu'à nos jours, par une porte en métal verrouillée et soudée pour décourager les aventuriers. Ils trouvèrent des, cordes, des bouteilles, des fils électriques... mais aussi un passage ! Au niveau de l'éboulement qui avait bloqué Gerald, juste sur la droite, derrière l'ombre d'un gros rocher, il avait un passage. Dans sa

section la plus étroite, il ne dépassait pas les vingt-trois centimètres mais il permit aux explorateurs de contourner l'éboulement pour arriver jusqu'à l'alcôve où Floyd avait été bloqué.

Cette découverte tardive remit en perspective les efforts de secours de 1925. En interdisant l'accès à la grotte par des sentinelles placées devant l'entrée de celle-ci, ils condamnèrent définitivement la victime. La découverte de ce second passage était une question d'heures si les efforts dans ce sens avaient pu se poursuivre. En partant sur un projet de creusement de deux semaines, l'ingénieur et ses hommes se sont mis dans une situation où ils ne pouvaient que tomber sur un cadavre.

En 1941, une loi fut passée pour fonder le Parc National de la « Grotte du Mammoth ». Les années suivantes, l'Etat acheta, parfois par la force, la plupart des grottes de la région. Ces dernières sont toutes connectées les unes aux autres par de nombreux passages qu'on découvre jusqu'à aujourd'hui. Le système est officiellement le plus long au monde avec plus de 650 kilomètres de tunnels cartographiés. Le docteur Thomas, ce dentiste qui avait acheté la caverne des Floyd, fit figure de résistant et ne vendit jamais. Ce n'est qu'en 1961, à sa mort, que sa veuve et ses enfants acceptèrent 285'000 dollars des autorités fédérales ; c'est près de 2.5 millions de nos jours. L'exploitation de cette grotte où Floyd était exposé cessa immédiatement et sa porte fut scellée.

En mars 1989, un convoi de véhicules arriva sur le site. Après son passage, des patrouilleurs de la police se placèrent en travers de la route pour bloquer l'accès aux curieux. L'ancienne grotte des Floyd fut ouverte. Une douzaine d'ouvriers s'activèrent autour pour installer un plan incliné et un treuil électrique. Puis, sous le regard de rangers, de reporters et quelques membres de la famille Collins, ils sortirent le cercueil en bronze contenant le corps de l'explorateur infortuné. Malgré les diverses restaurations et retouches effectuées par le passé, le corps n'était plus qu'un squelette dont les os dépassaient à travers l'étoffe du costume.

On le laissa dans son cercueil puis on l'emmena vers un petit cimetière local où il fut enterré ; pour la cinquième et – espérons-le – la dernière fois.

Sommaire

La tête en bas

Page 5 (claustrophobie)

L'affaire Chris Watts

Page 17 (crime)

L'étrange cas d'Andrew C. Thornton

Page 37 (étrange)

Accident du Hyatt Regency de Kansas City

Page 47 (accident de génie civil)

Acharnement Thérapeutique

Page 55 (médecine, accident nucléaire)

L'étrange cas de Diana Lovejoy

Page 73 (crime)

Disparition d'Elisa Lam

Page 81 (crime)

Le meurtre de Travis Alexander

Page 93 (crime, justice)

L’Affaire Wendi Andriano

Page 123 (crime)

L’affaire Clayton Lockett

Page 133 (crime, peine de mort)

Morts sur le plateau

Page 143 (accidents)

Les cinq enterrements de Floyd Collins

Page 157 (claustrophobie)